

Découverte des deux premiers exemplaires connus de la grande carte d'Europe (1554) et de la carte des îles Britanniques (1564) de Gérard Mercator — et Gérard Mercator Rupelmondois et non Anversois. (Remerciements).

3. Sociétés correspondantes.

La société de médecine d'Anvers, la société de géographie commerciale du Wurtemberg et la société des anciens élèves de l'école supérieure de commerce de la ville de Genève demandent l'échange des publications (*Accordé*).

4. M. le président communique la circulaire suivante qu'il a reçue de la société de géographie de Paris :

Les délégués non-français au Congrès international des sciences géographiques, réunis le 8 août 1889, ont exprimé dans les termes suivants le désir que la société de géographie de Paris se chargeât de désigner le siège du prochain Congrès :

« Les délégués étrangers, heureux de se retrouver à Paris, réunis en congrès international de géographie, remercient le comité d'organisation de Paris de la bonne pensée qu'il a eu de les rassembler.

» Constatant une fois de plus l'utilité de ces congrès, ils prient le comité de vouloir bien se charger de la convocation du prochain congrès.

» Ils estiment qu'il est désirable que le comité de Paris examine les moyens d'assurer la continuité de l'œuvre des congrès internationaux, avec l'adjonction de membres étrangers. »

La société de géographie de Paris est disposée à déférer à ce vœu. Toutefois, avant d'engager des négociations avec les autres sociétés, elle désire savoir si les propositions faites par Berne pour 1891 par Gènes pour 1892, par Lisbonne pour 1897, resteront les seules au sujet desquelles l'entente devra être établie.

Elle nous charge, en conséquence, Monsieur le Président,

de vous prier de lui faire savoir le plus tôt possible si la société dont vous dirigez les travaux ne serait pas disposée à se mettre sur les rangs pour recevoir le prochain congrès international des sciences géographiques.

Nous sommes également chargés de lui demander de l'informer, si pour les négociations ultérieures relatives à cette affaire, votre honorable société entend rester en correspondance directe avec la société de géographie de Paris ou bien se faire représenter par un délégué spécial.

Dans ce dernier cas, il semble désirable, pour la facilité et la rapidité des relations, que le délégué choisi habite Paris.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

5. M. le président annonce que le 25 de ce mois le célèbre voyageur Stanley honorera de sa présence une séance de la société. Les membres recevront à cette occasion une carte d'entrée strictement personnelle ainsi que deux cartes de dames.

6. La parole est donnée à M. Louis Siret, qui fait une conférence sur *les provinces espagnoles de Murcie et d'Almérie.*

L'orateur, après avoir décrit le climat et les mœurs des habitants, fait l'historique de la découverte de l'argent en Espagne et les conséquences qui en résultèrent pour l'indépendance du pays.

M. Siret montre ensuite une série de projections à la lumière oxyhydrique représentant des vues du midi de l'Espagne et divers dessins archéologiques d'objets se rapportant à l'époque où l'on connut pour la première fois l'argent en Europe.

M. le président remercie le conférencier de son instructive communication et lève la séance à 10 heures.

LE RETOUR TRIOMPHAL DE STANLEY

A ANVERS LE 25 AVRIL 1890.

Dans les premiers jours de novembre 1889, les journaux de toute l'Europe répandaient comme nouvelle à sensation l'annonce de la prochaine arrivée de Stanley, ramenant les débris du corps d'occupation de la province équatoriale du Soudan égyptien, sous le commandement d'Emin Pacha, que l'heureux et vaillant explorateur du Congo avait réussi à rejoindre. Un télégramme expédié de Zanzibar le 2 novembre et arrivé à Londres, à l'adresse de sir William Mackinnon, président du comité « *Emin Pacha Relief Expedition* » le 4 novembre, confirmait ces informations. Ce fut un cri d'allégresse générale.

La société royale de géographie d'Anvers, qui a l'honneur de compter Stanley au nombre de ses membres et qui en 1878 eut l'heureuse fortune d'être la première à le féliciter de son magnifique voyage de découverte du Congo, ne pouvait manquer de lui adresser, à son retour à Zanzibar, de nouvelles félicitations et de l'inviter à se rendre à Anvers, lors de son voyage probable en Belgique. Sa lettre à Stanley resta d'abord sans réponse. Nous avons su depuis, par lui-même, qu'accablé de lettres dont la réponse eût exigé, nous disait-il, « le secours d'au moins trois secrétaires travaillant sans relâche, » occupé des soins nombreux qu'entraîne la liquidation financière et morale d'une expédition de trois années, il dut se

résigner à remettre à d'autres temps le soin de sa correspondance.

M. Ern. Grisar, membre de la société, partait pour l'Égypte et devait rencontrer Stanley au Caire ; il eut l'obligeance de se charger de lui transmettre les invitations de l'Administration communale d'Anvers et de la Chambre de commerce en même temps que de renouveler celle de la Société de géographie. Un télégramme du Caire nous apprit que Stanley se rendrait avec grand plaisir à nos invitations à son passage en Belgique, sans cependant pouvoir encore prendre à ce sujet aucune résolution définitive.

A la suite de cette communication, une entente s'établit entre le Collège échevinal, la Chambre de commerce et la Société de géographie. Chacun de ces groupes devait désigner un nombre égal de commissaires pour constituer une *commission de réception*, à laquelle ils déléguaient leurs pleins pouvoirs pour toutes les mesures à prendre.

Cette commission se composait des membres suivants :

Pour la ville d'Anvers.

MM. Arthur van den Nest, échevin, qui fut remplacé ensuite par M. Gits, échevin ;

A. Hertogs, conseiller communal ;

F. Kockx, " "

Pour la Chambre de commerce.

MM. P. Roels, président, remplacé ensuite à cause d'un deuil de famille par M. Bulcke, vice-président ;

C. Kesteloot, vice-président ;

H. Oostendorp, trésorier.

Pour la Société de géographie.

MM. le lieutenant-général Wauwermans, président ;

J. Langlois, vice-président ;

Ern. Grisar, en remplacement de M. Génard, secrétaire général, empêché par son état de santé.

M. Possemiers, secrétaire du bourgmestre d'Anvers, voulut bien accepter d'être secrétaire de la commission.

La commission se réunit aussitôt et décida en principe que la réception de Stanley à Anvers devait conserver le caractère d'une fête privée, expression de l'opinion générale de toutes les classes de la société, et que limitée par sa nature à des manifestations auxquelles il était impossible d'admettre le public, la dépense en devait être uniquement couverte par des souscriptions volontaires, sans aucun recours aux administrations officielles. En conséquence, aucune invitation quelconque ne fut adressée aux autorités qui, elles-mêmes pouvaient y participer comme les autres citoyens.

La commission résolut d'offrir à l'illustre voyageur, à titre d'hommage de la population d'Anvers, une grande médaille d'or. En 1878 Stanley ayant déjà reçu la médaille spéciale de la Société de géographie, la commission, afin de mieux marquer le caractère mixte de la réception, adopta pour la médaille le type admis par l'administration communale, portant sur la face les armes d'Anvers avec l'inscription :

STAD ANTWERPEN.

Au revers fut inscrit dans une couronne de laurier avec l'étoile du Congo :

*The municipal Council, — The royal geographical Society
and The Chamber of commerce of Antwerp*

to HENRY M. STANLEY,

April 1890.

Arrivé à Cannes, Stanley informa le président de la Société de géographie qu'étant l'hôte invité par S. M. à son passage en Belgique, il se conformerait, pour l'emploi de son temps, aux vœux et aux ordres de Sa Majesté. A la suite de cet avis, le président prit les ordres du Roi et la réception de Stanley à Anvers fut fixée au 25 avril.

Le 21 avril le président de la Société de géographie rendit visite à l'illustre voyageur au Palais à Bruxelles. Celui-ci lui témoigna ses sentiments de reconnaissance pour l'accueil qu'il

recevait en Belgique de Sa Majesté et de la population. Il accepta le programme de la réception, fixé par la commission, tout en exprimant le désir, à cause de son état de fatigue, de limiter autant que possible la durée du temps où il serait en rapport avec le public.

En conséquence, il fut résolu que tout serait disposé pour assurer son arrivée *incognito* à Anvers et que les quelques heures qui devaient précéder sa présentation à l'administration communale, se passeraient en compagnie d'un groupe d'amis.

ARRIVÉE DE STANLEY A ANVERS.

Suivant les dispositions arrêtées, l'illustre voyageur arriva à Anvers le 25 avril à midi par le train public, accompagné par MM. le D^r Parke, Jephson, Nelson, Stairs, ses compagnons d'Afrique, le capitaine Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi et le lieutenant Liebrechts, explorateur d'Afrique, attachés à sa personne par Sa Majesté pendant le séjour de Stanley en Belgique.

Des mesures de précautions avaient été prises par M. le chef de station Simon et M. le commissaire de police en chef Moonens, pour éviter l'encombrement qui s'était produit à l'arrivée de Stanley à Bruxelles. Le secret de ces mesures fut si bien gardé qu'au moment où le président de la société royale de géographie vint à la station avec trois voitures de louage pour prendre les voyageurs, nul ne se doutait dans le public qu'il y vint chercher l'illustre hôte attendu. Néanmoins le bruit s'en répandit comme une trainée de poudre et aussitôt une foule nombreuse s'assembla à la descente du train et aux abords de la gare, foule respectueuse que le chef de station et son personnel n'eurent pas de peine à contenir, avec un tact intelligent dont la Commission de réception leur sait le meilleur gré.

Stanley avait émis le désir de renouveler sur l'Escaut la promenade qu'il avait faite il y a douze ans et de voir les grandes transformations des quais d'Anvers. Grâce à l'initiative de MM. de Roubaix et de Bary, d'accord avec le général Wauwermans, le steamer *Telegraaf IV* de M. van Maenen était sous vapeur. La nuit avait été employée à établir sur le pont une tente élégamment décorée d'arbustes et de fleurs, sous laquelle les invités devaient déjeuner. Malheureusement une pluie torrentielle persistante et la température froide obligèrent de renoncer à ce projet qui pouvait offrir un danger pour des voyageurs soumis depuis trois ans à la température équatoriale. Force fut de transformer l'expédition maritime en un déjeuner à l'hôtel Saint-Antoine.

Outre les membres de la commission de réception, des invitations, laissées à la disposition du général Wauwermans, avaient été adressées aux diverses personnes avec lesquelles M. Stanley avait été en relation en 1878, pendant les trois journées qu'il passa à Anvers, sauf quelques changements de personnes, tels que les consuls d'Angleterre et des États-Unis remplaçant leurs prédécesseurs. Les invitations portaient : toilette de ville ou de voyage, — embarquement à midi précis, — prière de conserver le but de la réunion *absolument secret*. — Un signe de reconnaissance fut donné à chaque invité pour son admission à bord, afin de prévenir les irruptions indiscrettes, et l'expérience a démontré que cette mesure n'était pas inutile. A leur arrivée à bord, les invités connurent les changements apportés en hâte aux projets primitifs.

A midi et quart, Stanley et sa suite arrivèrent à l'hôtel Saint-Antoine, devant lequel s'était réunie tout à coup une quantité de personnes, suivant les voitures à la course et s'accumulant sans cesse, poussant des vivats enthousiastes; c'est en vain que l'illustre voyageur, avec sa physionomie caractérisée et devenue populaire, essaierait de se dissimuler. A sa descente de voiture, Stanley fut accueilli par de vives accla-

mations et de la manière la plus chaleureuse par la foule composée en grande partie d'ouvriers et d'ouvrières.

Le voyageur montrait une grande satisfaction de retrouver ses amis d'autrefois. L'on se mit gaiement à table pour ce repas en quelque sorte improvisé. Au centre M. Stanley avait à sa droite Madame Wauwermans, M. Delcourt, ingénieur en chef des constructions navales, qui a fait construire de nombreux bateaux pour le Congo sur les indications de Stanley; à sa gauche Madame de Bary, M. Bulcke, vice-président de la Chambre de commerce remplaçant M. Roels, M. Perry, consul général d'Angleterre, etc. En face, le général Wauwermans, ayant à sa droite Madame Osterrieth, le docteur Parke, Madame Andreae, M. Nelson; à sa gauche Madame Walford, M. Jephson, M. Stuart, consul des États-Unis, M. le lieutenant Stairs, etc.

« Au dessert le général Wauwermans boit, non pas au grand explorateur mais à l'ami Stanley, dont il réserve de célébrer les exploits à la séance de géographie; mais dont il croit, en petit comité, devoir révéler des crimes. Le principal est d'avoir comploté avec lui de profiter de la réunion à bord du steamer de M. van Maenen, d'une aussi aimable société, pour l'emporter au Congo et y fonder une colonie, projet qui ne devait être révélé qu'au moment où le vapeur démarrerait du quai, moment où il se réservait de remettre le commandement de la caravane à un plus habile que lui. La nature avec ses intempéries avait seule empêché de réaliser cette trahison.... « J'étais convaincu, » ajoute le général, « que le premier » moment d'étonnement passé, vous suivriez comme moi notre » sympathique chef d'expédition, jusqu'au bout du monde, aussi » facilement que ses caravanes africaines. »

Stanley répond à ce toast sous une forme humoristique qui étonne quelque peu les convives qui ne le connaissent pas, et auxquels il apparaissait assez peu causeur et peu enclin à la gaieté. Il se réjouit de se retrouver avec d'anciennes connaissances à Anvers; il se sent en communication avec le Congo par la mer. Il existe entre Anvers et Banana comme

une pulsation, et à certains égards on pourrait dire que les deux frontières se touchent. Il espère pouvoir rendre un jour, là-bas, à ses hôtes d'aujourd'hui une si amicale hospitalité. Faisant allusion à la température froide de notre climat, dont il souffre par ces temps humides surtout, il ajoute « *avec plus de chaleur*, mais avec moins de bons vins, et néanmoins avec autant de cordialité ! »

M. Wauwermans, au nom des dames présentes, boit à la santé de MM. de Roubaix et de Bary, organisateurs de ce lunch. A la suite de ce toast très applaudi, les conversations particulières s'engagent, on passe dans les salons de l'hôtel, et l'on se sépare à regret à 3 heures, M. Stanley pour aller prendre un instant de repos dans son appartement, afin de prévenir un accès de fièvre dont il se sent menacé ; ses jeunes compagnons pour aller jeter au moins un coup d'œil sur les quais, qu'ils avaient espéré voir se déployer dans l'expédition maritime projetée ; les autres invités, pour aller revêtir les uns la toilette habillée, les autres leurs uniformes, selon le désir qu'en avait exprimé le bourgmestre, afin d'assister à la réception du Conseil communal.

Une foule immense était alors attroupée aux abords de l'hôtel Saint-Antoine, ne cessant d'acclamer l'illustre voyageur.

RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE.

A 3 h. 45' le bourdon de la cathédrale fait entendre sa sonnerie de fête, et à 3 h. 55' précises, les voyageurs, en habit de ville, conduits par le président de la Société de géographie et le président de la Chambre de commerce, montent en voiture. Stanley avec le général Wauwermans, entre dans un brillant équipage mis gracieusement à la disposition de la commission d'organisation par M. Alfred Geelhand de la Bistrate, M. Bulcke avec MM. Parke, Jephson et le capitaine Reyntjens dans

la seconde voiture. MM. Nelson, Stairs et le lieutenant Liebrechts sont dans la troisième voiture. On traverse lentement la foule amassée, qui ne cesse de pousser des vivats et que la police a peine à contenir pour prévenir des accidents.

A l'hôtel de ville une garde d'honneur des pompiers commandée par un officier, présente les armes au célèbre voyageur. La Grand'Place est couverte de monde. On pénètre dans l'édifice communal par l'escalier d'honneur, au milieu des souscripteurs de la fête en grande toilette admis sur présentation de leurs cartes. On arrive dans la salle Leys où le gouverneur, le bourgmestre et les échevins en costume officiel entourés du Conseil communal au grand complet, sont assemblés. A droite les membres du bureau de la Chambre de commerce et à gauche ceux du bureau de la Société de géographie.

Le général Wauwermans présente au bourgmestre celui qu'on a « justement nommé, dit-il, le héros du Congo. »

L'honorable bourgmestre accueille Stanley par le discours suivant prononcé en anglais :

« MONSIEUR, ⁽¹⁾

» Le 15 juin 1878, à l'occasion de votre première visite à notre ville, j'eus l'honneur de vous souhaiter la bienvenue,

(1) Afin de conserver aux divers discours prononcés en anglais leur physionomie propre, nous avons cru utile de reproduire en note leur texte original, tel qu'il a été recueilli par la sténographie.

« SIR,

« On the 15th of june 1878, on the occasion of your first visit to our city, I had the honor of welcoming you as a pioneer of

comme un pionnier de la civilisation, comme un propagateur des principes les plus généreux et les plus humanitaires.

» Faisant allusion à vos périlleux voyages pour arracher à la barbarie les races africaines plongées dans l'ignorance, je vous disais alors : « En faisant connaître ce continent, en ouvrant le pays à la civilisation, vous avez réalisé les vœux les plus chers de cet autre ami de l'humanité, notre Roi bien-aimé, Sa Majesté Léopold II.

» Aujourd'hui vous revenez auprès de nous, après avoir une fois de plus associé votre nom à de nouvelles grandes découvertes sur le sol africain et accompli des exploits dignes des plus grands héros du monde.

» Les habitants d'Anvers sont heureux d'avoir cette occasion de féliciter l'homme dont les nobles sentiments, les pénibles entreprises et le courage indomptable ont ouvert à la science et au progrès un monde inconnu jusqu'à présent.

» La Ville d'Anvers, la Société royale de géographie et la

civilisation, as a propagator of the most generous and humane principles.

» Alluding to your perilous travels for the sake of rescuing from barbarism the benighted races of Africa, I then said : « In making this dark continent known, in opening the country » to civilisation, you have realised the dearest wishes of that » other friend of humanity, our beloved King, his Majesty » Leopold the Second.

» You now return to us after having again associated your name with further grand discoveries on African soil, and performed exploits worthy of the worlds' greatest heroes.

» The inhabitants of Antwerp are rejoiced to have this opportunity of congratulating the man whose noble sentiments, whose toilsome enterprises and indomitable courage have opened to science and progress a world unknown till now.

» The city of Antwerp, together with the Royal Geographical

Chambre de commerce vous offrent cette médaille, que je vous prie d'accepter comme une marque de leur admiration et de leur sympathie, et comme un souvenir de votre visite à Anvers. »

L'écrin offert à Stanley contient une médaille en or, une médaille en argent et une médaille en bronze gravée par M. F. Baetes.

M. Stanley répond à cette allocution :

» MONSIEUR LE BOURGMESTRE, MESSIEURS, ⁽¹⁾

» Je suis charmé, à l'occasion de ma seconde visite en Belgique, de me trouver dans votre vieille cité, peut-être la plus grande cité commerciale en Europe. Depuis ma dernière présence dans vos murs, j'ai eu à remplir des missions variées dans le noir continent africain, et toutes, je suis heureux de le dire, ont réussi.

» Pendant que j'ai été absent d'ici, l'État du Congo est devenu un fait accompli, des flottilles de steamers naviguent sur le Congo et une certaine quantité de produits indigènes est déjà arrivée dans cette cité d'Anvers. J'espère qu'on peut la

society, and the Chamber of Commerce offer you this medal, which I beg you to accept as a token of their admiration and sympathy, and as a memorial of your visit to Antwerp. »

(¹) *Mr Burgomaster and Gentlemen,*

« I am charmed to be present on this second occasion of my visit to Belgium, at this the greatest commercial city of the country and of Europe. Since I was last here I have been engaged on various missions into the Dark Country of Africa, and all I am happy to say have been successful.

» Since I last saw you the Congo State has become an accomplished fact, and a flotilla of steamers navigate the river, and

considérer comme un premier acompte de la quantité beaucoup plus considérable de produits qui arrivera ici. (*Marques d'adhésion*).

» Tout cela est dû à l'énergie de votre Souverain, qui est un des plus sages monarques et un exemple de notre époque pour tous les rois qui veulent gouverner leurs peuples bien et sagement.

» Vous avez aussi commencé la construction du chemin de fer du Congo. Il n'y a pas le moindre doute que si vous poursuivez l'exécution de ce travail de la manière dont vous l'avez commencée, vous achèverez le railway et recueillerez les bénéfices qui doivent en dériver, ainsi que je l'ai prédit en Angleterre et partout ailleurs.

» Je crois fermement que le sort du noir Continent africain est dans vos mains. Si vous vous retiriez maintenant, il ferait un pas en arrière ; mais si vous poursuivez votre œuvre, vous verrez le résultat de vos efforts par les progrès qui s'y réaliseront et par la disparition des pratiques horribles qui ont existé jusqu'ici en Afrique.

a small instalment of produce has come into this city of Antwerp. I hope it can be taken as a first instalment of a very large quantity which will come to your city. (*Hear hear*).

» It is all through the energy of your Sovereign, who is one of the wisest of monarchs, and an example of this age to all kings who propose to govern their people well and wisely.

» You have also commenced the construction of the *chemin de fer* of the Congo. There is no doubt that if you continue to pursue the work in the manner that you have commenced it, you will complete the railway, and you will derive the benefits which I have predicted in England and elsewhere would accrue from it.

» I firmly believe that the Dark Continent of Africa is in your hands. If you withdraw from it now it will fall back, but if you continue your work you will see the result of your labours

» Des deux côtés de l'Afrique australe vous avez le Portugal et l'Allemagne. Les possessions anglaises, sont vastes et vous trouvez aussi la France sur le Congo. Il vous appartient de prouver au monde frappé d'admiration, que la Belgique peut gouverner son territoire aussi sagement que la plus grande nation de la terre.

» Depuis ma dernière visite ici, j'ai été envoyé en Afrique au secours d'Emin Pacha. Nous le croyions un gouverneur idéal, un homme envoyé par Gordon pour prendre le gouvernement du Soudan. La contrée, comme vous le savez, était dans un grand état de trouble ; Emin perdit beaucoup de ceux qui l'avaient suivi ; finalement il avait été déposé et fait prisonnier. C'est à ce moment que nous sommes arrivés et que nous l'avons ramené à la côte. Il a embrassé la cause de ses compatriotes, et retourne, je l'espère, pour faire encore quelque bien.

» Pour la grande réception que vous m'avez faite et aussi pour

in its improvement, and in the disappearance of those horrible proceedings which have hitherto existed.

» On both sides of South Africa you have Portugal and Germany, England's possessions are large, you find France on the Congo, and it is now for you to prove to the admiring world that Belgium can govern her territory as wisely as the best nation in the world.

» Since my last visit, I have been sent into Africa to rescue Emin Pacha. We believed him to be an ideal governor, a man sent by Gordon to take over the government of the Soudan. The country as you are aware was in a very disturbed state, and Emin lost many of his followers, until at last he had been deposed and taken prisoner and it was just in the nick of time that we arrived and brought him back to the coast. He has embraced the cause of his countrymen, and he goes back I hope to do some good yet.

ces beaux souvenirs, permettez-moi de vous remercier tous, et vous spécialement, Monsieur le Bourgmestre. Je les garderai précieusement et les montrerai à mes amis comme des souvenirs de ma visite à Anvers. »

La cérémonie terminée, le bourgmestre invite les voyageurs à passer dans son cabinet pour y signer le *Livre d'or* de la ville d'Anvers. M. Génard, archiviste de la ville et secrétaire général de la Société de géographie, montre à Stanley la page du livre ornée de son portrait, qu'il a signée en 1878. « Je suis bien changé depuis ce temps-là, vous serez » obligé d'en mettre un autre, » dit-il en souriant. Tous les voyageurs signent la page nouvelle. Le bourgmestre se retire avec tous les invités pour se rendre en toute hâte à la séance de la Société de géographie, laissant à M. l'échevin Gits, au général Wauwermans et à M. Bulcke le soin de faire voir à Stanley et à ses compagnons l'ancien édifice communal, qu'ils admirent dans tous ses détails. Stanley s'arrête longuement à contempler tout pensif la tour de la cathédrale, la merveille d'Anvers. « Avant dix ans vous verrez » s'élever des édifices semblables, dit-il, au Stanley Pool, » mais avec les formes nouvelles caractéristiques de notre » temps. »

On remonte en voiture et l'on se dirige vers le local de la Société de l'Harmonie pour la séance de la Société de géographie. L'enthousiasme public monte et grandit rapidement ; on sent que la population est *empoignée* par le voyageur. Au risque de se faire écraser, des mains calleuses s'avancent à l'intérieur de la voiture, et Stanley les serre avec beaucoup

» For the grand reception you haven given me, and also for these pretty souvenirs, I beg to thank you all, M^r Burgomaster especially. I shall treasure them, and shall be pleased to show them to my friends as being mementos of this visit of mine to Antwerp » (*Loud applause*).

de cordialité. On crie en français, en anglais, en flamand, en wallon même, *Vive Stanley! Bravo Stanley! En avant Stanley! Nous vous suivrons Stanley!* Le peuple d'Anvers, généralement si froid, si taciturne, si réservé, arrache à Stanley cette exclamation « *A very enthousiast people!* » Le cœur de celui qui écrit ces lignes et qui eut le bonheur d'être témoin de cette explosion populaire, battait de joie, car c'était un vrai réveil du vieux Lion de Flandre dégagé, par l'expansion d'idées généreuses, de la pénible étreinte sous laquelle on ne cesse de l'atrophier dans l'intérêt de passions personnelles mesquines, de partis, de castes, de foi, de provinces, de langues, qui cessent d'être belges, libéraux et chrétiens! Que de belles et grandes passions on pourrait évoquer dans ce peuple mieux connu, mieux étudié!

SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

A 5 heures, les voyageurs descendent de voiture à la porte du local de la *Société de l'Harmonie*, où les attendent les membres de la commission de réception. Ils sont conduits dans la petite salle des fêtes, organisée en salon d'attente.

Du haut du grand escalier d'honneur par lequel les voyageurs doivent descendre, pour se rendre à la séance, l'aspect de la grande salle est magnifique. Elle est bondée d'une foule énorme en costume de fête, qu'on estime à 2500 personnes et qui occupent jusqu'aux galeries supérieures. Au fond on aperçoit le buste du Roi qui se détache sur un trophée de drapeaux belges, du Congo et de la ville d'Anvers. En avant sur une estrade se trouve la table du bureau entourée des sièges occupés par les membres effectifs de la Société de Géographie.

Au premier rang, des fauteuils sont réservés au lieutenant-général commandant de la circonscription militaire et au gouverneur. Les belles toilettes des dames s'y mêlent aux costumes de cour et aux habits noirs. Plus loin le restant

de la salle est réservé, avec entrée par la Place de l'ancien Canal, au membres de la Société de géographie et aux membres de la Chambre de commerce invités à la séance par la Société de géographie.

A l'annonce de l'arrivée de Stanley, M. Langlois, vice-président de la Société de géographie, invite M. le bourgmestre de Wael, président d'honneur, M. Leclercq, président de la Société royale de géographie belge (Bruxelles) et les membres du bureau à prendre place à ses côtés. Il ouvre la séance par l'allocution suivante :

» MESDAMES ET MESSIEURS,

» Au nom du bureau je vous remercie d'avoir répondu en si grand nombre à notre appel ; — je remercie également les autorités qui, par leur présence, veulent bien rehausser l'éclat de cette séance solennelle.

» Nous avons à recevoir aujourd'hui l'illustre voyageur Henry M. Stanley et quelques-uns de ses compagnons de route. L'accueil que nous leur réservons leur témoignera que la population anversoise apprécie leur courage, leur intrépidité, leur valeur et les services rendus.

» Lorsqu'en 1878 nous avons l'honneur de recevoir Stanley, nous l'avons traité en héros ; aujourd'hui il a acquis des titres si nombreux à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent aux sciences géographiques, que nous ne pouvons mieux faire que de suivre l'exemple qui nous est donné par Sa Majesté le Roi notre Auguste Protecteur et de le traiter en Prince des voyageurs — Stanley va faire son entrée ! »

En ce moment Stanley apparut au haut de l'escalier, suivi de ses compagnons et conduit par la Commission de réception ; il descend lentement et traverse la salle jusqu'au bureau, au milieu des acclamations enthousiastes de l'assemblée. La population d'Anvers, généralement assez froide et calme, est évidemment émue par la vue de cet homme à l'attitude modeste, impas-

sible, au regard brillant et sympathique, à l'éloquence entraînante et dont tout, dans les manières, au milieu d'une réception toute princière faite pour exalter son orgueil, marque qu'il sent sa force et sa valeur.

Le président prend place au fauteuil et invite Stanley et ses compagnons à s'y placer également dans l'ordre suivant : A droite du président, M. STANLEY, le vice-président M. Jacq. Langlois, le *Docteur Parke*, le secrétaire général M. P. Génard, le *capitaine Nelson* ; à gauche, le Bourgmestre M. Léop. de Wael, président honoraire, M. Bulcke, vice-président de la Chambre de commerce, M. *Jephson*, M. *Leclercq*, président de la Société de géographie de Bruxelles, le *lieutenant Stairs*. Le *capitaine Reyntjens* et le *lieutenant Liebrechts*, attachés à la personne de M. Stanley, prennent place à droite et à gauche en tête des membres effectifs de la société.

L'ordre s'étant rétabli, le président se lève et s'adressant au célèbre voyageur prononce le discours suivant :

» MON CHER CONFRÈRE ET ILLUSTRE AMI,

» Il y a trois siècles, dans cette ville d'Anvers, nos pères assemblés dans leurs gildes de rhétorique, écoutaient déjà avec une attention émue, le récit des aventures des grands *descobridors* de l'Afrique et de l'Amérique, que leur faisaient les maîtres à jamais illustres de la célèbre école de géographie anversoise. Ils applaudissaient au courage avec lequel ces vaillants affrontaient des dangers que leur imagination leur représentait sous les formes les plus redoutables, la terrible *île enchantée de St.-Brandon*, qui avait la propriété de se rendre invisible pour faire naufrager les marins, l'effroyable *Main de Satan* qui saisissait les navires à la surface des flots, pour les engloutir au fond des abîmes, et tant d'autres merveilles....

» Combien n'a pas été plus terrible dans ces dernières années notre émotion, de savoir notre ami Stanley exposé, non pas

à des dangers imaginaires, mais à des dangers trop réels que lui-même nous avait appris à connaître !

» Nous vous savions au milieu d'un continent immense, escorté par un petit nombre de compagnons blancs, avec une faible petite armée, fidèle sans doute, mais susceptible de paniques et dont on pouvait craindre le découragement, dans les dures épreuves où vous alliez l'engager sous un soleil meurtrier, loin des secours de l'Europe, sur des routes que jamais l'homme blanc n'avait parcourues, exposée dans des forêts vierges à la soif et à la faim, aux bêtes sauvages, et ce qui est pis encore, aux embûches de l'homme, qui demeure le plus terrible animal de la création, lorsque la civilisation ne l'a perfectionné. — Nous avons su depuis que nos craintes n'avaient rien d'exagéré, car à partir de Yamboya, vous eûtes à traverser pendant plus de 160 jours une forêt de ronces et d'épines, souffrant de la famine, de la fièvre, de la dysenterie, privé de la lumière du jour et luttant sans cesse contre des races d'hommes inconnues, variant du géant redoutable au nain anthropophage et cruel. La nature, en dévoilant le secret des armes empoisonnées à ces pygmées de quatre pieds de haut, semble avoir voulu suppléer à l'insuffisance de leurs forces naturelles.

» Nous attendons de vous-même le récit de cet incomparable voyage, qui vous a permis de résoudre définitivement le problème des sources du Nil, cherché depuis le temps de Néron, où vous avez touché aux *montagnes de la Lune*, dont l'existence était placée au nombre des légendes, à ce majestueux Ruwenzori, aux cîmes couvertes de neige sous l'équateur, et, chose plus admirable encore, où vous avez réussi, avec la précision de la science, bravant tous les périls, à rejoindre, par la route la plus courte, un de nos semblables perdu au milieu du *Continent mystérieux*.

» Ce qui nous touche plus encore que le mérite de l'explorateur, c'est l'indomptable courage avec lequel vous vous êtes rendu sans hésitation, résolument comme le glorieux

Gordon, à l'appel de secours qui avait retenti du fond de l'Afrique. Vous tentiez seul une campagne qui avait défié les efforts d'une vaillante armée, commandée par des généraux illustres !

» C'était insensé, disait-on. Que de fois ne m'a-t-on pas posé cette question : « *Croyez-vous que Stanley puisse revenir ?* » Je connaissais votre énergie, la fécondité de vos ressources dans les plus grands périls, et bien des membres de cette assemblée pourraient vous redire ma réponse invariable : « *Attendez-vous à ce qu'il apparaisse un de ces jours, sur l'une ou l'autre côte de l'Océan ; nous aurons encore l'occasion de l'applaudir à Anvers !* » — On me quittait, haussant les épaules, prenant mon optimisme en pitié et murmurant : « *Stanley est perdu !...* » Cependant les jours, les semaines, les mois, les années mêmes s'écoulaient ; des bruits sinistres circulaient, moi-même je sentais la crainte m'envahir ; ma conscience me reprochait presque d'avoir jamais encouragé par ma parole de semblables expéditions !

» Enfin un jour béni de Dieu arriva ; un cri immense retentit en Europe, cri de triomphe qui a dû se répercuter dans votre cœur en Afrique : « *Stanley est sauvé, il apparaît à la côte !* »

» Vous aviez accompli l'impossible, et aujourd'hui, au nom de la Société royale de géographie, au nom du commerce, au nom de la ville d'Anvers, au nom du pays tout entier, dans l'histoire duquel vous avez inscrit votre nom synonyme de tous les courages, j'ai le bonheur de vous féliciter !!

» A ces félicitations doivent se joindre celles que nous adressons aux fidèles compagnons de vos travaux : le vaillant docteur Parke, dont vous avez fait le plus bel éloge, en écrivant du fond de l'Afrique : « *J'estime que la plus heureuse chance de* » l'expédition a été de posséder ce médecin et ce chirurgien » sans rival ! » le brave Mounteney-Jephson, un instant prisonnier des révoltés égyptiens et qui menacé de mort, envoya courageusement à ses amis d'Europe, un solennel et dernier

adieu ! le capitaine Nelson des volontaires royaux, qui blessé, demeura à la garde des bagages, au camp de Kilenga, avec une troupe de 38 malades bientôt réduite à 11 par la mort et les désertions ! Je suis heureux de pouvoir également serrer la main à mon brave camarade, le lieutenant Stairs des ingénieurs royaux britanniques, l'intrépide alpiniste africain, qui n'a pu rejoindre que hier ses compagnons en Belgique ; vous savez que sa vie fut mise en péril par une blessure de flèche empoisonnée des Tokki-Tikki, blessure dont il n'est pas encore complètement rétabli. Je regrette de ne pas voir parmi eux M. Bonny, dernier survivant de l'arrière garde du malheureux major Barttelot.

» Nous admirerons toujours les vaillants explorateurs du passé, les Barthélemy Diaz, les Vasco de Gama, les Christophe Colomb, les Magellan, qui, inspirés par un Prince illustre, achevèrent la découverte du monde ; mais, en rappelant leur noble histoire, notre pensée se détache difficilement du souvenir des maux qui naquirent de leurs aventures.

» Dans le présomptueux et naïf orgueil de leur temps, on s'imaginait faire œuvre de civilisation, en imposant à des sauvages, sans aucune préparation, la foi, les idées, les mœurs, les méthodes de gouvernement européennes. On ne parvint, en les violentant, qu'à s'en faire des ennemis, que plus tard il fallut combattre par la force et vaincre par l'extermination. Pour justifier ce triste système, on affirmait que les *racés faibles doivent nécessairement périr devant les racés fortes*. Heureux encore les barbares, si l'on se bornait à les réduire à la servitude, comme seul moyen de les civiliser !

» *L'esclavage*, la plus grande des iniquités humaines, naquit des méthodes coloniales du XVI^e siècle.

» La science moderne assigne un but plus noble aux efforts des explorateurs. elle ne se borne pas à *découvrir*, à vaincre par la force, elle veut *conquérir* par les bienfaits.

» Notre joie et notre orgueil est d'avoir entendu proclamer cette grande idée par un Prince belge que nous aimons tous

comme un père, de la Lui avoir vu mettre en pratique, avec un libéral dévouement, avec une inaltérable persévérance !

» Lorsqu'au XV^me siècle, Henri le Navigateur, après 80 ans d'efforts, ouvrit cette magnifique route des Indes qui fit la grandeur du Portugal et marqua l'aurore de la prospérité d'Anvers, on le raillait de ces efforts poursuivis pas à pas, gagnant chaque année à peine quelques degrés au sud, sur la côte d'Afrique. « Pourquoi, disait-on, dépenser les forces de notre pays en de tels efforts stériles ? » — De nos jours, n'avons-nous pas entendu répéter : « Au lieu de consacrer Ses trésors à cette œuvre vaine d'Afrique, Léopold II ne ferait-il pas mieux de les réserver à notre pays ? » Cette clameur de l'ignorance n'a pas détourné notre Roi de l'objectif qu'Il poursuit avec l'imperturbable confiance du génie. Déjà, en moins de dix ans, nous voyons poindre sur cette côte d'Afrique un empire nouveau, qui sera pour notre pays une source de richesse immense, une mine féconde pour notre commerce et notre industrie ! Nous voyons aux 5 millions d'âmes belges, se joindre 40 millions d'âmes africaines. Conquises lentement, prudemment, elles s'élèveront par une sélection progressive dans l'échelle sociale et atteindront en quelques générations au niveau intellectuel auquel nous sommes arrivés, après 18 siècles écoulés, depuis le temps où César vint visiter nos pères barbares dans les Gaules. Nous n'assignons plus au but de nos efforts l'État moderne, quelque fiers que nous en puissions être ; moins présomptueux, nous convions nos frères d'Afrique à grandir avec nous, plus rapidement que nous, pour s'élever avec nous à l'état de perfection future que nous rêvons pour les destinées de nos enfants !

» Vous avez été, mon glorieux ami Stanley, le courageux collaborateur de cette grande idée ; c'est à vous qu'est échu l'immense honneur de la réaliser en Afrique, de la porter au siège même où s'est développée la Traite avec ses horreurs les plus abominables, aux bouches du Congo, qu'il y a quelques mois, au Congrès colonial de Paris, un brillant amiral français proclamait « un foyer de crimes, » que vous avez contribué à éteindre.

« Vous ne vous imaginez pas, « disait l'amiral Vallon, qui fut gouverneur du Sénégal et vécut vingt ans sur les côtes d'Afrique, » ce qu'était autrefois ce malheureux pays. C'était » positivement un enfer, le réceptacle de toutes les horreurs. » On n'y trouvait que des acheteurs et des marchands d'esclaves. Le vaillant peuple portugais a tout essayé pour y » introduire un peu d'ordre et de paix, mais le pli était pris ; » il a fallu de grands changements et d'autres circonstances » pour renouveler ces efforts avec succès. Honneur à la Nation » belge et à tous ceux qui ont voué leur existence à la civilisation du Congo !..... La Belgique, tard venue dans le » mouvement colonial, a, de son coup d'essai, fait un coup » de maître !..... »

» Si, comme explorateur, mon Cher Confrère, vous avez acquis une gloire impérissable, comme philanthrope, en vous associant à la plus noble pensée de notre temps, vous vous êtes encore inscrit dans l'immortalité.

» Je ne puis, moi qui suis un vieux soldat, me défendre d'une émotion profonde, car vous avez eu l'inappréciable honneur, que beaucoup d'entre nous vous envie, de conduire mes jeunes camarades dans la voie du dévouement et de l'abnégation, de leur ouvrir une carrière nouvelle, où ils ont déjà généreusement et courageusement servi la patrie ! Je vous en remercie en leur nom, dans cette ville où doit tomber le dernier drapeau belge, si, ce qu'à Dieu ne plaise, la Belgique devait périr un jour.

» Hurrah pour le vaillant Stanley !! »

Stanley se lève aussitôt et répond au président en ces termes :

» *Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,* (1)

» La première fois que je vins à Anvers (en 1878), je ne m'atten-

(1) » *Mr President, Ladies and Gentlemen,*

» The first time I came to Antwerp, (in 1878) I little expected

dais guère à venir devant vous une seconde fois, pour vous reparler de quelques-uns des mystères de l'Afrique centrale.

La plupart d'entre nous, en revenant d'Afrique, font généralement vœu de ne jamais retourner au Pays noir ; mais suivant un dicton qui a cours parmi les Arabes, jamais un homme qui a bu aux eaux d'Afrique ne peut s'empêcher de revenir à ce Continent et, en ce qui me concerne, ce que les Arabes disent est parfaitement vrai. Sept fois je suis entré dans l'Afrique et j'en suis ressorti, et chaque fois j'ai appris quelque chose.

» Je me rappelle que quand j'y pénétrai pour la première fois, c'était avec les dispositions d'un correspondant de guerre, frais débarqué et avide d'aventures ; mais je dois avouer qu'en accomplissant mes devoirs de correspondant de guerre dans la campagne mexicaine, et plus tard en poursuivant mes études dans l'histoire espagnole, je m'attendais fort peu à traverser à pied un Continent que j'avais toujours regardé comme ténébreux et impénétrable.

that I should come before you a second time to tell you of some of the mysteries of Inner Africa.

» Most of us on returning from Africa, generally make a vow never to return to the Dark Country, but there is a saying amongst the Arabs, that there is never a man who has drunk of the waters of Africa who can withhold from coming back to that continent, and for my part what the Arabs say is quite true. Seven times I have gone into Africa, and come out again and each time I have learned something.

» I remember when I first went into Africa, that I went with the spirit of a war correspondent, fresh and eager for adventure, but I must confess that, when pursuing my duties as war correspondent in the Mexican war, and afterwards my studies in Spanish history, I little expected to go through a continent that I had always regarded as dark and impenetrable. No doubt most of you, Ladies and Gentlemen, a short time ago, looked

Sans doute la plupart d'entre vous, Mesdames et Messieurs, considéraient il y a peu de temps l'Afrique comme noire, sombre et stérile, et probablement ce n'est qu'en cette année 1890 que vous commencez à voir ce que j'appellerai l'aurore du Continent Noir.

» Vous voyez maintenant que les efforts de votre noble Roi n'ont pas été déployés en vain et qu'éventuellement ils peuvent être, ils sont appelés à être couronnés d'un succès complet. (*Applaudissements*).

Mes amis, je ne suis pas homme à dédaigner la cordialité avec laquelle j'ai été reçu tant à Bruxelles qu'à Anvers, ni à mépriser les chauds applaudissements avec lesquels vous m'avez souhaité la bienvenue ; mais, si vous m'en croyez, il n'y a pas de récompense si douce pour un voyageur, que la sensation qu'il éprouve quand il entre dans de nouveaux pays, ou la joie qu'il ressent quand il fait un travail utile, et qu'il le fait avec âme. (*Vifs applaudissements*). Comme dit un grand poète :

upon Africa as dark, sombre, and barren, and probably in this year 1890, you only begin to see what I may term the dawn of day in the Dark Continent.

» You can now see that your noble King's efforts have not been in vain, and that eventually they may be crowned with complete success. (*Applause*).

My friends, I am not one to disdain the kind way in which I have been received both in Brussels and in Antwerp, nor do I despise the warm clapping of hands with which you have welcomed me, yet, if you believe me there is no reward to a traveller so sweet as the feeling he experiences when he gets into new lands, or the joy he feels when he is doing a good work, and doing it from his soul. (*Loud applause*). As a great poet says :

« La joie de l'âme réside dans l'action,
L'entraînement de la poursuite
En est la récompense... »

» Je me suis toujours senti entraîné, en pénétrant en Afrique chargé d'une mission spéciale, car le devoir d'un homme est de découvrir de nouvelles choses pour ses semblables. L'homme a été fait pour obéir et adorer, et s'il est abandonné à lui-même et ne songe qu'à soi, il tombe ordinairement dans cette disposition d'esprit bizarre que nous qualifions de « *crankiness* » (monomanie).

» C'est pourquoi, quand votre Roi m'a envoyé deux messieurs, à Marseille, pour me demander de retourner en Afrique et tâcher de faire quelque chose de ce grand fleuve du Congo, de développer quelques-uns de ses trésors et dire à son peuple ce qu'on trouve réellement dans ce pays, j'ai senti que j'avais un grand et noble travail à accomplir, et j'ai senti aussi que je ne pouvais trouver de meilleur maître que le Roi des Belges. (*Applau-*

« Joy in the soul lies in the doing,
And in the rapture of pursuing
Is the prize..... »

I have always felt enraptured when entering into Africa upon a special duty, for it is a man's duty to discover new things for his fellow men. Man was made to obey and adore, and if left to think solely of himself he generally develops some peculiar fancies, which bring him into a state we term *crankiness*.

» Therefore when your King went two gentleman to me at Marseilles, asking me to return to Africa, and try to make something of that great river, and develop some of its treasures, and tell this people what was really in the land, I felt I had a great and noble work to perform, and I also felt that I could not find a better master than the King of the Belgians. (*Applause*). For in every word, when he enlightened me as to what he proposed, I could see a high appreciation of what he considered to be his duty as the father of his people. (*Applause*).

dissements). Car, je l'affirme, chaque mot par lequel il me mettait au courant de sa pensée, me donnait une appréciation élevée de ce qu'il considérait comme étant son devoir en qualité de père de son peuple. (*Applaudissements*).

» Et réellement, je vous le demande, jamais travail a-t-il été accompli avec une noblesse d'intention, égale à celle que Léopold II a déployée sur le continent africain ? Tout un État, de près de 1,000,000 de milles carrés d'étendue, est conquis et ouvert à l'industrie et à l'esprit d'entreprise belges. Il vous donne quelque chose comme 7000 milles d'eau navigable, des forêts très étendues, contenant une provision inépuisable de bois de construction, qui seront une source de richesse pour votre nation. Votre Roi peut dire avec raison : — « La Paix non moins que la Guerre remporte des victoires ». — Car jusqu'à présent, tous ces milles de territoire ont été conquis sans tirer un coup de feu.

» And really I ask you, has any work been carried out with such nobility of purpose as that which Leopold II^d had laid out for himself in the African continent ? Here is a whole State conquered, open for Belgians industry and enterprise, nearly 1,000,000 square miles in extent. It gives you some 7000 miles of navigable water, the forests are very extensive, containing an inexhaustible supply of timber, which should be a mine of wealth to your nation. Well may your King say : — *Peace gains Victory, no less than War*, — for, so far, all these miles of territory have been gained without the firing of a single shot.

» The last work I was sent upon was the rescue of an ideal governor. We heard of a soldier in the far off Soudan, hemmed in by countless enemies. His name was Emin Pacha. He was the last lieutenant of Gordon. His chef was killed in Khartoum ; thousands of his people had been destroyed, and the soldier governor had been left in the far interior of Africa,

» La dernière mission qui m'échut fut le sauvetage d'un gouverneur idéal. On nous parlait d'un soldat, qui se trouvait au Soudan, cerné par d'innombrables ennemis. Son nom était Emin Pacha. Il était le dernier lieutenant de Gordon. Son chef avait été tué à Khartoum, des milliers de ses hommes avaient été exterminés, et le soldat gouverneur était resté au cœur de l'Afrique, entouré d'ennemis, sans aucun espoir de salut. Examinant les divers moyens de le secourir, certains proposèrent que je prisse la route est, d'autres la route ouest africaine.

» En tant qu'il s'agissait de pénétrer dans un pays sauvage comme l'Afrique, il me semblait qu'il ne pouvait y avoir grande différence à pénétrer par l'est ou par l'ouest.

» A l'est nous avions à rencontrer diverses tribus, parmi lesquelles les *Massaïs* et les *Tonkanis*; et pour vous donner une idée de leur caractère, je vous dirai que le chef de la

surrounded by enemies, and without, any hope of escape. In considering the various modes of rescuing him, some proposed that I should adopt the east and others the west African route.

» So far as penetrating a wild country like Africa, it seemed to me that to penetrate from the east or from the west would not make much difference.

» On the east we had various tribes to encounter, amongst them the *Massais* and the *Tonkani* and to give you some idea of their nature, I may tell you that the chief of the latter tribe had come upon 200 of Emin's soldiers, and massacred them all one morning before nine o' clock. Beyond these, between Okeddi and the Nile, we should find the *Mahdists*.

» On the west side, after passing beyond the stream, there was a large stretch of unknown country. What it consisted of no one could tell, but that it formed the heart of barbarism everyone was sure.

dernière tribu s'était avancé contre 200 soldats d'Emin et les avait massacrés tous, en une matinée, avant 9 heures. Plus loin, entre Okeddi et le Nil, nous devions trouver les Madhistes.

» Du côté ouest, après avoir dépassé le fleuve, il y avait une grande étendue de pays inconnu. En quoi elle consistait, personne ne pouvait le dire, mais que ce fût le cœur de la barbarie, tout le monde en était sûr.

» Pendant que je réfléchissais indécis à la route que je prendrais, votre Roi m'offrit de mettre à mon service toute la flottille du Congo, et cette offre cordiale et généreuse soumise au Comité, fut acceptée. Je pris donc la route du Congo.

» Je ne vous infligerai aucune description du Congo. Il vous est, j'en suis certain, déjà bien connu : car de quelque côté que je me dirige ici, je vois des drapeaux du Congo et des bannières à l'étoile d'or. Vos *halls* sont couverts de cartes de l'État du Congo, je ne doute donc pas que vous ne les

» While I was undecided as to which route to take, your King offered me the whole of the Congo flotilla for my service, and this kind offer being presented to the Committee, they accepted it. So I went by the Congo route.

» I will not weary you with any description of the Congo. It is I am sure, already well known to you, for wherever I go I see Congo flags, and banners of the golden star. Your halls are covered with maps of the Congo State, so I have no doubt you studie them, and are well acquainted with them. I will pass thus briefley, and ask you to follow me up the Congo 1450 milles, to the verge of the unknown. (*Applause.*)

» Our column being united we set off for the dark part of Africa. As we left the stockades of Yamboya, I asked the guide : « Whither shall we go now ? » — « God knows » he replied, » but East I suppose, towards the rising sun. » — « But do you not known the next village ? » — I enquired. « No ! » — he replied. « And

étudiez et que vous ne soyiez bien familiarisés avec elles. Je passerai donc brièvement et vous demanderai de me suivre au Haut-Congo, à 1450 milles en amont, sur la limite de l'inconnu. (*Applaudissements*).

» Notre colonne ayant été formée, nous nous mîmes en route pour la partie ténébreuse de l'Afrique. Quand nous eûmes quitté le camp de Yamboya, je demandai au guide : « Dans quelle direction irons-nous maintenant ? » — « Dieu le sait ! mais vers l'est je suppose, vers le soleil levant. » — « Mais ne connaissez-vous pas le prochain village ? » repris-je — « Non ! » répondit-il. — Et n'êtes-vous jamais allé par là ? » — « Quelqu'un y est-il donc jamais allé auparavant ? » interrogea-t-il à son tour.

» Faisant donc face à l'est et priant Dieu de nous aider, nous nous plongeâmes dans les ténèbres de la forêt, et 160 jours durant nous nous trouvâmes dans ce perpétuel crépus-

have you never been this way before ? » — « Has *anybody* ever been there before ? » he enquired.

» So setting our faces to the east, and invoking aid in the name of God, we plunged into the darkness of the forest, and for 160 days we were in that perpetual twilight, darkened by a thick canopy of foliage. The trees stood twenty, thirty, and forty feet apart, and united at their summits, so that it was just as the light is in temperate climates, about half an hour after the sun has set. And then the rain visited us. Drip... drip... drip!.. continually. And after the rain, which lasted often for 18 hours, there was that vapor which rose up from the ground, and covered the leafage above, so that except for the stems of the trees we could not have told if we were in the open or in the forest.

» But those trees which rose on either side of us, trees which had existed for centuries, they told us plainly where we were.

cule, assombri par une épaisse voûte de feuillage. Les arbres étaient distants de vingt, trente et quarante pieds l'un de l'autre et se rejoignaient à leurs sommets, de sorte que la clarté qui régnait était à peu près celle des climats tempérés, une demi-heure après le coucher du soleil. Puis vint la pluie. Drip... drip... drip !.. perpétuellement. Et après la pluie, qui durait souvent 18 heures, une vapeur qui s'élevait du sol et couvrait les frondaisons au-dessus de nos têtes, de sorte que, n'eussent été les troncs des arbres que nous voyions devant nous, nous n'aurions pu dire si nous étions en forêt ou dans la plaine.

» Mais ces arbres qui s'élevaient de chaque côté, arbres qui avaient existé pendant des siècles, nous disaient pleinement où nous étions.

» Fréquemment je me suis arrêté et j'ai contemplé ces arbres, m'imaginant qu'ils pouvaient entrer en communication avec moi. Il semblait qu'on pouvait leur demander des nouvelles du

» Frequently I have stopped and gazed upon them, thinking some times that they could communicate to me. You felt as if you could ask them for news of the past. I really expected sometimes that they might ask me : " Mortal, Whence art *thou* ? " and " Whence comest thou ? " and " What hast *thou* to do here ? " But they were silent.

» We pressed on for those 160 days, cutting our way through the trees, and being stung with the ants and other insects, which swarmed on every side. Indeed, we were constantly brushing away the insects which tried to sting us, and pushing away from us branches covered with thorns, which blistered our bodies when they pierced them. Sometimes you would put your foot on what you took to be a log of wood, but it crumbled away under your touch, and you found it to be a terrible den of scorpions, centipedes and ants without number... And day after

passé. Je m'attendais réellement parfois à ce que ces troncs séculaires me demandassent : « Mortel, qui es-tu ? D'où viens-tu, et que viens-tu faire ici ? » Mais ils restèrent silencieux.

» Nous pressâmes notre marche pendant ces 160 jours, nous frayant un chemin à coups de hache à travers les arbres, piqués par les fourmis et autres insectes qui nous suivaient par essaims de tous côtés. En réalité nous étions forcés de nous frotter sans cesse avec les mains pour chasser les insectes qui tentaient de nous piquer et nous écartions constamment les branches épineuses qui nous faisaient des ampoules sur le corps quand elles nous piquaient. Parfois nous mettions le pied sur ce que vous auriez pris pour un bloc de bois, mais sous notre poids, le bloc se dispersait en grouillant, et l'objet se trouvait être un horrible nid d'innombrables scorpions, de centipèdes et de fourmis... Et jours après jours, cette vie continua pendant un mois, jusqu'à ce que nous commençâmes à nous demander, surpris, quand un changement se produirait.

day this experience went on for a month, until we began to wonder when a change would come.

» We asked the natives if they had ever seen grass growing near, but they did not understand us. We searched for a blade of grass at the river side, but on showing it to them they told us it was the first time they had ever seen anything like it.

» Our people at last began to despair, or as we sometimes put it, « their hearts sunk into the soles of their boots. » It was impossible to rouse them up, or to animate them with hope. It was useless showing them our charts, and telling them that the sun showed us the number of miles we had travelled. They would ask : « Why does the sun not show us the road ? » But they were faithful unto death. — It was : « Onward, still onward. » They rose to the cry, and said : « We will follow the Master. » We believe he is lost, but we will follow him. The rest we will leave in the hands of God ! »

« Nous demandâmes aux indigènes s'ils avaient jamais vu croître de l'herbe dans le voisinage, mais ils ne savaient pas ce que c'était que de l'herbe. Nous cherchâmes longtemps pour trouver un brin d'herbe du côté de la rivière, et quand nous le leur montrâmes, ils répondirent que c'était la première fois qu'ils voyaient pareille chose.

« Nos hommes se mirent enfin à désespérer, ou comme on dit vulgairement : « leur cœur coula au fond de leurs bottes. » Il fut impossible de relever leur moral ou de les ranimer par l'espoir. En vain nous leur montrions nos cartes, et nous leur disions que le soleil nous montrait le nombre de milles que nous avions parcourus. Ils demandaient : « Pourquoi le soleil ne nous montre-t-il pas le chemin ? » — Mais ils furent fidèles jusqu'à la mort. Ce fut : « En avant, toujours en avant ! » Ils se levaient à ce cri et disaient : « Nous suivrons le Maître... Nous croyons qu'il est perdu, mais nous le suivrons. Le reste nous le laissons à la volonté de Dieu ! »

« In the second month we came across traces of the Arabs, those people whom you must call to account and stamp them out if you want to clear your territory of the slave scourge. And I am confident that your aim is to entirely rid the country of this terrible trading, and that you will second your brave King's effort in this direction. (*Loud Applause.*)

« I said that we were in traces of the Arabs, and then whatever might have been horrible before, became more so now. The villages were razed to the ground ; not a single piece of pasture was to be seen ; every banana plantation had disappeared and had been trodden down by elephants ; everything was in an interminable tangle. And this was the work of the slave traders, the Arabs. I beg you to write upon your minds what you must do with regard to these people.

« We passed through thousands of miles of that territory, and there was not one hut standing ; not one family came forward

» Le second mois nous rencontrâmes des traces d'Arabes, ces hommes auxquels il faudra faire rendre compte de la peste de l'esclavage, et qu'il faudra chasser, si vous voulez purger votre territoire. Je suis convaincu que votre but est d'avoir complètement raison de ce terrible commerce, d'en débarrasser le pays, et que vous seconderez les efforts de votre brave Roi dans cette voie. (*Applaudissements prolongés.*)

» J'ai dit que nous étions sur les traces des Arabes, et à partir de ce moment, en vérité, quelque horrible que notre situation eût été jusqu'alors, elle le devint plus encore. Les villages étaient rasés jusqu'au sol ; pas un seul lopin de prairie ne se découvrait, les plantations de bananiers avaient toutes disparu jusqu'à la dernière, et avaient été piétinées par les éléphants. En fait tout se trouvait dans un chaos indescriptible. Et c'était là l'œuvre des Arabes, les marchands d'escla-

to welcome us. The males had been destroyed, the women had been taken prisoners, to be sold as slaves, and the children either taken with them or massacred. The sights we saw, if we presented them to you, would make everyone here weep and rage at such a bloody picture. These were the results of the Arabs ravages.

» During our progress through the forest, we had lost many of our men. We lost 139 of our people, and numbering the leagues by their corpses, we at last marched into the broad light of day once more, on to the broad plateau of Africa, and there in all its glory stretched that lovely lake Nyanza, and as we gazed down upon it, we gazed as it were from our *mountain of Pisgah*.

» Thirteen days of energetic marching brought us to the Albert Nyanza, upon which we gazed from an elevation of 2500 feet.

» Up to this time we had had no news of Emin, so leaving Mr

ves. Veuillez bien vous graver dans l'esprit ce que vous devez faire à l'égard de ce peuple.

» Nous passâmes à travers des milliers de milles de ce territoire, et il n'y avait plus là une seule hutte debout ; pas une famille ne vint à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue. Les hommes avaient été exterminés, les femmes avaient été faites prisonnières pour être vendues comme esclaves, et les enfants avaient été enlevés ou massacrés. Si nous pouvions évoquer devant vous les spectacles auxquels nous avons assisté, ils vous feraient à tous verser des larmes de pitié et vous bondiriez de colère à cette peinture sanglante. Tels étaient les résultats des ravages des Arabes.

» Pendant notre marche à travers la forêt, nous avons perdu beaucoup de nos hommes. Nous perdîmes 139 de nos gens, et comptant les milles par leurs cadavres, nous revînmes enfin à la lumière du jour, nous dirigeant une fois de plus

Jephson to make enquiries for the Pacha, we went back 125 miles and built a fort. Three days afterwards Mr Jephson returned bringing the Pacha with him to our camp. We all thanked God, and said that he had been good in enabling us to find him.

» Now we had to gather our members together, and go back 600 miles to pick up the rear column with the wounded, and after 83 days we came in sight of them. Collecting everything together we drove on once for all, and bidding a final adieu to the forest, we marched upon the plains of Glassmere.

» Now this forest which we traversed was 600 miles in length and its extent is 350,000 square miles, ie, it is as large as Germany, Belgium, Holland and Portugal put together. It is all forest, the trees being varied, — teak, mahogany, light woods, dark woods, and iron woods, — this latter being the fir of the country. You get to know the woods in time, some by the size of their leaves, others by the smallness of their leaves, and others by

vers le large plateau d'Afrique ; et là, s'étendait droit devant nous dans toute sa splendeur, ce joli lac de Nyanza. En le regardant de notre position élevée, c'était comme si nous le contemplions de notre *montagne de Pisgah*.

Treize journées de marche énergique nous amenèrent aux bords de l'Albert-Nyanza, sur lequel nos regards plongeaient d'une hauteur de 2500 pieds.

» Jusqu'à ce moment nous n'avions pas eu de nouvelles d'Emin. Laissant M. Jephson avec mission de s'informer de lui, nous retournâmes à 125 milles en arrière et construisimes un fort (1). Trois jours plus tard, M. Jephson revint, amenant avec lui le Pacha à notre camp. Tous nous rendîmes grâce à Dieu qui nous avait permis de le trouver.

» Maintenant nous devons rassembler notre monde et retourner 600 milles en arrière, pour recueillir l'arrière-garde avec les blessés, et après 83 jours nous la retrouvâmes.

the thorns which grow upon them. As regards the leaves, some resemble those of our elm trees, some the oak, and others the beech. From tree to tree and column to column twine the convolvulus, and the Indian rubber creeper, and I hope at some time not far distant that this Indian rubber may form a substantial mine of wealth to your country.

» Among the tribes, we came across dwarfs and pigmies. For a long time it was said that they did not exist, but I did not share in that belief, and now of course I have seen them.

» Now I beg that you will pay particular attention to what I am about to say. The cartographers of the past were in the habit of taking the travellers yarns as facts, and they used to question slaves, conquering generals or priests who had heard traditionnally of the Dark Continent, but in the time of Homer it was known that pigmies existed in different parts of the land.

(1) Le fort Bodo.

» Réunissant tout, hommes et bagages, nous continuâmes définitivement notre voyage ; disant un adieu final à la forêt, nous marchâmes vers les plaines de Glassmere.

» Cette forêt que nous avons ainsi traversée a 600 milles de longueur et sa superficie est de 350,000 milles carrés, c'est-à-dire qu'elle est aussi grande que l'Allemagne, la Belgique, la Hollande et le Portugal réunis. Elle est tout entière forêt, les arbres étant d'essences variées : elle produit le teak, l'acajou, les bois légers, les bois noirs, le bois de fer, — ce dernier est le sapin du pays. On apprend vite à connaître les arbres, les uns par la grandeur et la forme des feuilles, les autres par les épines qui y croissent. Par la forme des feuilles certaines espèces ressemblent à nos ormes, d'autres à nos chênes, d'autres encore au hêtre. D'arbre en arbre et de colonne en colonne se développent les convolvulus et les branches rampantes du caoutchouc. J'espère que dans un

They occupied the land at the base of the *mountains of the Moon*. They do so to-day, which shows that they are a very ancient people, far more ancient than the Belgians of Belgium, the English of England, or the Russians of Russia. The pyramids of Egypt were built by Chiopes over 40 centuries ago, and the pigmies existed at that time.

» It is peculiar to note how the cartographers have entertained different ideas as to the positions of various places in Africa.

» For instance, at one time the mountains of the Moon were put some where about ten degrees south of the equator, but one man, Heckates, 500 years B. C., drew them ten degrees north of the equator, placing them in a parallel line. Then he placed the lakes close by then, and said they were the fountains of the Nile. He also drew out certain zigzag lines, which he called the sources of the Nile.

» Hipparchus, 150 years B. C., thought he would do better, so he

avenir peu éloigné ce caoutchouc sera une mine abondante de richesses pour votre pays.

» Parmi les tribus, nous rencontrâmes des nains ou pygmées. Fort longtemps leur existence a été contestée, mais je ne m'étais pas rallié à cette opinion ; et aujourd'hui je les ai vus, bien vus.

» Ici, je vous prie de bien faire attention à ce que je vais dire. Les cartographes du passé avaient l'habitude d'admettre comme des faits certains, ceux que leur rapportaient les voyageurs ; ils avaient l'habitude d'interroger des esclaves, des généraux conquérants ou des prêtres, qui avaient entendu parler par tradition du Continent noir. Déjà du temps d'Homère on savait que des pygmées existaient dans différentes parties de ce continent. Ils occupaient, disait-on, un pays au pied des *montagnes de la Lune*. Ils y sont encore aujourd'hui, ce qui prouve qu'ils sont un peuple très ancien, beaucoup plus

put the fountains of the Nile in a triangle. Ptolemy removes them afterwards, and puts them again into a parallel shape.

» Now in 1154 they are brought back and put the same way as Hipparchus put them. In 1511 Mercator removes them back again into a line. So they are travelling north and south of the equator, and to-day we may find our own cartographers shifting them about according to their own ideas.

» But John Ruysch of Amsterdam altered them into a triangle again, as he had heard from some travellers that they were so placed. Sebastian Cabot later on makes them in a parallel line again. Thus they were perpetually moving north, south, east and west.

» And later so much did they change the whole continent of Africa, that one might have said it had been struck on one side, and looked as if it was drunk. (*Laughter*).

» In the 18th century it is restored to its sober form such as

ancien que les Belges de Belgique, les Anglais d'Angleterre, les Russes de Russie. Les pyramides d'Égypte furent construites par Chéops, il y a de cela plus de 40 siècles ; les pygmées existaient déjà même à cette époque-là.

» Il est curieux de noter les idées différentes que les cartographes ont admises au sujet des positions de divers lieux en Afrique.

» Par exemple, à un moment donné, on a placé les montagnes de la Lune quelque part vers 10° au sud de l'équateur, mais un homme, Hécatée, 500 ans avant le Christ, les dessinait à 10° au nord de l'équateur, en lignes parallèles. Puis il plaçait les lacs très près d'eux, disant que ceux-ci étaient les sources du Nil. Il traçait aussi certaines lignes en zigzag qu'il indiquait comme les origines de ce fleuve.

» Hipparque, 150 ans avant J.-C., pensant faire mieux que Hécatée, dessine les sources du Nil en triangle. Ptolémée

we see it to-day, but some one said it was not correct, so it was put back once more.

» In 1840 everybody said that the nineteenth century knew better than the centuries of the past, so they took out the lakes of Africa altogether, and extended the mountains of the Moon right across Africa, from the gulf of Guinea to the gulf of Aden, and wrote across them in large letters : « *Montagnes de la Lune.* » (*Laughter*).

» And to show you an instance of moderne cartography and its peculiarities, I may say that in 1876 everyone was speaking of the wonderful things I had accomplished when I went as far as lake Victoria. In 1876 I saw a beautiful island, on which I could put the city of Antwerp and the whole population with it. On one side of that island was a bay 12 miles deep and 10 miles wide. The island was a beautifully picturesque spot. It was called Mousmoor. Now I have come back from the rescue of

les déplace plus tard, et les range de nouveau en parallèles.

» En 1154 on se ravise et on les ramène à la même position que leur avait donnée Hipparque. En 1511, Mercator les transporte de nouveau sur une ligne. Ainsi elles voyagent du nord au sud de l'équateur et vice-versa, et aujourd'hui encore nous trouvons nos propres cartographes les transportant d'un point à l'autre, au gré de leurs idées.

» Mais Jean Ruysch d'Amsterdam changea de nouveau la figure en triangle, disant qu'il avait appris de certains voyageurs que les sources étaient placées ainsi. Sébastien Cabot, plus tard, les aligne une fois de plus parallèlement. Ainsi se déplacent-elles perpétuellement, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest.

» Et plus tard on changea tellement tout le continent d'Afrique, qu'on eût dit qu'il avait été jeté de côté ; il avait absolument l'air d'être ivre. (*Hilarité*).

Emin Pacha, and I find that your cartographers have taken the island away. I ask : " Is this fair ? " You send me out to explore, and when I return you give me medals, diplomas and nice presents, and then you take away my island. (*Laughter and Applause.*) I ask again : " Is this fair ? "

» No, let you and I agree to this, when the next map of Africa is drawn, we may as well take out the Congo territory altogether, and I am sure that would be a loss to the good citizens of Antwerp. Therefore I rely upon your love for your King, and your admiration for myself (*Laughter and Applause*), that you guard specially the Congo territory, for fear someone will steal it from you, as they have taken away my island. (*Laughter*).

» We were talking of the mountains of the Moon. We have seen them shift south and north, and take a swing to the west and east, and so after we had found Emin Pacha, on May 8th of last year, we were advancing towards the mountains of the

» Au XVIII^e siècle il est ramené à sa forme « sobre », à sa forme à jeûn (*rîres*), comme nous la voyons aujourd'hui. Mais d'aucuns dirent que ce n'était pas exact et on modifia une fois de plus.

» En 1840 tout le monde affirma que le XIX^e siècle en savait plus que les siècles passés et on enleva complètement les lacs de l'Afrique ; on étendit les montagnes de la Lune droit à travers le continent, depuis le golfe de Guinée jusqu'au golfe d'Aden et on écrit à travers en grosses lettres : *Montagnes de la Lune. (Hilarité prolongée.)*

» Et pour vous donner un exemple de cartographie moderne et de ses curiosités, je vous rappellerai qu'en 1876 tout le monde parlait des choses merveilleuses que j'avais accomplies quand je suis allé jusqu'au lac Victoria. En 1876 j'avais vu une belle île sur laquelle j'eusse pu mettre la ville d'Anvers et toute sa population avec elle. D'un côté de cette île il y avait une baie de 12 milles de profondeur et de 10 milles de large.

Moon. There were those magnificent mountains rising 19,000 feet above the level of the sea.

» To get an exact idea of the sources of the Nile and the mountains of the Moon, imagine this table to be the broad plateau or Table Land of Africa. Suddenly a great gulf forms 3000 feet deep, and discloses a yawning abyss 250 miles in length. This leads to the Albert Nyanza, and the Albert Edward Nyanza, and the debris and dust taken out from that gulf, have been heaved up in the Ruwenzori. As it is heaved up it forms dykes, and the waters falling from the mountains collect and form various streams. We counted 65 in number, which continually washed the debris into the Nyanza again. So true it is in nature as in our humanity : « Dust thou art and unto dust shalt thou return. »

» I have compared these mountains to great monsters who have been as terrors in ages gone by. Looking at them in profile,

L'île était un endroit pittoresquement beau. Elle était appelée Mousmour. Depuis que je suis revenu du sauvetage d'Emin Pacha, je trouve que vos cartographes ont enlevé l'île ! Je vous le demande, cela est-il juste ? Vous m'envoyez explorer les continents et quand je reviens, vous me donnez des médailles, des diplômes et de jolis présents...., et puis vous enlevez mon île ! (*Rires et applaudissements.*) Je le demande encore, cela est-il loyal ?

» Quand on dressera maintenant la prochaine carte d'Afrique, on pourrait tout aussi bien vous enlever le territoire du Congo tout entier et je suis certain que ce serait une perte pour les bons citoyens d'Anvers. C'est pourquoi confiant dans votre amour pour le Roi et votre admiration pour moi (*applaudissements et rires*) vous surveillerez le Congo avec un soin jaloux de peur qu'on ne vous le vole comme on m'a enlevé mon île. (*Hilarité*).

» Nous parlions des montagnes de la Lune. Nous les avons vu désarrimer du nord au sud et prendre des écarts à l'est

their shoulders seem to stand out jaded and worn as it were, as they crumble and fall away into the valley beneath. The glaciers which form on the mountains melt away and run down until at last the Semliki valley is reached, and the little rivers thus formed run along into the Albert Nyanza.

» And in process of time these lakes will be filled up with the debris, and in four centuries hence the traveller will wonder how it was that when you sketched out a map of Africa in 1890, you showed two large lakes there, connected by the river Semliki.

» And now having passed that central region of Africa, we come to the western plateau, and on this plateau we found a very interesting tribe called the Wahoomas. I cannot better describe them to you than by saying that were the Flemish to disguise themselves by rubbing themselves over with burnt cork, they would resemble the tribe in question. They are a

et à l'ouest. Après que nous eûmes trouvé Emin Pacha le 8 mai de l'année dernière, nous avançâmes vers les montagnes de la Lune. Elles étaient donc là, ces montagnes magnifiques, hautes de 19,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

» Pour avoir une idée exacte des sources du Nil et des montagnes de la Lune, imaginez que cette table élevée sur l'estrade est le large plateau d'Afrique. Brusquement, sous forme d'un grand golfe de 3000 pieds de profondeur, se découvre un abîme béant de 250 milles de longueur ; celui-ci mène à l'Albert-Nyanza et à l'Albert-Edward-Nyanza. Les débris, les amas de poussière et les matières enlevées de ce golfe se sont accumulés sur le Ruwenzori, et en s'accumulant la matière a formé des fossés ; puis les eaux de la montagne se réunissant formèrent divers torrents. Nous en comptâmes 65, qui charriaient de nouveau les débris vers le Nyanza. Il est donc vrai de dire dans la nature comme dans l'humanité : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. »

mixture of the Asiatic races who went across the Red Sea and up the Nile valley, and probably some of those who came from Abyssinia. After living there for centuries, they came to the lake Victoria, some going on one side and some on another. And you can find distinct traces of these tribes on the east side down to the Zulus, Bazoutas, Matalides etc. and on the other side you come across the Bushmen, Kaffirs etc., who may be called the cousins of the pigmies, of whom I have already told you.

» Journeying on we got out of the line of march, and touched on to the shores of Nyanza, and were fortunate to discover another extension of this lake, which made its full size equal to 6000 square miles.

» Then pressing on with Emin Pacha, and his Egyptians from the Victoria towards the sea, in due time we came to Mpwapwa, and there we found the Germans in large numbers. There ideas

» J'ai comparé ces montagnes à un grand monstre qui, pendant des siècles, aurait été un objet de terreur. Le regardant de profil, on voit ses épaules, fatiguées et affaissées, comme si elles allaient rouler dans la vallée qui s'étend à ses pieds. Les glaciers qui se forment sur la cime se fondent et tombent, jusqu'à ce qu'enfin les eaux atteignent la vallée du Semliki et que les petites rivières formées ainsi se jettent dans l'Albert Nyanza.

» Dans la suite des temps ces lacs seront comblés par les débris, et à quatre siècles d'ici le voyageur s'étonnera que, en esquissant la carte d'Afrique en 1890, on ait pu montrer là deux grands lacs reliés par la rivière Semliki.

» Et maintenant, après avoir passé cette région centrale de l'Afrique, nous arrivons au plateau occidental ; sur ce plateau nous trouvons une tribu très intéressante, appelée les *Wahoomas*. Je ne puis mieux vous la décrire qu'en disant que si les Flamands se déguisaient en se frottant du liège

of colonisation are different to those entertained by your King. They wish to enter Africa from the east and subdue it by force of arms, while Belgium from the west wishes to conquer it with the golden hand of Peace. (*Applause.*) However we were welcomed by the Germans until we arrived at the sea, where we tasted the blessings of civilisation, and received large quantities of the best provisions which could be sent by the provision-packers of Europe.

» And in process of time we came to Belgium, and to Brussels, and now I have come to Antwerp at your request, quite unprepared to meet with such an ovation, and to see such a multitude of bright faces before me.

» You have listened with most astonishing patience, to me the more astonishing, as I am quite sure one half of you do not understand much if anything of what I have been talking about.

carbonisé sur la figure, ils représenteraient exactement la tribu en question. C'est un mélange des races asiatiques qui traversèrent la mer Rouge et remontèrent la vallée du Nil, et probablement une de celles qui vinrent d'Abyssinie. Après avoir vécu là pendant des siècles, elles vinrent au lac Victoria, les unes allant s'établir à droite, les autres à gauche. Et vous trouverez des traces distinctes de ces tribus sur la rive est, en descendant jusqu'aux Zoulous, aux Basoutos, aux Matabides, etc., tandis que sur l'autre rive on traverse les Bushmen, les Cafres, etc., qu'on pourrait tous appeler les cousins des pygmées dont je viens de vous parler.

» Continuant notre marche, nous arrivâmes à la limite et touchâmes aux rives du Nyanza, où nous fûmes assez heureux pour découvrir une autre extension de ce lac qui en porte la superficie totale à 6000 milles carrés.

Brûlant ensuite les étapes avec Emin Pacha et ses Égyptiens, du Victoria vers la mer, nous arrivâmes en temps opportun à Mpouapoua et trouvâmes là les Allemands en grand nombre. Leurs idées de colonisation sont différentes de celles que nourrit votre Roi. Ils veulent entrer en Afrique et la soumettre du côté est par la force des armes, tandis que la Belgique, du côté ouest, espère l'assujettir avec les chaînes d'or de la Paix. (*Applaudissements*). Néanmoins nous fûmes bien reçus et bien traités par les Allemands, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la mer, où nous goûtâmes les bienfaits de la civilisation et reçûmes de grandes quantités des meilleures provisions qui pouvaient être envoyées par les victualliers d'Europe.

» Enfin, le temps aidant, nous arrivâmes en Belgique à Bruxelles,et aujourd'hui je suis venu à Anvers à votre demande,

But the reporters whom I see before me will be able to give you the substance of my speech in the papers.

» I can only reiterate to you my warmest thanks, and I heartily hope that this will not be our last meeting. (*Loud Applause.*) »

nullement préparé à rencontrer une ovation pareille et à voir devant moi une telle multitude de visages radieux.

Vous avez écouté avec une patience très surprenante pour moi, — d'autant plus surprenante que je suis certain que la moitié d'entre vous ne comprennent pas grand'chose, — si tant est qu'ils comprennent quelque chose de ce que j'ai raconté. Mais les reporters dont je remarque la présence vous donneront bien dans leurs journaux la substance de mon speech.

» Recevez donc mes remerciements chaleureux, et laissez-moi exprimer l'espoir cordial que nous ne nous serons pas vus pour la dernière fois. » (*Applaudissements prolongés.*)

A la brillante improvisation de l'explorateur le président répond en ces termes :

» Il est de tradition à la Société de géographie, mon Cher Confrère, que le président se fasse l'interprète des applaudissements de l'assemblée. Ces applaudissements veulent dire que tous nous nous associons aux paroles que vous adressait il y a quelques instants, dans le palais communal, notre digne et vénérable bourgmestre, en vous remettant la médaille qui doit vous rappeler votre passage triomphal à Anvers en 1890. Vos actes parlent si haut par eux-mêmes, que nous avons cru inutile d'y inscrire autre chose que votre nom et une date.

» Je regrette cependant aujourd'hui de n'avoir connu que trop tard les paroles remarquables que vous avez prononcées en abordant d'Europe, que nous a rapportées un de nos correspondants qui vous accompagnait et qui fut votre collaborateur littéraire. Il est présent à notre séance, en atteste l'authenticité, et les a reproduites dans une série de notes de voyage que nous avons lues avec un haut intérêt. « Aux États-Unis », disiez-vous, « où l'égalité des nègres et des blancs est proclamée. *the white man presumes too much, and the black man assumes too much*, le blanc présume trop de sa supériorité sur le nègre ; celui-ci s'exagère le progrès intellectuel et social qu'il a accompli. L'Amérique n'est pas

» faite à l'idée de l'égalité des deux races ; l'Afrique, au contraire, s'y est faite trop tôt. Le nivellement, le rapprochement demandent un temps considérable. Avec de la patience on y parviendra. Je vous jure que, pour ma part, j'y suis arrivé. En Afrique je ne perçois plus les nègres. Par un curieux phénomène d'optique autant que de raison nement philosophique, *je les vois blancs.....* » — Ces paroles méritent d'être gravées en lettres d'or pour servir d'enseignement à nos compatriotes !

» C'est, Mesdames et Messieurs, l'homme qui énonçait cette généreuse pensée, l'homme dont vous venez d'entendre la chaude et vivifiante parole, que l'on a accusé de vouloir *favoriser l'esclavage* ; de n'avoir réussi à traverser l'Afrique que par la violence et la force des armes !... Sans doute Stanley eut à combattre, à combattre souvent pour défendre sa vie et protéger celle des autres ; sans doute il porta des armes et fut contraint à en faire usage.... Mais sommes-nous donc ignorants à ce point que nous ne sachions pas que pour le sauvage, porter les armes est un signe de virilité qui impose le respect et mérite la considération ? Nous mêmes qui habitons les pays civilisés, que nous soyions à Anvers ou à Paris (où l'on assure qu'il n'y a pas de sauvages,) n'est-il pas telle circonstance où nous jugeons sage de sortir armés ? Le sauvage tout comme l'animal, s'attache à l'homme fort, avec d'autant plus d'abandon qu'il sait mieux pouvoir compter sur son énergique protection.... La figure de *Boula Matari* est devenue populaire dans toute l'Afrique....

» La société de géographie d'Anvers ne dispose que de très modestes récompenses à offrir aux voyageurs célèbres. Je prie les compagnons de Stanley, le D^r Parke, MM. Jephson, Nelson, le lieutenant Stairs, de bien vouloir accepter en son nom un exemplaire en argent de la médaille frappée en l'honneur de leur illustre chef. Je les prie également de nous permettre

de les inscrire à côté de lui, sur nos colonnes de membres honoraires.

» Je prie aussi notre ami Stanley de bien vouloir être notre interprète auprès de sir William Mackinnon pour le solliciter en notre nom d'accepter le même titre, comme un hommage de reconnaissance de la Société pour sa noble générosité, hommage que lui doit le monde géographique de toutes les nations.

» MESDAMES ET MESSIEURS,

» Dans quelques instants nous allons clore cette mémorable séance.

» Je voudrais que chacun de vous sortit profondément imprégné de ce conseil qui nous est venu de si Haut, il y a deux jours :

« Si un viril esprit d'entreprise, » a dit Sa Majesté, » conduit les nations au progrès et à la prospérité, il est » aussi d'autres tendances, celles-là surtout qui les sollicitent » dans le sens de la négation et de l'abstention. Les peuples » qui leur obéissent marchent fatalement à l'énervement moral » et physique. Que ma patrie se garde à jamais d'un tel sort ! » Parmi ses vieux serviteurs, j'en connais qui..... estiment » qu'on ne peut assez vigoureusement pousser la Belgique » en avant » (1).

(1) Nous croyons devoir reproduire intégralement les remarquables paroles prononcées par Sa Majesté, à la fête donnée par la Société des ingénieurs et industriels au palais de la Bourse de Bruxelles, le 21 avril. Elles sont comme le manifeste de l'œuvre du Congo.

M. Sabatier, membre de la Chambre des représentants pour le district industriel de Charleroi et président des diverses sociétés industrielles et commerciales fondées pour l'exploitation du territoire du Congo, remercia LL. MM. le Roi et la Reine d'avoir daigné honorer la fête de leur présence ; le Roi répondit :

« Je remercie M. Sabatier de son excellent discours ; je remercie la » Société des ingénieurs et des industriels et les sociétés du Congo de

» En témoignage de respect, je vous propose de vous lever et de pousser avec moi, un vigoureux cri de :

» VIVE LE ROI ! »

La foule enthousiasmée se précipite vers le bureau pour serrer la main du glorieux visiteur d'Anvers. C'est avec peine que les commissaires parviennent à lui ouvrir un passage pour regagner son hôtel et y faire toilette pour le

BANQUET DU CERCLE ARTISTIQUE.

A sept heures précises, les voyageurs, conduits par le général Wauwermans et l'échevin M. Gits, montent l'escalier du Cercle artistique, au haut duquel ils sont reçus par M. Bulcke, président du banquet, et les membres de la commission de réception. Stanley porte en sautoir le grand cordon, bleu et or, de l'ordre de l'*Étoile du Congo*, récemment fondé par le Roi-Souverain du Congo, ordre dont l'illustre explorateur est le

» nous avoir invités à cette brillante et intéressante réunion et je vous
» remercie tous, Mesdames et Messieurs, de votre affectueux accueil. J'en
» suis ému.

» La fondation de l'État du Congo, et c'est avec une vive satisfaction
» que j'ai pu le constater, a déjà amené des résultats utiles à l'activité
» nationale, procuré des commandes à nos industriels, des carrières à
» nos compatriotes et des arrivées de marchandises sur les quais d'Anvers.

» Jusqu'ici il n'y a que des premiers pas, mais ils sont dans une voie
» féconde, et j'affirme qu'ils se multiplieront.

» J'aime à profiter de cette réunion pour exprimer aux sociétés
» congolaises mes vœux pour leurs succès.

» L'œuvre grandiose du chemin de fer de Matadi au Pool marquera
» dans les annales de notre commerce et dans l'histoire de la civilisation.

» La civilisation, avec son cortège de forces et de bienfaits, comme vous
» venez de le dire si parfaitement, mettra, par étapes successives, fin à
» l'odieuse traite des noirs. »

premier titulaire. Il est aussitôt introduit dans la salle du banquet, entre deux haies formées par les convives, au son de la *Brabançonne*. Dans la pensée de tous en effet, Stanley est désormais un Belge d'adoption, par le grand acte auquel il a collaboré avec le Roi des Belges.

La belle salle des fêtes du *Cercle artistique et littéraire* décorée, ainsi qu'on le sait, des portraits en pied des célébrités d'Anvers, exécutés par les peintres de l'école moderne, offre en ce moment un aspect féerique. Au fond, sur l'estrade, les bustes du Roi et de la Reine, Souverains du Congo, se détachent sur un rideau de verdure. En avant, la table d'honneur en fer à cheval ; au bas de l'estrade, six grandes tables longitudinales peuvent recevoir 250 convives. Toutes les tables sont couvertes d'une *nappe* de roses rouges et blanches sur lesquelles de petites lampes, discrètement dissimulées dans le feuillage, jettent une lumière chatoiyante.

M. Sabatier présente ensuite à Sa Majesté un magnifique album renfermant une adresse, véritable chef-d'œuvre de calligraphie, dû à la plume de M. Louis Seghers d'Anvers, portant plus de 40,000 signatures, recueillies en fort peu de jours, pour La remercier des efforts qu'Elle a tentés, avec une hauteur de vue remarquable et réalisés avec une énergie que rien n'a pu rebuter, afin de créer au commerce de la Belgique d'importants débouchés en Afrique et de contribuer au développement moral et humanitaire du pays. Sa Majesté, visiblement émue de cette manifestation des hommes les plus éminents du pays, répondit :

« C'est en 1879 que Stanley est parti d'ici pour jeter, avec un courage » et une persévérance qui ne se sont pas un instant démentis, les premières » assises de l'État du Congo. Je vous suis profondément reconnaissant » d'avoir choisi le jour même où l'illustre pionnier revient parmi nous, pour » me féliciter des résultats déjà obtenus.

» Votre adresse me touche d'autant plus, Messieurs, que j'ai l'absolue » conviction qu'elle est l'expression même de la vérité. Dès à présent, d'im- » menses territoires d'une extrême fertilité, sillonnés par le plus beau, » le plus vaste système fluvial du monde, sont ouverts à la civilisation » et au commerce. Je ne doute pas qu'ils ne procurent à notre activité » nationale des débouchés dont elle tirera un parti sans cesse grandissant. » Et comment n'en être pas assuré, lorsqu'on voit l'ardeur avec laquelle » toutes les autres parties du continent africain sont successivement occupées

Chaque convive trouve devant lui un *Menu*, œuvre artistique sortant des ateliers de MM. Ratinckx frères. En tête on voit les armes d'Anvers avec un cartouche doré portant :

HOMMAGE

A

HENRY M. STANLEY.

et l'inscription S. P. Q. A. De dextre, une figure allégorique représente Mercure avec le caducée dans la main gauche, et élevant de la main droite la couronne de lauriers que le commerce d'Anvers offre au célèbre explorateur du territoire du Congo. De senestre, la science géographique, dans une attitude pensive, le front ceint de lauriers, la main gauche appuyée sur le globe terrestre ; à ses pieds git un atlas ouvert à la carte d'Afrique. L'ensemble forme un encadrement plein de goût d'un aspect charmant.

» et l'importance que les plus grandes nations attachent à leur possession ?
» Je vous remercie, Messieurs, de rendre justice aux efforts que j'ai
» faits pour la fondation et le développement de l'État du Congo.

» Mes devoirs envers le pays sont multiples. Je les connais et je veux
» les remplir tous. Il n'en est assurément pas de plus impérieux que de
» travailler passionnément, c'est-à-dire de tous mes moyens, de toutes mes
» ressources, de toute mon âme, à la prospérité publique, et j'ai la con-
» science de ne l'avoir pas fait en vain. Les tentatives poursuivies depuis
» dix ans en Afrique mettent le pays à même d'augmenter et son impor-
» tance et sa fortune.

» Votre adresse me démontre, je m'en applaudis, que tel est aussi votre
» sentiment, et je n'oublie pas qu'à deux reprises déjà, la Belgique m'a
» aidé et soutenu.

» Si un viril esprit d'entreprise conduit les nations au progrès et à la
» prospérité, il est aussi d'autres tendances, celles-là surtout qui les
» sollicitent dans le sens de la négation et de l'abstention. Les peuples
» qui leur obéissent marchent fatalement à l'énerverment moral et phy-
» sique. Que ma patrie se garde à jamais d'un tel sort ! Parmi ses vieux
» et fidèles serviteurs, j'en connais qui, dévoués pendant la vie, tiennent
» encore à être cités dans la mort même et estiment qu'on ne peut assez
» vigoureusement pousser la Belgique en avant.

» Votre adresse, si patriotique et si encourageante, couverte en si peu
» de temps de milliers de signatures, sera pour moi un bien précieux
» souvenir. Je vous en remercie de tout cœur ».

Le menu lui-même, servi par la maison H. Levillain-Rom, ne laissait rien à désirer. Nous en reproduisons le détail à titre de souvenir :

MENU

Salade de Harengs
Potages } Bisque d'Écrevisses.
 } Consommé Royal.
Œufs de Vanneaux Meyerbeer.
Darnes de Saumon, sauce Riche.
Rable de Renne, Grand Veneur.
Couronne de Soles à la Brugeoise
Poulardes *Stanley*.
Asperges en branches.
Cailles d'Égypte en Caisses.
Compote panachée.
Canetons de Rouen au Cresson.
Langoustes à la Russe.
Salade laitue.
Pièces montées.
Glaces du *Ruvenzori* à l'Anversoise.
Fruits et Dessert.
Café — Liqueurs.

A la table d'honneur prennent place :

A la droite du président :

MM. *Henri M. Stanley*.

le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers.

le lieutenant-général Wauwermans, président de la Société de géographie.

Gits, échevin de la ville d'Anvers.

David, général-commandant de la garde civique d'Anvers.

MM. *D^r Parke.*

Perry, consul général de la Grande-Bretagne.

Ed. Lambrechts, président du tribunal de commerce.

Capitaine Nelson.

de Gubernatis, consul général d'Italie.

capitaine d'artillerie Reyntjens, officier d'ordonnance
du Roi, attaché à M. Stanley.

A la gauche du président :

MM. le lieutenant-général baron Jolly, commandant de
la circonscription militaire.

Léop. de Wael, bourgmestre d'Anvers.

Smekens, président du tribunal de première instance.

Christophersen, consul général de Suède et Norvège,
doyen des consuls à Anvers.

général Henrard, commandant de la province d'Anvers.

Leclercq, président de la Société royale de géographie
de Bruxelles.

Jephson.

Wouters, président du Cercle artistique et littéraire.

de Serra y Larrea, consul d'Espagne.

lieutenant Stairs.

lieutenant d'artillerie Liebrechts, attaché à M. Stanley.

Vient enfin l'heure des toasts.

1^r TOAST porté par M. Bulcke, président :

» MESSIEURS,

» Il existe en Belgique un usage constant que nous aimons
tous à respecter et qui veut que le premier toast soit porté
à notre Roi bien-aimé.

» Je vous propose de boire à S. M. Léopold II, Souverain
de Belgique et de l'État indépendant du Congo, dévoué
protecteur du commerce, dont nous ne pouvons assez admirer

l'infatigable sollicitude et le désintéressement avec lequel il s'occupe de tout ce qui touche au commerce et à l'industrie.

» Au Roi des Belges, chef de l'œuvre humanitaire africaine.

» AU ROI. »

Ce toast est écouté respectueusement debout par tous les convives. Il est suivi de vives acclamations qui se mêlent aux accents de la *Brabançonne*.

Un instant plus tard, le président de la table se lève de nouveau et boit à :

» MONSIEUR HENRI M. STANLEY,

» La Chambre de commerce d'Anvers, les autorités civiles et militaires, la Société royale de géographie, réunies en ce banquet solennel, vous remercient de l'honneur que vous leur faites en y assistant.

» Les orateurs qui m'ont précédé dans les réceptions auxquelles vous venez d'assister, ont déjà, en termes éloquents et justement applaudis, décrit la grande entreprise que vous avez si merveilleusement accomplie.

» Vous voyez ici autour de vous les représentants de la métropole commerciale de Belgique, qui tous ont suivi anxieusement votre glorieuse épopée et qui aujourd'hui sont heureux et fiers de pouvoir à leur tour fêter et acclamer le plus illustre explorateur de notre époque.

» Votre indomptable courage, votre admirable persévérance, ont ouvert au commerce un champ presque illimité, vous avez fait connaître, Monsieur Stanley, des pays immenses comblés de toutes les richesses que la nature donne, et aux peuples qui les habitent vous avez fait entrevoir les bienfaits de notre civilisation.

» Pour nous qui, chaque jour à la tâche, voyons les difficultés sans cesse grandissantes que rencontrent le commerce et l'industrie, nous ne pouvons assez vous exprimer notre reconnaissance pour ce que vous avez fait en faveur de notre chère Belgique.

» Si la science vous doit une première place parmi les grands hommes de notre siècle, le commerce et l'industrie graveront votre nom en lettres d'or dans leurs annales.

» MESSIEURS,

» Formons des vœux pour que notre illustre hôte puisse longtemps encore aider la grande cause de la civilisation ; vidons notre coupe à sa santé et exprimons lui encore par un triple hurra notre enthousiasme pour tout ce qu'il a fait.

» HURRA POUR STANLEY ! »

Les hurras se prolongent pendant plus d'un quart d'heure ; on agite les serviettes, l'enthousiasme est à son comble. L'orchestre joue l'air de Grétry : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille* ; Stanley se montre vivement touché lorsqu'on lui explique l'allusion que renferment ces accords.

Voici la réponse de Stanley au toast de M. Bulcke :

« *Monsieur le Président, Messieurs.* (1)

» Me trouvant assis ce soir ici, je rêvais aux splendeurs de ce banquet, qui a duré plus de deux heures et me demandais combien de livres sterling j'aurais bien données, il y a juste un an, pour tout ce que les garçons m'ont présenté. — Oui !

» *Mr President and Gentlemen,*

» As I was sitting down this evening and was thinking of the luxuries of this banquet, which has extended more than two hours, I was also thinking how many pounds sterling I should have been willing to give for that which the waiters have

Le 25 avril de l'année passée, nous aurions donné gros pour la moindre parcelle de toutes ces choses que vous et moi nous avons goûtées ce soir à ce banquet princier.

» Nous avons mangé et sommes rassasiés, mais quelques-uns d'entre nous, je le sais, ressentent une inexprimable gratitude, non seulement pour la généreuse hospitalité que nous avons reçue, mais aussi pour l'aimable réception que vous nous avez faite.

» Qu'il me soit permis de dire quelque chose d'autre, qui touche à la corde sensible de chacun de vous. Remarquant le petit pavillon à l'étoile d'or que j'ai devant moi, je me demandais si c'était le symbole de l'étoile du matin émergeant de la nuit ou celui de la Belgique se réveillant après un long sommeil. (*Applaudissements.*)

» J'aurai évoqué de grandes fortunes pour votre pays, si seulement votre imagination pouvait me suivre dans les peintures que je voudrais vous donner.

presented to me, just one year ago. Yes! on the 25th April of last year, we would have given a handsome present for the smallest morsel of those things which you and I have tasted to-night at this princely banquet.

» We have eaten and are filled, but there are some of us I know who are inexpressibly grateful, not only for the bounteous hospitality which we have received at your hands, but also for the kindly welcome you have given us.

» I may say something else which appeals to the sentimentality of each one of us. I was looking on this little flag here with the golden star, and I asked myself if it represented the star of the morning rising out of the darkness, or if it represented Belgium waking out of her long sleep. (*Loud Applause.*)

» I have conjured up great fortunes for your country, if your fancies could only follow me in the pictures I could draw.

» Toujours et sans relâche se dresse devant moi cette contrée aux belles collines, véritables jardins de l'Éden, attendant les générations futures pour en récolter les fruits.

» Voyant ces larges fleuves aux flots argentés sillonnés de flottilles creusées dans les troncs d'arbres des forêts, transportant les gommés, les denrées coloniales, les produits minéraux et autres, vers le chemin de fer allant de Stanley-Pool à Matadi, pour les charger ensuite à bord des bateaux d'une ligne subsidée se dirigeant sur Anvers, souvent je me mets à rêver et je m'imagine le grand avenir qui est réservé à votre pays ; dont malheureusement il m'est impossible de vous détailler toute l'importance.

» Je vois 7,000 milles ouverts à votre navigation ; je vois encore 14,000 milles de rives d'un sol réellement fertile, peuplé d'habitants pacifiques qui feront le meilleur accueil à vos entreprises. Et je ne vois pas pourquoi il serait impossible de

» For, ever and before me rises that country filled with those beautiful hills, veritable gardens of Eden, waiting for the generation of the future to pluck the fruits.

» Seeing those broad streams with silvery channels laden with flotillas which have been carved out of the trees of the forests, bearing the gums, the spices, the minerals and other products down to the railway from Stanley Pool to Matadi, for transport to Europe on some subsidised line of steamers to Antwerp, perhaps I am fanciful, but I could sketch a great future for your country, yet I could not give you fully my idea of its importance.

» I see 7,000 miles of navigation opened up, with 14,000 miles of banks of real fertile soil, docile natives, all peacefully welcoming your enterprise. I do not see why it is not possible to fill the wilds of that great country from Stanley Pool, and I do not see why the thought of it has not induced you to extend your railway from the Congo to the Stanley Falls : I do not

répondre au désir de ces sauvages qui peuplent la contrée d'au delà Stanley-Pool ; je ne vois pas pourquoi l'idée de continuer votre chemin de fer du Congo aux Stanley-Falls ne vous est pas venue. Je ne vois pas pourquoi, quand vous aurez poussé jusqu'à Stanley-Pool, vous trouveriez des difficultés à construire votre chemin de fer des bas Stanley-Falls aux hauts Stanley-Falls, embrassant ainsi 400 milles nouveaux, qui, à mon sens, sont d'une immense richesse, et à aller jusqu'à l'équateur, occupant ainsi le Congo tout entier.

» Établissez une station à gauche, établissez-en une à droite et vous acquerez le Congo en son entier sur une étendue d'un million de milles ; et avec votre chemin de fer, je vois déjà en pensée vos steamers voguant sur le Congo de Stanley-Falls à Stanley-Pool, chargés de cargaisons de gomme, de café et d'autres produits de grande valeur, chaque chose avançant pacifiquement dans la voie du progrès. Et au retour, je vois

see why, when you have gone to Stanley Pool, you should find it difficult to extend your railway from the lower Stanley Falls to the upper Stanley Falls, and thus embrace another 400 miles which to my mind are within reach, and then go on to Equator, thus taking the entire Congo.

» A little span here, and a little span there, and you take in the whole, viz a million square miles, and then with your railway from Stanley Falls to Stanley Pool I can picture in my vision the steamers floating down, laden with cargoes of gum, coffee and other valuable products, everything going on peaceably. And in return, I can picture flotillas going up with ironware, silks, basketware, and at last with chapels and chaplains. (*Laughter and Applause.*)

» I have already taken up your time this afternoon, and I am sure I shall be trespassing if I go on any further.

» I have however one toast to propose. We have listened to

ces flottilles remontant le fleuve, chargées des produits de votre industrie métallurgique, de vos tissus, de votre vannerie et finalement de chapelles et de chapelains. (*Rires et applaudissements*).

» J'ai déjà, Messieurs, abusé de votre temps cet après-midi et je suis persuadé que vous me reprocheriez de développer davantage mes idées.

» J'ai cependant un toast à proposer. Nous avons entendu l'éloquent discours de votre président ; aussi vous êtes préparés à mon toast qui peut se résumer en :

Travail et progrès.

Le Roi et les Belges.

L'État indépendant du Congo et la Belgique.

Travail et progrès. Toujours ! (*Vifs applaudissements*).

2^e TOAST porté par M. l'échevin Gits, délégué par le Collège échevinal.

» MESSIEURS,

» Depuis 1844, un Européen, le docteur Schnitzler, gouverneur du Soudan équatorial, sous le nom d'Emin Bey, se trouvait, après la chute de Karthoum, en quelque sorte prisonnier des Madhistes dans le haut Nil. Il résistait héroïquement,

the eloquent toast of our chairman, so you can also be prepared for my toast, which so far as I am concerned culminates in,-

Travail et Progrès,

Le Roi et les Belges,

L'État indépendant du Congo,

Travail et Progrès.

Toujours !

(*Loud Applause.*)

avec une faible armée, contre les attaques furieuses des soldats du faux prophète.

» De courageux voyageurs, les Jünker, les Fischer, les Lenz, les Thomson essayèrent tour à tour, mais en vain, de dégager Emin et de reconquérir à la civilisation les provinces équatoriales retombées sous la griffe des tribus barbares de l'Afrique centrale.

» C'est alors que le docteur Jünker fit un appel désespéré à l'Europe en faveur du vaillant et malheureux pionnier du progrès.

» La Société géographique d'Édimbourg eut l'honneur, la première, de répondre à cet appel : elle s'adressa au secrétaire général pour les affaires étrangères à Londres, pour demander qu'une pacifique expédition de secours fût organisée par le gouvernement de Sa Majesté.

» La dite société prévoyait, avec raison, qu'une expédition ayant ce caractère et passant à travers des régions inexplorées devait contribuer grandement aux progrès des connaissances géographiques du continent mystérieux.

» C'est à ce moment, en 1886, que l'initiative privée, si puissante en Angleterre et en Amérique, parvint à réaliser ce que les gouvernements n'avaient pu faire.

» Un comité se forma à Londres sous la présidence de Sir William Mackinnon, avec le colonel Sir Francis Winton comme secrétaire ; un capital de 500,000 francs fut bientôt souscrit.

» Le choix du comité se porta sur Stanley, l'illustre explorateur qui, en 1870, avait retrouvé Livingstone et qui, par ses découvertes au Congo, peut, à juste titre, être salué du nom de Christophe Colomb de l'Afrique centrale !

» Stanley, qui était en Amérique, n'hésita pas à se rendre à l'appel qu'on lui adressait de son pays natal ; dès le 30 décembre, il était reçu par notre souverain qui, généreusement, mettait à sa disposition le matériel de transport de l'État indépendant du Congo. Le 25 février, la caravane

quittait Zanzibar, se rendant, par le cap de Bonne-Espérance, au Congo, qu'elle atteignit le 18 mars.

» Le 27 juin, Stanley et ses compagnons quittaient le camp de Yamboya et s'enfonçaient héroïquement dans ces régions ténébreuses où jamais aucun blanc n'avait pénétré.

» Odyssée vraiment grandiose que celle de cette poignée d'hommes résolus, prêts à braver tous les périls dans un but à la fois humanitaire et scientifique !

» Ai-je besoin de vous rappeler ici, Messieurs, les angoisses du monde civilisé, privé, pendant de longs mois, de toute nouvelle des hardis explorateurs ? Quelle ne fut pas notre amertume toutes les fois que le bruit de leur mort arrivait jusqu'à nous !

» Enfin, le 2 novembre 1889, ce fut un soulagement universel : de source certaine cette fois, on apprit que la caravane de Stanley, accompagnée d'Emin Pacha, était arrivée aux bords du lac Nyanza.

» Aussitôt on expédia de la côte orientale des secours de toute nature aux hardis voyageurs ; le capitaine Wissmann, chef de l'expédition allemande, M. Gordon Bennett, le généreux propriétaire du *New-York Herald*, rivalisèrent pour venir en aide à ceux qui venaient, après de si longues souffrances, d'être rendus à la civilisation.

» On doit le dire, Messieurs, si Stanley et ses compagnons ont fait preuve d'un courage et d'une persévérance qui fera passer leur nom à la postérité, la générosité de tous ceux qui leur ont permis d'accomplir leur œuvre humanitaire, commande l'admiration du monde civilisé.

» C'est donc à la fois pour moi un devoir et un honneur, Messieurs, de me faire l'organe de cette nombreuse assemblée, en présence du héros que nous sommes fiers de recevoir parmi nous, de proposer un toast de reconnaissance et de sympathie :

» Aux membres du comité de secours d'Emin Pacha, présidé par l'honorable Sir William Mackinnon.

» A M. Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*.

» Enfin à tous les généreux philanthropes, connus et inconnus, dont le concours pécuniaire a rendu possible cette longue et remarquable expédition.

» A eux tous, comme aux héros de cette fête, nos sentiments de gratitude et d'admiration ! »

3^e TOAST porté par le lieutenant-général Wauwermans, président de la Société royale de géographie.

» MESSIEURS,

» Lorsqu'en 1878, assis à une table semblable à celle-ci, ayant à mes côtés notre ami Stanley, je me levais pour accomplir mon devoir de président de la Société de géographie, je ne pouvais me défendre d'un certain effroi... J'avais accepté imprudemment, très imprudemment, moi qui n'avais à mon actif que de très modestes études géographiques, l'honneur périlleux de diriger notre société anversoise. J'avais, il est vrai, de grands et beaux exemples à suivre, mais ils étaient trop au-dessus de mes forces pour essayer de les imiter. Stanley, un maître géographe, fut le premier à m'encourager. « Mon ami le colonel Wauwermans », disait-il, « nous a parlé des *géographes en chambre*.... Je puis affirmer l'importance de l'œuvre des travailleurs de cabinet qui étudient, réfléchissent sur les grands faits observés par les explorateurs, coordonnant ceux recueillis dans tous les pays, de même que ceux dont leurs ancêtres ont conservé la tradition. »

» Depuis 12 ans je m'efforce de suivre ses conseils dans la mesure de mes forces, et aujourd'hui je me demande encore si je n'ai pas fait œuvre vaine. Les travaux des géographes de cabinet sont certainement utiles, mais lorsque l'on voit des explorateurs tels que Stanley, résoudre magistralement les grands problèmes qui défient la sagacité des savants, on en revient à douter de l'importance des efforts des sédentaires.

» Vous avez tout absorbé, intrépidité et science, mon cher

Confrère. Vous ne nous laissez que le devoir de rendre l'hommage dû à vos mérites. (*Applaudissements.*)

» Pourquoi ne m'avez-vous pas suivi, me direz-vous ? J'avoue que ni le désir, ni la bonne volonté ne m'en ont manqué, mais lié d'une manière indissoluble aux remparts d'Anvers, je n'imagine pas qu'avec toute votre ingéniosité, appelant à votre aide tous les nègres du Congo, vous eussiez pu m'aider à les traîner à ma suite en Afrique !! Pourquoi d'ailleurs ? Là-bas, il ne s'agit que d'œuvre de paix, et vous avez pour répondre à la guerre, une tactique que l'on n'enseigne pas dans nos écoles militaires.

» Un jour, arrivant avec deux coquilles de noix à vapeur dans une rivière africaine, de tous côtés retentit le tambour de guerre ; vous trouvez un peuple immense rassemblé en armes, qui vous reçoit à coups de flèches ! Que fait Stanley ? Il commande le branle-bas, fait charger les armes ?... Non, Messieurs, Stanley a des procédés plus simples... Il ordonne à ses hommes de se coucher au fond de leurs barques, aux mécaniciens de faire siffler énergiquement leurs machines à vapeur... Aussitôt les vaillants guerriers, comme une nuée d'oiseaux effarouchés, fuient de toutes parts, croyant pour sûr entendre le diable....

» Stanley était vainqueur !

» Lorsqu'un jour les explorateurs portugais, dont je parlais il y a quelques instants, franchirent le cap Bojador, qui était la limite du monde connu, ils en rapportèrent un œuf d'autruche frais (je vous laisse à penser de quelle fraîcheur ! !), le premier qu'on vit en Europe... On le mangea avec délices à la table du grand maître de l'ordre du Christ, leur chef. Mieux que cela, aujourd'hui.... je vois sur notre menu *Glaces du Ruvenzori à l'Anversoise*. Vous nous obligez à prendre la *Lune* avec les dents, mon cher Stanley..., à votre suite... Il faut s'y résigner.

» Si nous n'avons aucune prétention à les égaler, nous savons au moins rendre justice aux voyageurs qui vouent leurs forces,

leur vie aux progrès de l'humanité, dont vous, Stanley, vous êtes un des chefs incontestés.

» Je vous convie, Messieurs, à lever vos verres avec moi, pour boire aux voyageurs de toutes les nations et spécialement à ces braves jeunes gens, compagnons du grand explorateur, au dévoué D^r Parke, à Jephson, à Nelson, à Stairs, à ceux qui sont à la peine, sur terre et sur mer, comme à ceux qui ont le bonheur de trouver le repos au milieu de leurs frères ; nous n'oublierons pas nos vaillants soldats belges de la cause africaine, si bien représentés ici par le lieutenant Liebrechts et leur vaillant chef Stanley.

« Aux voyageurs, honneur et prospérité. »

Des acclamations accueillent successivement la santé des compagnons de Stanley et celles des voyageurs belges représentés par le lieutenant Liebrechts, auquel il est fait une ovation.

4^e ET DERNIER TOAST porté par M. Jacq. Langlois, vice-président de la Société de géographie.

« MESSIEURS,

» J'ai l'honneur de vous proposer un toast qui est assuré d'un accueil sympathique.

» *Un toast* à la Presse, cette corporation imposante qui se trouve associée par son essence à toutes les grandes manifestations de la vie.

» *A la Presse*, qui a l'insigne honneur de pouvoir revendiquer quelque peu notre illustre hôte comme un des siens.

» *A la Presse*, qui nous a permis de suivre d'étape en étape Stanley et ses courageux auxiliaires et compagnons de route.

» *A la Presse* en général — avec une mention spéciale pour notre presse locale — qui a prêté son gracieux concours aux organisateurs de cette fête.

» A la Presse, Messieurs. »

M. Goemaere, président du comité de la presse belge, répond comme suit :

« MESSIEURS,

» C'est un grand honneur pour la presse, dans une réunion d'élite comme celle-ci, d'être l'objet d'un toast porté par le vice-président de la Société royale de géographie, qui lui-même a parcouru le monde.

» Il vous l'a dit, Messieurs ; les membres de la presse ont eu à s'occuper de la question du Congo comme de toutes les questions sociales.

» Elle était complexe, elle était difficile.

» Ils l'ont traitée à des points de vue différents, mais leur but était le même : le bien de la Belgique et de l'humanité.

» Vis-à-vis du Congo une autre chose encore nous a été commune à tous : une profonde sympathie, une vive admiration pour l'hôte illustre que vous fêtez aujourd'hui, pour notre confrère Stanley.

» Et comment n'aurions-nous pas éprouvé cette sympathie ! Dans maintes circonstances de sa vie en Afrique, et récemment encore dans cette marche lente, pénible, héroïque à travers les forêts de l'Aruwimi, Stanley n'était-il pas le symbole vivant de l'humanité entière marchant depuis des siècles, au milieu d'immenses difficultés, vers un idéal de perfection et de bonheur ?

» Je crois ne pouvoir mieux répondre aux sentiments de la Société de géographie et de son vice-président qu'en émettant ici un vœu :

» Puisse ne pas trop tarder le jour où sur les pas de Stanley, grâce aux voies frayées par lui, l'éternel soleil du Créateur ira réjouir dans l'antique forêt obscure nos frères de là-bas, et où, d'autre part, le soleil de la paix sociale luira sur tous les peuples de nos divers continents. »

« Il n'y a eu qu'une voix, « dit un journal anversois, le *Précurseur*, » pour louer la belle ordonnance du banquet offert à Stanley au *Cercle artistique*. On avait excellemment utilisé les avantages de ce superbe local. Nous avons, dans notre compte rendu, constaté le succès de la fête. MM. les commissaires y ont largement contribué par leur amabilité envers tous les convives et l'attention incessante qu'ils ont prêtée à tous les détails de la soirée. Pour ce qui concerne les membres de la presse, ils doivent des remerciements particuliers à MM. Kockx, conseiller communal, et Possemiers, chef du secrétariat de la ville ; aussi est-ce avec la plus entière cordialité que l'on a été unanime, à la table que ces commissaires présidaient, pour boire en *a parte* à leur santé. »

Au dessert, tout en prenant le café et fumant un cigare fabriqué avec le tabac du Congo, qu'il a témoigné le désir de goûter, Stanley se fait expliquer la galerie des portraits qui ornent la salle et arrête ses regards sur ceux de Mercator et d'Ortelius. Il témoigne l'espoir que le Cercle artistique fera peindre sur ses murailles une grande carte de l'État indépendant du Congo, sur laquelle on indiquera successivement les découvertes qui vont se succéder sans relâche.

A 10 1/2 heures il se lève de table pour regagner le train spécial qui doit le ramener à Bruxelles. Il est conduit à sa voiture par tous les convives avec les plus vives acclamations d'enthousiasme.

Sur tout le parcours jusqu'à la station il est encore acclamé par la foule. Avenue de Keyser, le monde rassemblé dans les cafés se précipite au devant de la voiture malgré la pluie persistante.

L'entrée dans la salle d'attente royale (ancienne station) se fait avec la plus grande facilité, grâce aux mesures prises par le chef de station et la police.

Stanley prend place dans la berline royale et invite le président de la Société de géographie à y prendre place avec lui jusqu'au moment du départ. Celui-ci lui rappelle ce qu'il écrivait de M'soua, sur la côte orientale d'Afrique : « Je me

» sens allégé ; j'éprouve en ce moment la même sensation
» qu'un ouvrier rentrant le samedi soir, son labeur accompli,
» son salaire dans la poche et tout joyeux de penser que
» c'est demain dimanche, jour de repos. » — Il lui souhaite
de jouir bientôt du repos désiré. — « Eh, mon cher ami », lui
répond Stanley, « j'en suis encore loin ! Dimanche je dois
» être à Sandringham, chez le prince de Galles, lundi je
» suis invité à donner une conférence à Londres et Dieu sait
» ce qui m'attend encore.... » Stanley appartient en effet à la
catégorie des hommes animés d'un ardent amour de l'humanité,
qui ont adopté pour devise :

Repos ailleurs !

Une dépêche adressée à Sa Majesté l'informait de l'enthousiasme avec lequel le toast porté en Son honneur avait été accueilli au banquet.

A cette dépêche il fut répondu :

Monsieur le Lieutenant-Général Wauvermans, Président de la Société de géographie, Anvers.

Le Roi me charge de vous remercier de votre télégramme d'hier. Sa Majesté est fort touchée de l'accueil fait au toast qui lui a été porté par le président de la Chambre de commerce.

L'aide de camp de service,

26 avril 1890.

CONVERSATIONS AVEC STANLEY

par M. GÉRARD HARRY (1).

NOTES DE VOYAGE

15 avril 1890.

I

Traverser la Suisse et faire le tour de l'Italie presque sans sortir d'un compartiment de chemin de fer, parcourir à toute vapeur les jardins d'oliviers aux pieds desquels se berce la molle et langoureuse Adriatique ; de Salerne, de Pompéi, de la Ville éternelle, de Pise, de Carrare, de Spezzia, de Gênes ne voir et n'entendre guère que leurs noms prestigieux grossièrement tracés sous des cadrans d'horloge et énoncés, sans un frisson, par des voix brèves, dans le brouhaha des por-

(1) M. Gérard Harry, membre correspondant de la société royale de géographie d'Anvers, a été le traducteur en français de l'ouvrage de M. Stanley intitulé : *Cinq années au Congo*. Il se rendit à Brindisi au devant de l'illustre explorateur à son retour en Europe et l'accompagna pendant tout son voyage en Italie. Rentré en Belgique, il publia dans *l'Indépendance* une série d'articles remarquables qui reflètent admirablement le caractère du voyageur. Il nous a autorisé à les reproduire, complétés après le voyage de Stanley à Anvers.

(Note de la Réd.)

tières de wagons qui s'ouvrent et se referment ; aller ainsi, à la miss Bly, comme une malle, à travers tant de splendeurs, de poésie, de souvenirs, quel crime inexpiable, s'il n'avait pour excuse la hâte de revoir Stanley, rentrant de sa nouvelle épopée africaine !...

Un journaliste milanais, qui a l'adoration et l'orgueil de sa belle Italie, gémissait de la voir « brûlée » de la sorte par des confrères étrangers. Il trouvait le sacrifice disproportionné à son objet. La conversation de Stanley, télégraphiait-il à son journal, se compose de ces trois syllabes : *Yes—No—Thanks*. Il n'avait entendu, de la bouche du grand explorateur, qu'une seule phrase complète, celle-ci, adressée au sous-préfet d'Otrante, qui demandait à Stanley sa réponse au chaleureux télégramme de bienvenue du roi Humbert : « Répondez ce que vous voudrez. Mon cœur est touché, et les Italiens savent mieux dire que les Anglo-Saxons ce qui vient du cœur. » Phrase d'échappatoire, encore, malgré la délicatesse de sa chute : un « *thanks* » pour rois.

L'impression de l'excellent journaliste milanais aura été celle du plus grand nombre d'expansifs Italiens, tassés dans les gares et acclamant, pour la première fois, ce petit prodige d'explorateur haut de cinq pieds deux pouces, dont la lèvre boudeuse et muette, le front sombre, le regard vague, perdu dans on ne sait quel lointain, déroutent et glacent si complètement d'abord. Car tous ces traits connus de Stanley : la raideur du corps, la curieuse tension du cou, la lourdeur un peu oscillante de la démarche qui est celle du matelot à terre, l'impassibilité de son indéchiffrable physionomie, la manifeste volonté de sa bouche de rester cousue tant que la dépense des mots n'est pas indispensable, tous ces traits de Stanley ont encore gagné en relief, pendant ces trois années d'Afrique, si semblables à des siècles par la quantité, le tragique et le merveilleux de leurs incidents. Stanley a beau avoir les cheveux un peu plus blancs qu'avant son départ, — don du temps auquel j'en sais gré », dit-il, — il n'a pas vieilli, n'a pas

changé, s'est accentué, simplement, est devenu plus que jamais lui-même ; et ceux-là seuls qui avaient déjà eu commerce avec lui et savaient ce que son masque décourageant couvre de charme, de pittoresque vivacité, de bonté d'âme, l'ont suivi des yeux, sans surprise, dans ces gares de la campagne romaine ou de la Toscane, où il marchait d'ovation en ovation sans presque desserrer les dents, comme inconscient de l'hommage, bousculé, à moitié étouffé parfois, à l'entrée d'un buffet ou d'une salle d'attente, par la foule des admirateurs et des curieux et pourtant imperturbable, regardant droit devant lui, sans rien voir, sans rien entendre, comme dans un rêve, si bien que les personnages distingués qui se pressaient autour de lui, le complimentant, le haranguant, sans secouer son mutisme, pouvaient croire qu'ils avaient affaire à un automate, à un somnambule, ou à un faux Stanley empêché d'articuler une parole, par la crainte de trahir son imposture.

... Il faut prévenir, dès à présent, le lecteur de ces notes, qu'il y trouvera, mêlés à d'importantes déclarations et révélations tombées de la bouche de Stanley, quelques très menus détails de ses faits et gestes et des incidents de sa course rapide entre Brindisi et la Corniche. Fétiche du grand nombre, bête noire de quelques-uns, le célèbre chercheur d'aventures que Bruxelles se prépare à fêter, a sa place marquée, de l'avis unanime, parmi les plus grandes figures d'aucun temps. Et en un âge si avide d'observation psychologique, tout doit être présumé intéressant de ce qui peut jeter le moindre filet de lumière nouvelle sur le caractère d'un homme qui a réussi à étonner cette fin de siècle, si difficile pourtant à émouvoir.

Pourquoi ne pas constater, par exemple, qu'il se présente à Brindisi, sur le pont de l'*Hydaspes*, assis sur une chaise longue, le dos tourné à la foule que le sifflet de la vapeur a attirée sur le quai, et sans soupçon — apparent — de l'approche des canots qui lui amènent, à force de rames, des amis, des personnages officiels, toute une cargaison d'invitations et de louanges, tout un nuage d'encens ?

La mise ? — Un vêtement d'étoffe claire, un peu trop ample, assez mal ajusté, la main très blanche — malgré l'Afrique — dégantée ; sur la tête un banal chapeau boule noir ; pas une excentricité de détail qui le mette en vedette ou lui imprime un cachet spécial, au grand chagrin de maint badaud venu de loin et assez disposé à redemander son argent, après s'être écrié en dévisageant ce petit homme si entouré, si immobile, si peu disert : « Ce n'est que cela ? »

On dit couramment de Stanley que, rendu sauvage par ses longs isolements en Afrique, il est tout le contraire d'un *lady's man*, n'ayant que des idées pratiques et scientifiques en tête, abominant les raffinements de langage, les assouplissements de nature, les adoucissements de ton qu'impose la société des femmes. Stanley quitte l'*Hydaspes* avec des demi-sourires adressés à ses compagnons de voyage ; il ne s'arrête que sur le bord de la passerelle pour deux dames avec lesquelles il dialogue longuement, — trois ou quatre phrases au moins ! — phrases aimables et gaies qui font rire les destinataires. De même tous ceux qui ont fait route avec lui d'Alexandrie à Brindisi, vous diront que pendant les longues soirées du bord, des barons et des grands-ducs ont vainement cherché à exciter sa verve de narrateur. Pour en tirer quelque anecdote sur « l'Afrique la plus noire », il a fallu faire donner les baronnes et les grandes-duchesses. Lui-même, dans un de ses entretiens avec l'envoyé de l'*Indépendance belge*, proteste contre sa réputation de contempteur des femmes, avec une vivacité comique.

— J'ai toujours placé la femme sur un piédestal, au contraire, la trouvant plus *humaine*, bien plus prompte à la sympathie, bien plus apprivoisable aux idées nouvelles que nous-mêmes. Les négresses comme les blanches. Qu'on revoie les portraits de femmes dépeints dans mes livres : Eela l'infidèle, Gankabi, la reine de Mousyé et bien d'autres. Et on lira bientôt aussi ce que j'ai écrit de l'admirable reine des nains, rencontrée dans ma dernière expédition au milieu des forêts de l'Aruwimi,

et dont je vous reparlerai tout à l'heure. Voilà vingt ans que je cherche une femme, sans avoir le temps de la trouver?... Et un soupir mal contenu. Y aurait-il dans la vie du grand explorateur, forcément célibataire, des lacunes qu'aucune gloire ne comble ?

A la gare de Rome, trois ou quatre de ces curieuses et entreprenantes Anglaises, qui font entrer la visite des grands hommes, avec la visite des grands monuments, dans tous leurs programmes d'excursions, se frayent un chemin à travers une assemblée de géographes et savants distingués, bousculent les carabiniers, écartent du coude deux ou trois ministres de puissances étrangères, et, sans demander permission, prennent d'assaut le wagon-lit et forcent la cabine de Stanley, pour le « regarder ». Lui, exténué d'ovations, vient d'éconduire une bonne demi-douzaine de reporters romains, sans compter un ou deux diplomates. Profonde est l'indignation de sa garde du corps composée du D^r Parke, homme d'élite dont il y aura plus loin beaucoup à dire, et de M. Léonard Wilson (1), secrétaire privé de Stanley, un jeune Anglais rencontré au Caire, encore imberbe, mais enthousiaste admirateur de son maître dont il compulse les notes, écrit les lettres, et surveille l'appétit et le bagage avec un égal feu sacré. L'explorateur sourit aux intruses. « Elles m'ont fait plaisir, » dit-il, quand on lui reproche doucement de ne les avoir point invitées à déguerpir.

...Mais nous voici à Rome avant d'avoir quitté Brindisi.

...Tous les étrangers réunis dans ce petit port mélancolique le jour de l'arrivée de l'*Hydaspes* garderont un souvenir prolongé des quelques heures si accidentées qu'ils y passèrent.

Brindisi, qui a beaucoup de boue, comme tous les ports affairés, n'a qu'un hôtel. Sans compter les voyageurs de toutes nations, de tous rangs et de toutes couleurs débarqués

(1) M. Mounteney Jephson et M. Nelson le rejoignirent sur la route de Cannes à Bruxelles et le lieutenant Stairs à Bruxelles même.

à peu près simultanément par trois navires venus d'Égypte, de l'Inde et de Trieste, tant de gens étaient accourus de Corfou, de Nice, du nord de l'Italie, pour voir Stanley, que Stanley lui-même était de trop.

Des pachas turcs, des princes-marchands de Bombay ou de Calcutta, de quasi-royaux Européens, campaient sur des ilots ou des promontoires de bagages, au milieu de l'unique cour de l'unique hôtel.

Des journalistes rédigeaient leurs dépêches contre les murs ou sur le genou. C'est dans sa propre chambre, cédée à Stanley, que l'envoyé de l'*Indépendance* fut reçu, pour la seconde fois en « audience privée » par le sauveteur d'Emin Pacha.

L'entrée de celui-ci au service de l'Allemagne était un évènement trop récent et trop bruyant pour ne pas faire les premiers frais de la conversation. Une dépêche, du reste transmise avec une médiocre fidélité par les télégraphistes de Brindisi, a résumé très sommairement les réflexions de Stanley sur ce sujet délicat. Il s'abstient de critiquer la conduite de l'ex-gouverneur de Wadelaï. Il le disculpe avec une certaine générosité hautaine, où l'arrière-pensée, s'il en existe une, n'apparaît point un instant. « Allemand, Emin offre son dévouement à son pays, quoi de plus simple ? »

— Il vous reproche d'avoir tenu sur son compte des propos malveillants ?

— C'est qu'on l'a induit en erreur. J'ai signalé, dans mes rapports officiels, ses hésitations, ses faiblesses, pour expliquer les évènements dont Wadelaï a été le théâtre et les retards de mon expédition. C'était mon devoir. Il ne peut m'en vouloir de ces constatations historiques, simple reddition de mes comptes. Je n'ai aucun grief personnel à articuler contre lui.

— Savez-vous comment un pamphlet, paru à Constantinople, reproduit à Londres, explique l'attachement d'Emin Pacha à l'Afrique, et sa répugnance à venir en Europe, où l'on s'ap-

prêtait, cependant, à lui dresser des arcs de triomphe, où des éditeurs lui offraient des sommes fabuleuses pour un récit autobiographique ?

— Dites. Je suis curieux.

— Les pamphlétaires content qu'Emin ayant été autrefois secrétaire du gouverneur de Janina, épousa la veuve de celui-ci, la délaissa, en emportant sa fortune... et n'aime tant aujourd'hui l'Afrique, où il s'est remarié, que parce qu'il a cette excellente raison pour redouter les tribunaux européens...

— *L'Indépendance belge* a-t-elle reproduit ces racontars ?

— Non. Elle a jugé qu'il serait mauvais de déboulonner une statue si fraîchement édifiée sans avoir d'autres preuves de son indignité que des pamphlets anonymes.

— Elle a eu raison. J'ignore les antécédents d'Emin Pacha. Je sais qu'il a épousé en Afrique une Abyssine, aujourd'hui morte, et que de ce mariage est issue sa fille Fériida, une charmante enfant de sept à huit ans, qui semble hériter de l'intelligence paternelle et de ses goûts scientifiques. La longue et courageuse résistance du pacha au mouvement mahdiste me paraît suffisamment protester contre l'idée d'un passé inavouable, et la quasi-royauté qu'il exerçait sur le Soudan équatorial explique parfaitement sa nostalgie africaine. Au surplus, qu'on me montre la femme abandonnée, cette veuve du gouverneur de Janina !... On est si friand de scandale, voyez-vous, et le scandale est si facile. Hélas !... je ne rentre jamais en Europe sans qu'on m'en serve un nouveau. Tenez... moi-même. Quand je revins de mon expédition à la recherche de Livingstone... On ne se contenta pas d'abord de qualifier d'apocryphes les lettres du grand missionnaire, que je rapportais... Quelqu'un lança à mon sujet une légende presque identique à celle qu'on répand aujourd'hui sur le compte du « pacha ». Mon voyage n'était qu'un prétexte pour disparaître, après abandon d'une charmante Européenne, que je laissais mère de seize enfants. Je n'ai qu'un regret. Que ne disait-on vrai?... J'aurais aimé la femme ; et quant aux seize enfants,

ils seraient grands aujourd'hui et de précieux auxiliaires pour mes entreprises africaines. Seize jeunes Stanley : quelle colonne expéditionnaire !

II.

Liquidons la question Emin. Tout en repoussant les accusations des pamphlétaires contre « le pacha », Stanley affirme que supposer à celui-ci le rêve de reconquérir Wadelaï, c'est supposer l'impossible. Les Allemands ne disposent pas sur la côte orientale des forces nécessaires pour entrer en lutte contre les mahdistes, maîtres de la région. La route est trop longue, le coût d'une expédition serait trop élevé pour compenser le gigantesque effort d'une puissance conquérante. Le transport au littoral, de l'ivoire accumulé dans la province, « mangerait » l'ivoire même. Le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Seule, une compagnie privée avançant pas à pas, en créant des routes et des moyens de communication et en se conciliant les populations intermédiaires par l'appât du commerce, pourrait reconquérir la région des lacs à la civilisation. Au surplus, les prétentions territoriales de l'Allemagne dans l'Est africain sont déjà exorbitantes. Il faudra que les Allemands s'arrêtent, s'ils ne veulent qu'on les arrête.

On, c'est l'Angleterre. Stanley ne le dit pas. Son regard, si muet à ceux qui l'accablent de leur enthousiasme, si clair, si allumé, si éloquent, devant qui l'interroge sur des questions qui le passionnent, le dit avec assez de netteté.

— Mais, d'où vient que ce brave soldat italien, le capitaine Casati, le *fidus Achates* d'Emin, reprenne en ce moment la route de l'Europe ? Désapprouverait-il la conduite d'Emin, dont il déclarait naguère vouloir partager le sort jusqu'au bout ?

— C'est peut-être que les Allemands n'ont pu trouver place pour lui...

— Ou qu'en Afrique la triple alliance ne tient plus?..

Stanley sourit, mais ne répond pas. C'est un système chez lui que de rester sourd à toute question qui l'embarrasse ou

sur laquelle il est décidé à ne pas se prononcer. Répétez dix fois le point d'interrogation, il continue à contempler obstinément le vide, sans vous avoir entendu. Normand qui perfectionne, par le silence, l'art de ne dire ni oui ni non.

C'est ici le lieu d'intercaler, sans respect de l'ordre chronologique, les observations faites par le compagnon de Stanley, le D^r Parke, dans une conversation engagée en chemin de fer au-dessus de Civita-Vecchia, en face de cette île de Monte-Christo, dont le nom vient cadrer si bien avec le récit de la romanesque aventure africaine.

— Un prodigieux polyglotte que cet Emin ! Il parle vingt-deux langues. Je l'ai entendu mener de front, à Bagamoyo, des conversations en allemand, en anglais, en français, en persan, en arabe, en swahili. De l'esprit, par surcroît ; mais extraordinairement bavard, discutant avec ses troupes rebelles, avec des Orientaux retors, là où Stanley eût agi sans phrase, et perdant ainsi son temps, son autorité, ses chances de succès. La légende qui attribue son accident de Bagamoyo à une libation inaccoutumée est absurde. A Wadelaï, il ne menait nullement la vie d'ascète que l'on prétend, ayant tout conservé, au contraire, des habitudes de la civilisation : le bon repas servi à l'européenne, le bon gîte — le luxe, presque. Cherchez dans son incurable myopie la cause de la chute qui le mit à deux doigts de la mort. Il est obligé de se coucher sur un journal pour le lire. L'Allemagne n'en saura rien faire. Il est atteint de la cataracte avec de telles complications qu'il sera, avant un an, affligé de cécité complète, je le garantis. Bon cœur et esprit droit, au surplus. Nous nous entendions à merveille. Son entrée au service de l'Allemagne et son attitude vis-à-vis de Stanley me surpassent. Je donne ma langue au chat. La nostalgie de l'Afrique n'explique rien... Stanley vous aura dit qu'il était prêt à le satisfaire, qu'il a fait à Emin deux propositions lui assurant un sort brillant sur la terre africaine : l'une au nom de la British East Africa Company, l'autre...

— De la part du souverain du Congo ?

— On le dit. Quoi qu'il en soit, il refuse, et avec une sincérité qu'il m'est impossible de mettre en doute et qui rend incompréhensible, son adhésion aux offres allemandes. Cela n'était pas prémédité. Il y a un mystère. On l'aura circonvenu. Quant à Tippto-Tip, vous me dites que Stanley le croit capable d'entrer, à son tour, au service des Allemands pourvu qu'ils y mettent le prix. J'espère de tout cœur, cependant, que le Roi des Belges saura le conserver. Cet Arabe, plus loyal que tous ceux que je connais, malgré la cupidité inhérente à sa race, est un précieux atout dans le jeu de l'État du Congo.

...En cette même chambre d'hôtel de Brindisi, où Stanley défendait Emin contre la calomnie, le grand explorateur révèle à l'envoyé de l'*Indépendance* l'opulence, jusqu'alors insoupçonnée, de l'immense forêt de l'Aruwimi, où pendant cinq mois et demi, l'expédition, aveuglée par les ténèbres, glacée par des pluies éternelles, rongée par la faim, décimée par les attaques des indigènes, blanchit de ses ossements les sentiers tracés par les éléphants ou les Arabes maraudeurs.

— Oui, je vous le répète, elle est en richesses, la rivale des plus grands pays forestiers de l'Amérique méridionale, la concurrente des futaies luxuriantes qui bordent l'Amazone, roi incontesté de tous les fleuves du globe. Une perpétuelle moiteur, entretenue par le voisinage des grands fleuves et par d'incessantes pluies tropicales, féconde, dans le sous-bois, les plantes les plus rares, les fleurs les plus éclatantes, les écorces les plus précieuses. Certain jour, mon expédition ne fournissait qu'une étape de trois ou quatre cents mètres, tant nos haches avaient à abattre de barrières faites de lianes entrecroisées, de ramures confondues, au milieu d'un peuple d'insectes qu'on ne rêve pas, de papillons multicolores, de perroquets qui balancent leurs éblouissants plumages sur des perchoirs de verdure. A lui seul, le caoutchouc de la forêt représente une fortune sans limite. On fait grand état en Europe de l'ivoire. Au Caire, j'ai rencontré le comte Teleki et le lieutenant de vaisseau von Hölnel, les deux explorateurs autrichiens qui

exploraient la côte orientale, la région du mont Kenia, au moment même où j'opérais ma jonction avec Emin. Ils m'affirment avoir rencontré de ce côté d'énormes troupeaux d'éléphants, c'est-à-dire un stock d'ivoire assez considérable pour reculer sensiblement l'époque où cette richesse africaine sera épuisée. Je n'ai pas de peine à les croire. Mais le caoutchouc et les autres produits que peut fournir la forêt de l'Aruwimi, ont une bien autre valeur. Ils ne s'épuiseront jamais. La nature veille à les renouveler, à en faire un réservoir où l'homme puisera, en tous les temps, à satiété... Certes, il faudra pour cela percer la forêt d'outre en outre, y créer de grandes routes, y ouvrir de vastes clairières offrant aux travailleurs et aux voyageurs un domicile habitable. Dans son état actuel, le sol fangeux de l'interminable forêt, d'où le soleil est presque partout et toujours exilé, engendre d'horribles fièvres, des maladies inconnues. Dès les premiers jours, nos chaussures, dévorées par l'humidité, tombaient en lambeaux ; nos vêtements, littéralement pourris, devenaient guenilles. Autant d'Européens, autant de Jobs. Notre aspect eût fait fuir les passants, au coin d'un bois européen. J'ai écrit quelque part que lors de mon second voyage dans la forêt à la recherche de mon arrière-garde, qui avait renvoyé au Congo tout mon bagage, me croyant mort, je m'étais trouvé réduit à l'état de nudité. C'est à la lettre.

— Avez-vous rapporté de nombreuses photographies ?

— Presque pas. Avec nos herbiers, nos collections d'insectes, la plupart des plaques que j'avais emportées ont été dispersées, égarées ou abandonnées aux heures terribles. Avec chaque homme qui tombait par la fièvre, ou les flèches, ou la faim, c'était un chargement d'effets, de curiosités, que je perdais. Trois ou quatre plaques sur quatre-vingts ont survécu. Au Caire, lorsque je les ai extraites de la boîte hermétiquement close qui les protégeait depuis deux ans, elles étaient tellement décolorées qu'il a été extrêmement difficile d'en tirer des épreuves négatives. Elles serviront tout au plus de canevas

aux dessinateurs, pour assurer la fidélité linéaire de leurs esquisses.

Et maintenant, nous voici aux abords d'un sujet très délicat :

— Quelle impression vous ont causée les nouvelles d'Europe, après deux ans de silence et d'isolement dans les forêts ? Quand vous avez appris en bloc la mort de deux empereurs allemands, la chute d'Alexandre de Battenberg, l'abdication et le divorce du roi de Serbie, la chute de M. Grévy, l'avènement de M. Carnot, l'Exposition, la Tour Eiffel, l'éclosion du boulangisme et de l'influenza, l'apparition de Jack-the-Ripper ?....

— Ma foi, j'ai été étonné d'apprendre si peu de chose... Il nous a semblé à tous que vous aviez dormi en Europe, d'un bon sommeil tranquille et souriant, tandis que nous luttions dans les ténèbres. Quel contraste avec le bilan de nouvelles qui m'attendaient au retour de mes précédentes expéditions ! Par exemple, en '72, après la découverte de Livingstone, on m'annonce du même coup le terrible épilogue de la guerre franco-allemande, les horreurs de la Commune, l'assassinat du maréchal Prim, la révolution espagnole, que sais-je !... En 1878, je rentre de mon exploration du Congo, pour entendre les derniers échos des canons de Plevna, de la guerre russo-turque. Des deuils impériaux, des démissions de présidents sont des événements tout naturels. Non, décidément, l'Europe a été bien sage pendant ces dernières années. J'en suis tout surpris. La civilisation fait des progrès chez les blancs...

— Pendant ce temps, vous vous battiez en Afrique. Combien de combats vous a-t-il fallu livrer pour cette traversée de trois ans ?

— Une quarantaine. Mais n'exagérons pas. La plupart n'ont été que des engagements partiels, commencés en ordre de bataille, achevés en escarmouches....

— Avez-vous fait fréquemment usage du canon Maxim dont vous vous étiez pourvu ?

— Et qui est déjà rentré en Angleterre ? Oui, deux fois. Mais en le pointant de façon à éviter tout carnage, à disperser nos agresseurs par la seule épouvante du bruit. Dans ces circonstances, et sur tous les points de l'Afrique, l'effet moral de cette pièce d'artillerie a été énorme. Les indigènes affluaient de partout vers nos campements pour regarder et tâter l' " étrange animal ". Nous leur en expliquions le mécanisme et les foudroyants effets. Pour les chefs de tribus, représentation complète : nous tirions. La panique, un sauve-qui-peut général, s'ensuivaient. Puis émerveillement, nouvelles demandes d'explications, commentaires extatiques. De tribu en tribu, la renommée de la mitrailleuse se répandait comme la foudre, désarmant par l'effroi maintes hostilités, nous frayant des voies sans que la dépense d'un seul boulet fut nécessaire... Ce canon est aujourd'hui célèbre dans toute l'Afrique intérieure...

— Savez-vous bien que c'est précisément ce qu'on vous reproche en Europe ? Que le socialiste anglais John Burns vous accuse de faire encore meilleur marché de la vie d'autrui que de la vôtre ? Qu'une partie de la presse européenne vous considère plus que jamais comme un " boucanier ", qui " civilise " l'Afrique par le feu et le sang?...

— Oui, je sais. Toujours la même légende...

Puis, d'un air grave, et l'œil agrandi par l'intensité de la pensée :

— Je n'ai à opposer à mes détracteurs que cette parole de l'Évangile : Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils disent... Blâme-t-on en Europe ceux que la nécessité oblige à réprimer une émeute criminelle et à faire exécuter des incendiaires ? Une expédition de blancs traversant l'Afrique dans un intérêt humanitaire et scientifique, et opérant une trouée par laquelle passeront quelque jour la civilisation et le commerce du monde, n'est-elle pas tenue de marcher et au besoin de se défendre contre quiconque veut entraver sa

marche? Ou bien trouve-t-on qu'elle servirait mieux la cause de la civilisation en se laissant exterminer?

Tandis que Stanley prononçait ces paroles, sans colère, mais d'une voix posée, lente et grave, il revenait à l'esprit de son interlocuteur que la percée des tunnels du Gothard, traversés l'avant-veille au milieu d'une tourmente de neige, qui superposait un soudain hiver à tout un printemps de verdure, avait coûté la vie à quatre cent cinquante hommes; que cinquante-six familles d'ouvriers avaient perdu leur gagne-pain dans la construction du pont du Forth; que les tentatives faites depuis l'antiquité jusqu'à une époque récente, depuis les Ptolémées jusqu'à M. de Lesseps, en passant par les empereurs romains et les califes, pour percer l'isthme de Suez, avaient peuplé dix cimetières; et que si chacun déplore ces sacrifices d'un temps au bien-être de tous les temps, cette hécatombe de quelques générations d'ouvriers au profit de milliards d'individus nés ou à naître, personne ne les regrette, et encore moins ne s'en indigne. Mais un plaidoyer en faveur de Stanley n'entre ni dans nos vues, ni dans notre programme. Il s'agit uniquement ici de reproduire impartialement les paroles de l'illustre explorateur et de présenter son portrait peint par sa conversation. Cependant, Stanley étant un peu trop intéressé, quand les attaques à la John Burns surgissent sur le tapis, il convient de constater ici que les déclarations de son compagnon de trois ans, le docteur Parke, lui sont infiniment plus favorables encore que les siennes propres.

— Je ne parle pas que pour moi. Tout ceux qui ont accompagné Stanley dans cette traversée mémorable vous diront qu'ils ont appris non seulement à admirer sa vaillance, sa promptitude et sa rectitude de coup d'œil, et son implacable volonté, mais à aimer en lui la bienveillance, l'esprit de fraternité, la générosité que l'on trouve à fleur de sa dure écorce. Nous le suivrons de nouveau avec joie, quand il voudra, jusqu'au bout du monde. Quant aux noirs, la foi qu'il a dans

leur perfectibilité et sa compassion pour leur misère nous semblent même parfois poussées à l'exagération...

Le docteur Parke, qui s'exprime ainsi, et qui possède en lui-même un admirable criterium de l'héroïsme d'autrui, est un Anglais robuste de trente-deux ans, dont les grands yeux bruns respirent une infinie douceur et une candide inconscience de sa noblesse. Ce grand garçon, chirurgien militaire, rompu aux plus effrayants spectacles, mais qu'un mot fait rougir jusqu'à la racine des cheveux, était, à la bataille d'Abou-Klea, un des « mille » qui tentèrent de s'approcher de Khartoum pour sauver Gordon. C'est lui qui soigna aux dernières heures le chef de la colonne, le général Herbert Stewart, blessé à mort. Il ne veut rien dire de son rôle personnel pendant l'expédition Stanley. C'est Stanley lui-même qui me dénonce les motifs de son embarras et de sa rougeur.

— Le *surgeon*, dit-il en riant, tandis que M. Parke bat précipitamment en retraite, est le *seul* membre de l'expédition qui ait fait toute la traversée de l'Afrique à pied. Quelques-uns de nous se sont servis du fleuve et des allèges, sur un point du parcours ; moi-même, aux jours de mes maladies et de mes plus terribles fatigues, j'ai dû me faire transporter en hamac. Lui a fourni, de ses deux jambes, une étape de 6,000 milles (10,000 kilomètres) à travers les pays et les terrains les plus inconcevables. Il a soigné toute l'expédition, opéré des miracles. Le lieutenant Stairs ayant reçu une flèche empoisonnée sous le sein gauche, le *surgeon*, après avoir extrait la pointe de fer, a appliqué sa bouche à la plaie et en a sucé la venin avec un entrain qui s'est de nouveau manifesté, par la suite, dans deux autres occasions semblables, et qui nous fait soupçonner chez lui un penchant particulier pour les toxiques. Non content de soigner les indigènes, il leur a enseigné quelques-uns des secrets de son art, et il y a aujourd'hui, dans les forêts de l'Aruwimi, des chirurgiens qui n'attendent que leur diplôme. Je réservais ces détails pour mon livre. Mais puisque Parke m'accom-

pagne à Bruxelles, il est bon que l'*Indépendance* fasse connaître au public belge un des hommes qu'il va recevoir...

Un détail final complétera le portrait du *surgeon*. Dans toutes les stations de chemins de fer que nous traversons, il s'efface totalement derrière Stanley, se laisse reléguer parmi les curieux qui écoutent les adresses congratulatoires ; à Naples même, tandis qu'on fête le découvreur de Livingstone et le sauveteur d'Emin dans la salle d'attente, il prend l'air, tout seul, sur le quai, devant la portière de son wagon. Et il répond « oui » à un reporter italien qui l'aborde et lui demande, avec un délicieux air de protection, s'il est de la *suite* de Stanley. L'ovation, le bruit, l'énoncé de son nom font peur à ce modeste, persuadé d'ailleurs qu'une distance de dix mille coudées au moins le sépare de son chef. Il tremble à l'idée de figurer lui-même dans le cortège triomphal, comme un personnage. Il ne veut être « lion » qu'au désert.

III.

Passer de l'Afrique à l'Europe, c'a été pour Stanley aller de Charybde en Scylla, de l'extrême solitude à l'extrême encombrement, de l'extrême disette à la surabondance des toasts et des banquets. Dans toutes les gares italiennes, la sollicitude amicale de ses admirateurs s'affirmait non seulement par des discours et des présentations de médailles, mais encore par des envois de provisions de bouche dans son compartiment. « On me croit encore dans mon camp de la Famine », me dit-il sur la route. « Pourvu qu'on ne me le fasse pas regretter ! »

Dès Brindisi, une curiosité aussi empressée que sympathique l'attendait pour lui prouver que la civilisation, comme la barbarie, apporte ses épreuves, presque aussi rudes parfois. Probablement il avait compté sur les personnages de sang royal ou les diplomates éminents débarqués avec lui, pour créer en sa faveur une diversion. Vain espoir ! Un vent

démocratique a soufflé ce jour-là. Il n'y avait d'yeux, d'attention que pour le petit homme émergé, à l'origine, d'une obscurité tout aussi profonde que celle des forêts de l'Aruwimi. Il a été suivi, poursuivi, traqué. S'il s'était laissé faire, il eût été « interviewé » à la fois par des journalistes, des particuliers et des hommes d'État, dans sa chambre, sur le quai où il a fait sa promenade hygiénique, chez le syndic de Brindisi où il a déjeuné, et enfin sur le marchepied du wagon qui l'allait conduire vers Cannes.

L'*Indépendance* n'a pas eu à souffrir de l'énervement où l'avaient jeté tant d'obsessions. Avant même de quitter le port de l'Adriatique, Stanley a eu la bonne grâce d'ajouter quelques confidences nouvelles à celles qu'il avait déjà faites, pour les lecteurs de ce journal, en attendant celles qu'il allait faire, à leur intention, en *sleeping-car*.

Il s'agit maintenant de la grosse question de l'esclavage.

— Où en est la conférence de Bruxelles?...

Mis au fait, le grand explorateur estime qu'il y a du bon dans les mesures déjà arrêtées par les plénipotentiaires. Il ne croit pas à leur efficacité *immédiate*. Contre le flot du mahdisme, les préjugés locaux, l'apathie des victimes mêmes de la traite, le danger qu'il y aurait à attaquer les trafiquants de front, tout effort officiel n'agira qu'avec lenteur, il n'y a pas d'illusions à se faire là-dessus. Mais le sentiment qui a inspiré la conférence est noble, et son œuvre ne restera pas stérile, si elle est prudemment conduite.

Nous avons déjà fait savoir que, dès son arrivée au Caire, Stanley avait été invité à venir prendre part à la conférence comme représentant du Congo, et nous avons indiqué les obstacles qui l'ont empêché d'accourir. Mais la conférence siégera encore au moment de l'arrivée du grand voyageur à Bruxelles. Y fera-t-il une apparition?

— Je l'ignore, répond-il; cela dépend d'une haute personnalité qui disposera de moi tant que je serai en Belgique. Mais je ne m'y refuserais certainement point...

La chasse aux esclaves n'est, du reste, point le seul fléau africain sur lequel Stanley est en mesure de fournir de cruels détails. Une révélation saisissante qu'il nous a faite a été réservée pour ces articles. Voici :

« Il se passe actuellement en Afrique quelque chose de bien plus grave, de bien plus terrible, en ses résultats, que la chasse aux esclaves proprement dite. C'est *la chasse à l'ivoire*. Elle coûte encore dix fois plus de sang et de larmes. Nul crime devant lequel les maraudeurs arabes ne reculent pour s'emparer de cette denrée si prisée en Europe. Ils descendent, en caravanes successives, de la région de Nyangoué, au nord du lac Tanganika, se répandant, à l'est, dans la région des lacs et jusque dans la province que vient d'abandonner Emin pacha, à l'ouest dans les grandes forêts de l'Aruwimi et du Haut-Congo, saccageant tout, incendiant tout, semant la mort partout pour s'emparer des défenses d'éléphants, recueillies dans leurs chasses, par les indigènes. C'est-à-dire que les naturels, une fois en possession d'une quantité plus ou moins importante d'ivoire, sont assurés de se voir, un jour ou l'autre, assaillis par une nuée d'Arabes qui se créent des établissements, des camps, des *zeribas*, au fur et à mesure de leur marche en avant, fondant de village en village, de tribu en tribu, sur les populations infortunées, pour leur arracher, coûte que coûte, le lucratif produit. Et vous comprenez pourquoi ces razzias sont infiniment plus sanglantes que celles qui ont uniquement pour but la capture des esclaves... S'il s'agit de ravir des noirs, uniquement pour s'en servir comme porteurs ou les exporter en pays ottoman, l'Arabe verse un minimum de sang. Son intérêt, quand il attaque dans ce but un village, est de faire le moins de carnage possible afin que son butin d'hommes valides soit aussi considérable que possible. Il tue et pille, mais avec des ménagements. Lorsque l'objectif est le vol de l'ivoire, il n'a plus à se modérer. Il assassine, il massacre, il dépeuple sans merci une partie de l'univers. Et sur tout le parcours que j'ai effectué, j'ai rencontré des marques affreuses

de cette terrible chasse à l'ivoire, infiniment plus révoltante, je le répète, en ses conséquences, que les campagnes esclavagistes.

— Mais Nyangoué est le quartier général de Tippo-Tip ? Serait-il l'organisateur de ces horribles battues ?

— Nullement. Du moins je ne le crois pas. Les coupables sont des chefs arabes qui ne relèvent pas de lui, travaillent pour leur compte, à la tête de bandes de Manyemas stylés tout exprès. Ils procèdent à loisir, établissant, dans l'intérieur des forêts, des plantations qui leur servent de bases d'opération et d'où ils rayonnent sur toute la contrée environnante, formant comme une sorte d'immense toile d'araignée qui, dans ses réseaux, finit par enlacer tout l'intérieur de l'Afrique. « Araignée » est le mot propre. Ils pompent le sang de tout un continent. Parfois, ils se contentent d'enlever les femmes et les enfants des indigènes, puis d'échanger ces otages contre l'ivoire convoité. Mais la plupart du temps, ils tuent sans préliminaires. La forêt de l'Aruwimi, dont j'ai déjà évalué la superficie à 250,000 milles carrés, est infestée de ces misérables. A eux le triste honneur d'avoir ouvert les principales routes qui relient les clairières où les indigènes se sont établis. J'en ai rencontré des caravanes ployant sous le butin acquis au prix de ces monstruosité. Mon expédition était trop faible et trop épuisée pour qu'il me fût permis d'intervenir. Et puis j'avais d'autres devoirs : une ligne droite s'ouvrait devant moi, dont je ne devais pas dévier.

Et celui qui recueillait ces paroles songeait : Que les jolies femmes d'Europe ont raison de faire cas de leurs boîtes à poudre de riz, de leurs petites psychés à cadre ivoirin. Ils coûtent si cher !...

..... *Viva Stanley !*... L'adieu du « tout Brindisi », Brindisi-peuple et Brindisi-élégant, — chacun s'en mêle. Et voici le grand explorateur en route vers Tarente, vers la Basilicate, vers l'azur liquide de la Méditerranée. L'envoyé de *l'Indépendance* est du voyage avec le secrétaire général de la Société de géographie de Rome, M. Dalla Vedova, un homme d'une

infatigable affabilité, et un correspondant d'*Il Secolo*, qui a fait, pour son journal, la campagne de Massouah et n'en est pas moins resté si amoureux de son Italie, que demain matin il enverra de la main des baisers aux voiles rouges ou blanches errant dans le golfe de Naples, et montrera le poing au Vésuve, le « noir géant » au lieu de fumer à l'horizon pour les étrangers qui passent, ayant aujourd'hui une calotte de neige, « un bonnet de nuit », — Vésuve ridicule, Vésuve grotesque, Vésuve déshonorant !...

2 h. 50' du matin. Alerte vive. Nous sommes entre Potenza et Cicignano, sur la route d'Eboli et de Salerne, aux confins des bruyères désolées de la Pouille et de la riante Terre de Labour. A chaque portière successivement, apparaît la face contrite d'un conducteur invitant les voyageurs à se préparer pour une descente. Cinq à six cents mètres à faire à pied... un éboulement qui s'est produit quelques heures auparavant sur la voie... impossible pour le train de franchir cette distance avec son chargement humain, sans danger pour le chargement... excusez... le sol est si sablonneux, si fuyant dans la région... Comment empêcher ces accrocs ?... Cet infiniment menu incident, déjà signalé en deux mots télégraphiques à l'*Indépendance*, vaut quelques lignes nouvelles à cause d'un trait de caractère qu'il a mis en relief. D'abord, il s'est produit — ironie des destinées ! une demi-heure après cette observation d'un ministre de Roumanie, oublieux de la fin de Dumont d'Urville à Versailles : « Voyager avec Stanley, quelle sécurité ! Un homme qui a échappé à tant de périls en Afrique est assurément à l'abri de tout accident de chemin de fer ! »

C'est au milieu d'un tunnel, où la circulation doit se faire à un de front, entre la paroi humide de la galerie et les portières des wagons que s'effectue la descente. Arrachés de leurs compartiments dans le débraillé des toilettes de nuit, la plupart des voyageurs interrogent, s'effarent, récriminent. Quelques dames ont la crise de nerfs indiquée. *Per la Madona !* jurent des paysans napolitains. Les gardes de corps de Stanley,

qui guettent son sommeil avec un respect religieux et jaloux, — tels des prêtres au pied du tombeau d'un saint, — se résignent enfin à l'horrible sacrilège qui consiste à le réveiller. En un clin d'œil, Stanley est debout, coiffé d'une petite casquette de loutre, une canne à la main et sans demander aucun pourquoi, sans sortir de son mutisme d'automate, s'achemine avec la foule bruyante et dolente, montrant par sa docilité comment sait obéir à la consigne inéluctable un homme qui sait si bien commander. A la sortie du tunnel, on avance en ordre dispersé, qui de rail en rail, qui sur l'étroite marge de remblai fangeux, épargnée par l'éboulement, et à l'orée duquel s'étend, dans un bas-fond, la campagne toute noire et qu'on sent toute humide des pluies récentes. Des paysans — gens des Abruzzes — romantiquement drapés dans leurs manteaux bruns ou bleus, et le feutre campé sur la tête à la Fra Diavolo, vont d'un groupe à l'autre, signalant des trous à éviter, aidant quelque pantoufle engluée dans la boue à se tirer d'affaire, secouant la résine enflammée de leurs torches de pin sur toute cette petite scène qu'ont dû évidemment machiner les mânes de Scribe et d'Auber, vouées toujours à l'opéra-comique. *Per la Madonna ! Per Dio !* A deux reprises, Stanley laisse choir sa canne — le premier cadeau qui lui ait été fait, lors de son arrivée à la côte d'Afrique, la fameuse canne à pomme d'or, d'où jaillit, comme un diable hors d'une boîte, un crayon d'or également, dès qu'on presse un ressort. Il insiste pour la ramasser lui-même ; et des paysannes, à qui l'on vient de chuchoter son nom, soulèvent, en passant, un coin de son pardessus et y posent les lèvres.

Civita-Vecchia, 5 heures de l'après-midi. — Un soleil pâlisant sur les extrêmes frontières de la vallée du Tibre. Quinze heures se sont écoulées, et Stanley garde encore aux pieds la boue du remblai éboulé, tant sa course à travers Naples et les ruines de la campagne romaine a été rapide, tant les ovations de la route, les discours, les lunchs impro-

yisés, les présentations de médailles d'or lui ont interdit les préoccupations personnelles.

A l'envoyé de l'*Indépendance* qu'il a convié à dîner à ses côtés, en *sleeping-car*, pour une dernière conversation qui n'aura pas été la moins intéressante, comme on le verra, il se plaint un peu d'emporter ainsi l'Italie à la semelle de ses souliers. Puis le souvenir des épreuves passées le calme.

— Regardez bien ce petit pain ! Il y a quinze mois je l'eusse volontiers payé vingt-cinq mille francs !...

Et sa bonne humeur s'accroissant, il sauve par une raillerie délicate la dignité de son jeune secrétaire, obligé de présider aux détails de ce repas en railway :

— Ah ! Monsieur Wilson, vous serez sans doute quelque jour un grand explorateur, mais, en attendant, vous faites un piètre maître-d'hôtel.

A constater en passant que ce jeune et aimable secrétaire a été naguère attaché à la personne d'un membre du Parlement anglais, partisan convaincu du *homme rule* irlandais, que Stanley a, paraît-il, précisément en grippe.

Ne vous étonnez pas que le grand voyageur ait eu le temps de se constituer une conviction sur des questions de politique européenne, au milieu des péripéties absorbantes d'une vie passée hors du monde, en plein silence africain. Sa rapide initiation à toutes choses est plus que jamais le trait caractéristique de cet étonnant voyageur. Il reste « dans le mouvement » malgré tout ; parle de M. Eiffel, prononce le nom du général van der Smissen, glisse dans ses conversations des allusions topiques aux plus récents de nos débats parlementaires, comme un homme qui n'aurait jamais quitté l'ombre de son clocher. Avec cela une déconcertante mémoire des noms, des physionomies, des choses. Il nous demande des nouvelles de M. de C., un ancien correspondant de l'*Indépendance belge* à Madrid, qu'il a rencontré là-bas un jour, il y a seize ou dix-sept ans ; se rappelle jusqu'aux noms de baptême de ses anciens collaborateurs du Congo,

dont il veut tout connaître : Coquilhat, Valcke, van Gele, Liebrechts, Braconnier, van de Velde, d'autres ; cite indifféremment des vers d'Horace ou de Victor Hugo (anglicisés), profite d'un monument en ruines entrevu par la portière, dans la brume de la campagne romaine, pour appuyer quelque démonstration de tout un passage des *Commentaires* de César, ou va chercher des images ou des formules explicatives dans les textes de Jeremy Bentham ou de Beccaria. L'exemple pittoresque lui vient, au surplus, aussi aisément qu'aux imaginations orientales dont il a subi la frottée :

— Oui, je crois, quoi qu'on en dise, à la régénération possible, à l'avenir de la race noire. Sa barbarie ne tient qu'à son isolement. Un morceau de bois n'est qu'un morceau de bois. Deux morceaux de bois frottés l'un à l'autre produisent l'étincelle, le feu !... C'est ce qu'amènera, avec le temps, le contact de la race noire avec la race blanche.

— A Rome, dans votre courte réponse à l'adresse de la Société de géographie, vous avez laissé entendre que vous rapportiez des données et des théories toutes nouvelles sur la filiation des différentes peuplades d'Afrique entre elles, l'histoire de leur développement et de leur décadence, tout un tableau du passé qui sera d'un puissant secours pour l'avenir ?

— Eh bien, si vous voulez, je vais vous dire un mot d'une des races que j'ai eu l'occasion d'étudier de près, dans la forêt de l'Aruwimi, et qui représente la plus ancienne aristocratie de l'univers...

IV.

Une aristocratie africaine !... antérieure à toutes celles des pays civilisés !...

Stanley s'explique :

— Il s'agit des nains de la forêt de l'Aruwimi... On a eu raison de dire que ces pygmées sont ceux dont Hérodote

constatait l'existence plus de 400 ans avant Jésus-Christ. Mais ce qu'Hérodote n'a jamais dit ni soupçonné, c'est que, de son temps, la race diminutive dont je vous parle avait déjà derrière elle un passé de deux mille cinq cents ans. Après que nous eûmes lié amitié avec les nains, j'ai eu l'occasion de les étudier à loisir, au point de vue ethnologique. Nombre d'entre eux ont passé quatre mois et demi dans notre camp, nous accompagnant partout, se prêtant de bonne grâce à l'observation. J'ai acquis la preuve certaine qu'ils habitent cette même partie du globe depuis cinquante siècles.

— On a voulu voir en eux une race dégénérée ou décadente, issue de groupes d'individus de physique anormal ?

— Race pure, race autochtone, sans doute aucun. Cinquante siècles, vous dis-je.

Et, après un regard jeté sur la prairie, où une troupe de chevaux en liberté couraient, fous, devant le tremblement de terre perpétré par l'express qui passe, Stanley ajoute, l'œil plein de rêve :

— Cinquante siècles ! Songez !... Nous autres Européens. qui méprisons la barbare Afrique comme autrefois les Romains méprisaient le peuple des Gaules !... A côté de cette aristocratie des tropiques que devient le patriciat de Rome ? Où était la Belgique il y a cinquante siècles ? Et quelle mine font les fameux parchemins des descendants de croisés ?... Soyez fiers de ces petits hommes. Il y a parenté aujourd'hui entre eux et les Belges, puisqu'ils appartiennent à l'État du Congo.

— Et vous croyez tenir par eux la clef de l'histoire de toutes les races noires et de leurs rapports avec les autres ?

— Je le crois. Mais dispensez-moi d'en dire davantage pour le moment. Ce que je puis ajouter, c'est que le caractère noble et fier de ces tribus naines porte toute l'empreinte de leur antiquité. Bien que dispersés sur une vaste étendue de territoire, ils se relient par une organisation politique et sociale attestant non seulement l'unité d'origine, mais encore

des traditions tout à fait aristocratiques. Ils ont une reine, une femmelette charmante d'intelligence et de finesse qui est devenue le trait d'union entre les siens et notre expédition, à une époque où nous ne nous entendions guère encore. La femme !... Rappelez-vous ce que j'en disais hier !... Partout plus prompte que nous à l'assimilation ! Au reste, chose curieuse, ces nains parfaitement proportionnés et de nuance olivâtre se méfiaient infiniment moins de nous que de nos grands gaillards d'auxiliaires africains. Leurs flèches empoisonnées ont successivement tué, dans la forêt, 21 Zanzibarites que j'avais dépêchés, par détachements, de la région des lacs avec des missives pour mon arrière-garde, c'est-à-dire pour Barttelot. C'est ce qui m'a déterminé finalement à retourner moi-même vers Yambouya.

— N'avez-vous pas songé à ramener quelques spécimens de ces Lilliputiens qui font de la fantaisie de Swift un livre réaliste ?

— Si fait. Mais ils n'ont pu s'acclimater dans les plaines, en pays secs. Dès qu'ils quittaient la région humide des forêts, ils tombaient, frappés de la fièvre, mortellement. Pas un n'a atteint la côte. La reine, qui était prête à nous suivre jusqu'aux merveilleuses contrées des blancs, dont nous lui parlions, — elle est fort curieuse ! — a été atteinte longtemps avant l'arrivée à la lisière des bois. Elle s'est arrêtée à temps. Heureusement, une des rares plaques photographiques qui aient survécu à nos désastres est celle qui représente un groupe de nains, disposé par nous devant une triple rangée de Zanzibarites, d'Européens, de Soudanais, par ordre de taille, pour le contraste. On verra cela dans mon livre.

Ici, une parenthèse. On a annoncé que Stanley, à peine arrivé à Cannes, s'était cloîtré pour terminer la composition de son ouvrage. Assertion inexacte. Il s'agit uniquement des dernières épreuves. Plusieurs jours avant son départ d'Égypte, le bienheureux mot « Fin » avait été tracé au bas du volumineux manuscrit. Suivant des renseignements recueillis dans

l'entourage de Stanley, ce colossal travail, la narration de trois ans d'aventures et de découvertes inouïes dans le dernier refuge de l'inconnu et du merveilleux, a été bâclé en *cinquante jours*, pas un de plus, pas un de moins. Le Xénophon de cette expédition prodigieuse se traçait chaque jour une tâche, s'imposait un chapitre, et, inexorable envers lui-même, l'exécutait quoi qu'il arrivât, quoi qu'il lui en coûtât, — au prix, quelquefois, de quinze jours de système cellulaire, — sans une bouffée d'air frais. On a souvent accusé Stanley d'écrire ses livres « sur le genou ». Reproche mérité. Dans l'effort de sa volonté, cet homme d'action, digne de tous les mépris des ciseleurs décadents, vous enlève deux volumes comme il prendrait d'assaut une zeriba arabe. Je m'abstiens d'apprécier, comme de commenter, ses allégations sur l'antiquité des nains, si bouleversantes pour certaine école d'ethnologues.

Aussi bien, le temps presse ; la locomotive fuit : Orbitello, Cecina, Colle Salvetti, bientôt Pise, bientôt Gênes, bientôt Vintimille, bientôt l'adieu.

Revenons donc à nos nains, pour compléter les indications de Stanley par celles du docteur Parke, notre voisin de face :

— Oui, leur petite reine mérite son titre. Espiègle et bonne, fûtée et douce. Et des mains et des pieds d'un modelé « divin », d'une exiguïté à désespérer les Chinoises. Son costume !... Ma foi, comme celui de toute cette population de gnomes et lutins, c'est une quantité négligeable. Mais la nature a pourvu à la décence, en ouatant ces petits corps d'une sorte de duvet d'oiseau qui n'a rien de désagréable à la vue ni au toucher et qui... sauve les apparences... Un indice incontestable de civilisation, c'est l'art avec lequel les nains confectionnent les filets servant de piège à gibier et les flèches en fer forgé dont nos Zanzibarites ont tant souffert. Sans doute ils auraient une architecture savante, si, à leur existence nomade des huttes d'herbages, simples nids d'où ils s'envolent vite, ne suffisaient. Dans tous les cas, on ne trouve nulle part vanniers, tisserands et forgerons possédant plus d'habileté ou de goût. Ils ont leurs

propres soufflets, proportionnés à leur taille, leurs marteaux, leurs enclumes : tout l'outillage des peuples avancés. Les motifs décoratifs de leurs flèches en font de petites merveilles.

— Où trouvent-ils le fer ?

— Le minerai abonde dans les cours d'eau innombrables qui ruissellent à travers la forêt de l'Aruwini. On y rencontre même çà et là du cuivre. Plus rarement, toutefois.

— Quels autres signes de civilisation avez-vous rencontrés chez les nains ?

— Leur moralité, tout à fait exceptionnelle. Dans toute l'étendue de la forêt et dans les rangs mêmes de notre caravane, j'ai été appelé à constater, chez les noirs et tous les Africains de taille normale, des mœurs épouvantables...

On nous pardonnera de résumer cette partie des déclarations du Dr Parke en une seule phrase : L'Afrique traversée par ce chirurgien héroïque contient de quoi enrichir sensiblement le musée Dupuytren... Chez la population naine, toutefois, la vertu est en proportion inverse de la taille. Race saine et digne, pleine du respect de soi :

— Bien qu'il faille une période d'observation bien plus longue pour affirmer quoi que ce soit en ces matières, je crois même que les pygmées sont absolument monogames.

Puis, le docteur Parke, qui, jusqu'à présent, n'avait fait part à personne du moindre détail de ses observations africaines, mais que Stanley a autorisé à parler librement à l'envoyé de l'*Indépendance belge*, décrit plusieurs maladies nouvelles qu'il a vu se manifester en Afrique, tandis qu'en Europe nous découvrons l'influenza. Une — fantastique — est celle qu'engendre la marche dans les régions marécageuses et qui rappelle, avec des manifestations différentes, un mal observé par M. Édouard Dupont, notre savant géologue, dans le bas Congo et le Congo moyen. Il s'agit des larves que les vers pullulant dans les eaux fangeuses, déposent entre les orteils des piétons. Dans les forêts de l'Aruwimi, elles font de terribles ravages. La larve devient ver sous la peau ; ce ver, fin comme un fil, s'allonge jusqu'à

la cheville et monte, monte jusqu'à la hanche, produisant un gonflement énorme de la peau, accompagné d'une fièvre intense et de douleurs lancinantes, qui rappellent les tortures de la goutte sciatique. Quand on a eu l'imprudence de plonger les mains dans l'eau des ruisseaux ou des étangs, le phénomène se produit dans le bras, du poignet à l'épaule. Tout l'effort du médecin porte sur l'extraction de la tête du ver, tête hideuse, aussi grosse que le corps est mince, et qui dégénère en ulcère, souvent mortel, quand on n'arrive pas à l'extirper... Et encore le *surgeon* en a-t-il vu bien d'autres !..

— Mais, docteur, vous rapportez les éléments d'un livre qui passionnerait le monde scientifique...

— J'espère en publier un plus tard. Vous savez que nous nous sommes tous engagés envers Stanley à ne rien faire paraître avant lui. Il doit être le premier historien de l'expédition, légitimement. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un second Stanley qui eût mené cette entreprise à bonne fin.

— Sa santé vous a-t-elle inquiété autant qu'on le dit ?

— Assurément. Il a été, à deux reprises, à deux doigts de la mort. Un ulcère intestinal, une gastrite aiguë, un abcès au bras amenés par les fatigues et la faim. Il pesait 186 livres anglaises en 1887, lors de son arrivée à Zanzibar. Je l'ai vu réduit à 125. Lors de sa seconde atteinte, dans la région équatoriale, il me fallait lui ingurgiter des aliments, que son estomac refusait presque toujours, au moyen d'une sonde. Sa main était trop affaiblie pour les porter à la bouche.

— Avez-vous jamais désespéré de lui ?

— J'eusse désespéré de tout autre. Mais le courage avec lequel il luttait et son imperturbable confiance en son étoile m'ont toujours laissé entrevoir une guérison miraculeuse. J'avais foi dans sa foi. Au surplus, vous savez le rôle important que joue toujours le moral du sujet dans la maladie. Nous en avons eu des exemples saisissants là-bas. Les Africains, mal trempés pour le *struggle for life*, déprimés d'âme comme de caractère, croyant à la fatalité de leur

destinée, se couchaient docilement, presque servilement pour mourir, dès qu'ils sentaient les premières atteintes de la fièvre, tandis que leur attachement à la vie, leur virile combativité, sauvaient les Européens. Voyez l'éloquence de ces chiffres : sur 12 Somalis qui nous accompagnaient, un seul a survécu ; de 620 Zanzibarites, 225 à peine ont échappé à la mort. Nous avons 62 Soudanais, il en est revenu 12. Tandis que des 12 blancs de l'expédition, un seul, M. Jameson, a succombé — j'excepte l'infortuné Barttelot, victime d'un assassin...

— Avez-vous souffert vous-même, et alors qui vous soignait ?

— J'ai été mon propre médecin, en plusieurs occasions ; il n'y en avait pas d'autre. Heureusement, il ne m'est jamais arrivé d'être mis « hors service » que pendant les longues haltes, dans nos ports et à l'hôpital de Zanzibar, après que j'eusse traité Emin Pacha.

— Bref, vous ne vous permettiez de tomber malade que lorsque vous aviez remis les autres sur pied, quand cela ne pouvait plus gêner personne.

Le docteur Parke rougit et change de conversation, m'expliquant qu'il croit, comme Stanley, mais avec moins d'absolutisme, à la régénération éventuelle des races noires. Un fait certain : jusqu'à l'âge de 12 à 13 ans, les Africains sont infiniment plus avancés, plus éveillés que les blancs. La nature les doue mieux que nous. C'est leur milieu qui finit par les abêtir.

Au grand explorateur lui-même il est inutile d'objecter, sur ce chapitre, les incompatibilités d'humeur qui semblent diviser blancs et noirs aux États-Unis mêmes, après une coexistence séculaire, et qui s'affirmaient tout récemment encore par de terribles rixes et effusions de sang dans plusieurs États du Sud-Ouest.

— Aux États-Unis, répond Stanley, *the white man presumes too much and the black man assumes too much* : le blanc présume trop de sa supériorité sur le nègre ; celui-ci s'exagère

le progrès intellectuel et social qu'il a accompli. L'Américain proprement dit n'est pas encore fait à l'idée de l'égalité des deux races ; l'Africain, au contraire, s'y est fait trop tôt. Le nivellement, le rapprochement, demandent un temps considérable ; avec de la patience on y viendra. Je vous jure que, pour ma part, j'y suis arrivé. En Afrique je ne perçois plus les nègres. Par un curieux phénomène d'optique, autant que de raisonnement philosophique, *je les vois blancs...*

A cette belle parole, à toutes ces intéressantes réponses, il serait possible d'ajouter toute une série de questions posées par Stanley lui-même à son interlocuteur. Dans le voisinage d'un journaliste, l'ancien collaborateur du *New-York Herald* redevient journaliste. Il intervertit plus d'une fois les rôles, *interviewant* son *interviewer*. Qu'est devenu un tel ? Est-il heureux ? La Belgique commence-t-elle à apprécier la grandeur et la valeur de l'œuvre du Congo ? — Ici, l'éloge enthousiaste de certaines personnalités à taire, — il y a des modesties à ménager. — Et les trois officiers belges qui ont prêté une si énergique assistance à l'expédition sur le haut Congo et que le major Barttelot signalait, avant sa mort, à la reconnaissance du « *Emin relief committee* », ont-ils reçu la récompense méritée ? (1) — Et Bruxelles, que je vais revoir avec tant de plaisir ? Et *Salammbô*, dont on me prépare une représentation : l'œuvre musicale monte-t-elle à la hauteur de l'admirable roman ?...

Maintenant la nuit est tombée, dense, impénétrable, et seul paraît aller, respirer et palpiter encore ce train haletant, dont le bruit franchit les vallées toutes noires et les villes endormies, comme la vie traversant la mort. Depuis bientôt trente-deux heures, nous fuyons ainsi derrière cette « Louison », vaincus, à présent, à notre tour. Les yeux papillotent, les têtes sont prêtes à se pencher. Brusquement les cheveux blancs de Stanley, quitté tout à l'heure et sur le point de s'étendre

(1) Capitaine van Gele, capitaine van Kerckhoven et lieutenant Liebrechts.

sur sa couchette, paraissent dans l'entrebâillement de la cloison qui sépare sa cabine de celle où le docteur Parke entretient, à son tour, l'envoyé de l'*Indépendance* :

— Et le général S..., dont je tenais beaucoup à vous parler ? Est-il à Bruxelles, en ce moment ? Aurai-je le plaisir de le voir ?

L'interviewer qui subsiste dans Stanley aura eu ainsi le dernier mot. Et on conviendra qu'après sa rare et expansive obligeance pour l'envoyé de l'*Indépendance belge*, il y eût eu mauvaise grâce à ne pas le lui laisser.

A Cannes, nous l'avons abandonné au martyre des sollicitations pressantes de fondateurs d'empires coloniaux, impatientes de le renvoyer vers cette Afrique, que l'on ne conçoit plus sans sa figure. Sollicitations nombreuses, les unes verbales, les autres télégraphiques ou épistolaires, qui visent à le tirer dans plusieurs sens différents et dont un sentiment de réserve nous interdit, pour l'heure, les détails précis. A la sortie d'un pays classique, on peut bien dire qu'il s'est livré là une nouvelle « bataille de Cannes ». Et de cette bataille, l'enjeu était le petit homme de génie auquel la Belgique prépare un si grand accueil.

V

DERNIÈRE CONVERSATION.

Impressions de Stanley sur la Belgique (1).

25 avril 1890.

Voilà Stanley rapatrié, puisque l'Angleterre est, pour le moins, sa patrie natale.

(1) M. Stanley arriva en Belgique le 19 avril venant de Paris. M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, accompagné des échevins, l'y attendait à la

Que reste-t-il en lui des sept journées triomphales passées en Belgique ? Il nous est donné de le pouvoir dire. Quelques heures avant le départ, son cœur et son esprit se sont ouverts pour montrer ce qu'ils emportaient et garderaient de cette semaine d'apothéose.

Cela se passait vendredi soir, dans le train spécial qui ramenait d'Anvers à Bruxelles le grand voyageur, ses quatre compagnons d'aventures, ses deux attachés, MM. le capitaine Reyntjens et le lieutenant Liebrechts ; enfin M. Leclercq, président de la Société royale de géographie de Bruxelles et le signataire de ces lignes, invités par Stanley à faire route avec lui.

Jamais le sauveteur d'Emin-pacha ne s'était dépensé plus que ce jour-là. Par la loi de progression, Anvers, qui lui servait le coup de l'étrier, avait eu la plus haute note de son *crescendo* d'éloquence et de bonne humeur.

Dans la salle de l'Harmonie, pendant sa réponse au discours de M. le général Wauwermans, il avait arraché des exclamations

pour le complimenter, ainsi que deux officiers d'ordonnance attachés à sa personne par le Roi pendant son séjour en Belgique, le capitaine Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi et le lieutenant Liebrechts, ancien commandant de la station de Léopoldville au Congo. A Bruxelles la garde civique du faubourg de St.-Gilles (station du midi) lui rend les honneurs à la descente du train spécial mis à sa disposition par le Roi. Le comte d'Oultremont, maréchal de la Cour, l'invite à monter dans les équipages du Roi qui le conduisent au Palais, où les appartements dits *Impériaux* lui sont préparés par ordre de Sa Majesté.

Le 20, réception et dîner à l'hôtel de ville de Bruxelles par le bourgmestre.

Le 21, visite à l'exposition des photographies du Congo ; dîner au Palais de Bruxelles ; représentation gala offerte par la ville de Bruxelles au théâtre royal de la Monnaie (opéra *Salammbô*).

Le 22, garden party dans les jardins d'hiver du château royal de Laeken ; fête offerte par les ingénieurs et les industriels au palais de la Bourse. Remise d'une adresse couverte de plus de 40,000 signatures à Sa Majesté, Fondateur de l'État du Congo.

Le 23, bal dans la salle du *Concert noble* au profit de la *Croix rouge congolaise*.

mations de surprise à ceux qui l'entendaient pour la première fois. Lui, Stanley ! Ce petit homme d'action auquel la légende a fait une mine si renfrognée, une parole si courte et si sèche, une brutalité de manières si déconcertante. Des dames le déclaraient adorable, ce mignon orateur, de grâce si tenue et si malicieuse, de geste si candidement graphique, d'accent si câlin. Elles l'eussent volontiers été embrasser, le rude pionnier d'Afrique, le « casseur de rocs », mais comme on va embrasser un enfant-prodige et lui apporter des bonbons. Quant aux hommes, remués au fond de leur être par l'emportement magnifique de la voix flétrissant les horreurs de l'esclavage et sonnante une fanfare de bataille contre les esclavagistes, beaucoup pensaient tout haut que si la politique l'avait pris au lieu de l'exploration africaine, ce volubile et persuasif Stanley nous eût montré un tribun de toute première force : quelque chose comme un Gambetta dans la gaine menue d'un M. Thiers.

Au brillant banquet qui nous a réunis au Cercle artistique et littéraire, Stanley avait eu, après des paroles hautes et sévères, des échappées de gaieté, un esprit d'à-propos tout aussi étonnants pour ceux qui le jugeaient d'après des portraits pessimistes. Un des orateurs du dessert, voulant se rapprocher pour trinquer avec le grand explorateur, glisse malheureusement sur les deux degrés de l'estrade où l'on a installé la table d'honneur, s'allonge sur le tapis, puis se relève en riant de bonne grâce pour rassurer les inquiets. Stanley, qui était de ceux-ci, rit alors de concert, et du doigt montrant les deux marches qui ont causé la chute :

— *Les Stanley Falls !* fait-il.

Le 24, réception par la *Société royale de géographie belge* au théâtre national.

Le 25, visite à Anvers.

Le 26, départ pour l'Angleterre par Ostende. La garde civique du faubourg de St.-Josse-ten-Noode rend les honneurs au départ (station du Nord) de Bruxelles.

La large cordialité anversoise avait entretenu l'explorateur dans ces dispositions jusqu'à la dernière minute. Et Stanley, qui, après les fatigues d'une pareille journée succédant à tant d'autres pareilles, s'était promis le régal d'une heure de sommeil en chemin de fer, a oublié son dessein et régalé ses compagnons de voyage d'une heure de conversation, où il a laissé son humour et sa faconde couler en toute liberté.

Puisqu'il a autorisé la reproduction de ses paroles et de ses idées, quelques-unes très hardies, on va en lire un résumé fidèle, livré sans approbation ni critique, à la réflexion du lecteur.

Stanley a-t-il goûté *Salammbô* ? La soirée de la Société des ingénieurs l'a-t-elle particulièrement frappé ? Quelle saveur a-t-il trouvé au garden party ? Laquelle des fêtes de Bruxelles lui laisse le souvenir le plus durable ? Il n'exprimerait pas de préférence, s'il en avait une. Au reste, à Bruxelles et à Anvers, tout lui a paru somptueusement conçu, avec une élégance d'apparat et une sûreté d'organisation irréprochable. Des réceptions éclatantes, en des salles grandioses, peuplées de fleurs rares, de tableaux de maître, de jolies femmes. Le plus grand pays n'aurait pu faire mieux. Un peu de jalousie chez les Anglais n'aurait rien de surprenant. Que d'herbe les Belges viennent de leur couper sous le pied !...

— Voilà, dit Stanley en désignant M. Mounteney Jephson, un gentleman dont le séjour en Belgique lui aura appris une des rares choses qu'il ignorait.

M. Mounteney Jephson sourit, légitimement intrigué ; ce vaillant lieutenant du grand explorateur est un gentilhomme accompli, allié, par les Baring, aux familles françaises de Noailles et de Croy, et qui a payé très cher le plaisir de faire diversion à une existence de luxe par trois années d'obéissance à un chef, trois années de lutttes contre la misère et la barbarie des forêts vierges. Une fantaisie de grand seigneur, fuyant le spleen qui naît de l'uniformité, allant dans l'Afrique la plus noire, troquer le frac contre les guenilles, et le souper fin contre la faim, par horreur du banal et du monotone.

Ce que M. Jephson a appris en Belgique, d'après Stanley, c'est que la proverbiale hospitalité écossaise peut être dépassée.

Et loin d'y contredire, M. Mounteney Jephson exprime, avec instance, un désir qui lui tient au cœur. Il voudrait, de l'*Indépendance belge*, qu'elle dit la profonde reconnaissance des quatre compagnons de Stanley, à la fois pour l'admirable accueil qui leur a été fait personnellement, et pour les honneurs dont on les a comblés dans la personne de leur intrépide *leader*. Aucun d'eux n'ayant eu, comme Stanley, l'occasion de manifester verbalement ses sentiments de gratitude à la Belgique, tous sont impatients de le faire par l'organe de ce journal.

— Mais, reprend Stanley, les fêtes, si belles qu'elles soient, restent des fêtes. Ce qui m'a frappé par-dessus tout, pendant mon séjour en Belgique, ç'a été la physionomie de votre peuple. Je ne l'ai pas reconnu. Il m'a paru sous un nouveau jour, — transfiguré. Ces foules se bousculant pour m'entrevoir, ces yeux ardents, ces cous tendus, ce mouvement universel de curiosité sont inoubliables, ayant une signification profonde. Ne croyez pas que j'aie été choqué de ce qu'il peut y avoir eu de badauderie dans cet empressement. Les gavroches bruxellois ou anversois qui me toisent et me dévisagent, bouche bée, m'ont fait le plus grand plaisir. Ils m'ont prouvé que l'intérêt éveillé enfin par les choses d'Afrique est descendu d'étage en étage, a pénétré de couche sociale en couche sociale, a gagné jusqu'aux plus petits, après les plus grands. Ah ! que la Belgique a changé ! Je me la rappelle renfermée, étouffée entre ses voisins géants et puissants, par la modestie de ses idées autant que par l'exiguïté de ses frontières ; l'esprit de clocher partout, l'indifférence absolue à l'égard de tout ce qui se passait en dehors de sa petite maison, la léthargie, — peut-être la mort. Eh bien ! non ! la Belgique n'est pas morte. L'ambition de se créer un au delà, l'idée d'expansion industrielle et scientifique, lui viennent. Elle est avide de regarder Stanley, de l'entendre, ou de l'applaudir, voire de le discuter. C'est qu'elle l'a suivi.

L'Afrique commence à occuper sa pensée, la mystérieuse attraction des pays nouveaux s'exerce peu à peu sur elle. Le croiriez-vous ? Ce que viennent d'observer mes yeux et mes oreilles me permet d'affirmer qu'à cette heure il y a en Belgique plus de gens initiés à la question du Congo et occupés d'elle qu'il n'y en a en Angleterre, ce pays de colonisateurs, cette pépinière de voyageurs au long cours..... Non, encore une fois, la Belgique n'est pas morte ; et si elle a été endormie, elle se réveille, elle est éveillée : *Belgium is awake !*

Et le grand explorateur, que l'enthousiasme transfigure lui-même sans qu'il s'en doute, appuie sur la joie que lui inspirerait cette nouvelle découverte, lors même que le Congo ne serait pas en cause ; car c'est, en thèse générale, un beau symptôme d'avenir et de grandeur que celui qui l'a frappé en Belgique, et il s'intéresse particulièrement à la Belgique, depuis qu'il a appris à connaître son souverain.

Ce qu'il pense du roi Léopold, il l'a dit en public ; et il le répète dans l'intimité avec une abondance et une conviction d'accent, dont cette courte citation, presque textuelle, ne donnera encore qu'une idée atténuée :

— Ce qui me surpasse, c'est qu'un souverain qui a compris, avec une telle rapidité de coup d'œil, le service qu'il rendrait à la Belgique, en faisant sien ce territoire du Congo dont personne ne soupçonnait la richesse, dont personne ne voulait, ait pu être accusé d'obéir à un sentiment d'intérêt personnel, à une arrière-pensée mesquine. J'évalue pour ma part à un million et demi de livres sterling (37 1/2 millions de francs), la somme dépensée pour constituer et administrer l'État libre. Aujourd'hui, soit onze ans après l'occupation, le territoire du Congo trouverait acquéreur pour 100 ou 125 millions de francs, représentant un intérêt de deux ou trois cents pour cent sur le capital exposé. Quelle belle affaire, songez-y donc, s'il s'agissait d'une *affaire !*... Mais l'idée de la spéculation personnelle n'a jamais effleuré la pensée du

fondateur de l'État libre. L'affaire, il ne la fait pas, il ne la fera point. C'est pour son pays qu'il travaille...

Puis, l'enthousiaste explorateur développe une idée curieuse ayant tout le mérite de l'inédit. Il voudrait voir le roi Léopold entreprendre — un court voyage en Amérique. Là-bas, l'enthousiasme qu'exciterait sa personne suffirait à apporter à l'œuvre du Congo tous les capitaux qu'il faut pour fertiliser le territoire et en faire un des plus riches domaines de l'univers entier.

— La Belgique est réveillée. Mais les capitaux d'un aussi petit pays ne suffisent pas. Calculez qu'il y a 14,000 milles carrés de terrains forestiers ou riverains des fleuves à mettre en valeur. A raison d'un capitaliste par mille de terrain, il vous en faudrait 14,000.

La Belgique ne les possède pas. L'Amérique, aussi opulente qu'entreprenante, les fournirait. La seule apparition de votre Roi sur le sol du Nouveau-Monde opérerait le miracle. On ne le laisserait marcher que sur de l'or.

— Mais vous-même, ne retournerez-vous pas au Congo ? Vous qui êtes devenu aux yeux de tant de gens, fermés aux idées abstraites, une incarnation vivante et, par conséquent, populaire, de l'Afrique et des succès qu'on y peut remporter ?

Un long sourire dans un long mutisme. Puis, en accentuant le sourire :

— Il y a si longtemps que je cherche une femme !...

— Si vous la trouvez, l'Afrique ne vous perdrait-elle pas ?

— Peut-être. Mais qu'importe ! Elle y gagnerait peut-être des Stanley rajeunis.

— Vous croyez à la possibilité de deux Stanley, comme de deux Pitt !

— Assurément. Affaire d'éducation tout simplement... et d'atavisme, dans le bon sens du mot.

Dans cette dernière conversation, le grand explorateur, faisant allusion à un toast porté à la presse par un des organisateurs du banquet d'Anvers, a rappelé, avec une nuance

d'attendrissement, le temps où lui-même, fêté aujourd'hui en souverain, n'avait d'autre titre que celui de journaliste. Et il ne paraissait pas trop éloigné de croire que c'est à cette école si assouplissante de la littérature quotidienne que le monde doit son extraordinaire et multiple personnalité. Donnez à un homme ce don précieux : la faculté d'assimilation, et le journalisme qui force à l'observation de tant de choses et impose tant de rôles, le développe avec une force et une rapidité sans pareilles. C'est l'école où des ingénieurs s'improvisent, où l'on devient homme politique ou géographe, sans le savoir, d'où l'on sort quelquefois voyageur, commandant des expéditions, levant des plans, maniant le compas et la boussole comme la plume, marchant à la rescousse d'Emin pacha pour la civilisation, comme au secours de Livingstone pour M. Bennett... Seulement, qu'il ne vienne à l'idée d'aucun journaliste de se rendre au Congo comme tel, pour y fonder un journal. Il s'y ruinerait...

Et toute une série de boutades commençait lorsque la portière de la berline s'ouvrit : Bruxelles !... Déjà !... Cette dernière heure de conversation semblait n'avoir duré qu'un quart d'heure, mais comptera peut-être pour un jour entier dans plus d'une mémoire.

A l'extérieur, une nuit froide et claire montrant le grand vide blanc de la place Rogier. Et pourtant, devant le perron de la gare, une haie épaisse encore de curieux, rôdeurs nocturnes, pour la plupart, guettant le moment d'entrevoir le gros pardessus brun à capeline, où se perd la petite taille de Stanley, qui va prendre place dans un équipage royal. Lui regarde et l'impression qu'il emporte de la Belgique revient encore dans ses mots :

— Minuit passé et, néanmoins, *Belgium is awake...* (1)

(1) Le lendemain une foule de plus de 10,000 personnes saluait d'acclamations assourdissantes Stanley débarquant du *Prince Albert* à Douvres, à 3 heures de l'après-midi.

BUREAU DE RENSEIGNEMENTS

DU PÉROU.

Le 20 mars 1890, sur l'initiative de M. Joaquim Lemoine, consul du Pérou, une institution nouvelle, qui nous paraît fort digne d'attirer l'attention, a été fondée à Anvers. Chacun connaît la situation déplorable dans laquelle est tombé le Pérou, à la suite de la dernière guerre avec le Chili ; le service de la dette était suspendu et l'on se demandait comment, sous la puissance d'un vainqueur impitoyable, la malheureuse république réussirait à se relever de ses ruines. Un parti d'ardents patriotes, parmi lesquels se trouve le consul d'Anvers, a tenté la régénération de l'ancien empire des Incas et y travaille avec un enthousiasme digne de réussite. « Le Pérou », disait M. Lemoine, « est tombé frappé » par la main du vainqueur, ses revenus sont réduits, mais » il conserve son honneur, respecte ses obligations et est » résolu, au prix des plus grands sacrifices, à solder sa » comptabilité financière. La Grande-Bretagne lui a tendu » une main secourable, a conclu avec lui des arrangements » qui imposent au Pérou des sacrifices immenses, mais qui » peuvent être aussi très productifs. Le contrat conclu avec » l'Angleterre peut se résumer ainsi : Cession aux créanciers, » pour une période de 66 ans, de tous les chemins de fer » péruviens qui sont nombreux et coûteux (et comprennent » actuellement un réseau de 2600 kilomètres), — Abandon » des droits d'entrée de l'un des principaux ports (Mollendo), » — Paiement annuel de 80,000 livres pendant 33 ans. —

» Les créanciers, en échange, amortissent la dette publique
» et s'engagent à construire *14 chemins de fer* d'une grande
» étendue. »

Le Pérou, qui jusqu'ici avait vécu d'une vie facile, sans impôts, tirant tous ses revenus du riche produit de ses îles de guano, s'efforce, afin de faire face à ses nouvelles obligations, de relever son commerce, de tirer parti des richesses de son sol, qui acquerront une valeur considérable le jour prochain où un canal interocéanique mettra son territoire presque aux portes de l'Europe, sans être obligé pour les transports commerciaux de suivre la voie longue et détournée du détroit de Magellan. Quelque mal avisée qu'ait été la tentative d'ouverture du canal de Panama, on peut affirmer que le canal interocéanique, soit par Panama, soit par Nicaragua, soit par toute autre voie, s'effectuera, car la construction de ce canal est un problème qui s'impose à la civilisation depuis Charles-Quint. C'est en effet le seul moyen de mettre en exploitation régulière les riches contrées, non seulement du Pérou et de la Californie en Amérique, mais encore toute l'Australasie. Le commerce du Pérou appelle l'attention des commerçants d'Europe, et aussi de ses industriels, à cause des grands travaux civils qui vont s'y développer.

Le Pérou, quoique relativement rapproché de l'Europe, est demeuré l'une des contrées les moins connues à cause de la difficulté des communications actuelles. C'est ce qui explique le faible chiffre des Européens importés par l'émigration, qui ne dépasse pas 18.000 âmes sur une population de 2.600.000 habitants ; et aussi l'ignorance où nous sommes restés en Europe de tout ce qui touche à cette contrée.

L'œuvre de M. Lemoine et des patriotes péruviens tend à appeler le commerce et l'émigration dans leur pays, en mettant à notre portée tous les éléments qui peuvent servir de base à l'esprit d'entreprise et à l'appel au travail de l'Europe. Le *bureau de renseignements* fondé par le consul est destiné à mettre *gratuitement* à la disposition du commerce les ren-

seignements qu'il peut désirer sur le Pérou. Le gouvernement péruvien, approuvant l'initiative de M. Lemoine, a décrété que ce bureau d'Anvers serait le *bureau central* de l'Europe, destiné à alimenter et à diriger des bureaux analogues, établis dans tous les pays européens.

La création de ce bureau est tout au moins une curieuse innovation dans la pratique des consulats, que nous sommes heureux de voir se produire à Anvers et à laquelle nous souhaitons le plus heureux succès.

« L'institution d'un semblable *bureau de renseignements* » n'est pas d'ailleurs une chose absolument neuve à Anvers, » ainsi que le rappelait le président de notre *Société de géographie*, que M. Lemoine avait appelé à l'honneur de présider la séance d'inauguration du bureau du Pérou. « Si » l'on se rapporte au temps des grands maîtres géographes » anversoïis du XVI^e siècle, on voit en effet à l'imitation » des géographes Vénitiens, leurs *officines* transformées en » véritables centres de renseignements ; ils visaient à être » plutôt des *agents commerciaux* que des savants. Ils atti- » raient chez eux les voyageurs, les capitaines de navires, les » chefs de caravanes transportant les marchandises de foires » en foires dans toute l'Europe, qui leur fournissaient de » précieuses informations pour dresser et perfectionner les pre- » mières cartes routières, origine de la grande cartographie » flamande de cette époque ; en échange de ces renseigne- » ments, ils les recommandaient aux négociants et leur procu- » raient des engagements avantageux.

« A une époque où la cartographie était encore fort impar- » faite, les commerçants étaient en effet obligés de recourir à » ces *maîtres géographes* pour dresser les itinéraires de leurs » caravanes, comme de nos jours, nous consultons un notaire, » un avocat, un médecin. L'organisation d'une caravane était » une affaire délicate et compliquée, car il fallait prévoir les » nombreuses aventures qui pouvaient la détourner de sa route : » la rencontre de pillards, la guerre, qui régnait alors à l'état

» endémique, les ruptures de ponts, les obstructions de routes
» de tous genres qui obligeaient les caravanes à suivre une
» voie détournée sans néanmoins cesser de tirer bénéfice de
» l'expédition. Une caravane destinée par exemple à débiter
» des marchandises aux foires de Cologne, Francfort, Augsburg,
» Nurenberg, Ratisbonne, devait prévoir le cas où, par les
» accidents de la route, elle serait obligée de poursuivre son
» chemin par Nancy, Strasbourg, Bâle. L'organisation d'une
» caravane était une opération aussi difficile qu'une opération
» de guerre et les géographes seuls possédaient tous les éléments
» pour dresser des itinéraires avantageux. Le négociant, en
» s'adressant aux géographes, était renseigné avec précision
» de toute la dépense de faux frais à laquelle entraînait un
» projet d'expédition. »

« Interrogé par le neveu d'Ortelius, Jacob Cool (Colius Ortelius),
» sur les causes qui avaient amené Abraham Ortelius (Ortels)
» à dresser son célèbre *Atlas* ou *Théâtre du Monde*, qui
» avait eu un immense succès dès sa publication en 1570, et
» qui fut le premier recueil de cartes terrestres de ce genre,
» l'ami d'Ortelius, Jean Radermaeker (Radermacherus), donne à
» ce sujet à Cool les détails suivants dans une lettre datée de
» Middelbourg le 25 juillet 1603 : Raedermaeker était entré en
» 1554 en qualité de commis au service d'Ægidius Hooftman qui,
» après avoir lui-même porté la balle de colporteur, s'était
» élevé par son industrie au premier rang des armateurs
» d'Anvers et possédait une flotte importante qui sillonnait
» les mers. Ce fut ainsi que Raedermaeker entra en relation
» avec le célèbre Ortelius que Hooftman consultait souvent
» pour ses affaires. Un jour Hooftman qui avait lui-même
» acquis de grandes connaissances en navigation et en géogra-
» phie, témoigna à Raedermaeker l'ennui d'être toujours obligé
» de consulter les grandes cartes de géographie qui décoraient
» les murailles de son bureau et l'avantage qu'il y aurait à
» posséder des cartes plus maniables d'un format plus réduit,
» formant par exemple un livre, que le négociant pourrait avoir

» constamment sous sa main, sur sa table. Raedermaecker
» communiqua cette observation à Ortelius, pour laquelle elle
» fut un trait de lumière. Il s'empessa d'y donner suite en
» réunissant dans un album les cartes qu'il avait déjà publiées,
» et dont il compléta successivement la collection ; ce fut
» l'origine de l'*Orbis terrarum* (1).

» De nos jours le *métier de géographe* s'est bien modifié ;
» grâce aux moyens de correspondances rapides, à la poste,
» au télégraphe, à l'extension du commerce, il n'est plus
» possible d'imaginer de semblables *officines géographiques*
» *et commerciales* universelles, et un négociant dans son
» comptoir, en relation avec une contrée limitée, est mieux
» renseigné que ne le pourrait être le géographe le plus instruit.
» Mais il n'en est pas moins certain qu'un bureau spécial,
» tel que celui que vient de fonder M. Lemoine pour le Pérou,
» dégagé des entraves du *secret commercial* que chaque
» négociant trouve utile de conserver, peut seul répondre à
» l'intérêt général. »

Dans plusieurs pays, notamment en Belgique, on a imaginé dans le même but d'organiser des *Musées commerciaux* destinés à faire connaître, à la fois, les *matières premières* de l'étranger et les *fabricats* qu'on peut y expédier avec chance de débit. L'utilité de cette institution, qui existe depuis trois ans à Anvers, ne paraît pas avoir été jusqu'ici bien comprise par le commerce. La cause en est peut-être à ce que les renseignements commerciaux qu'on s'y procure sont toujours arriérés ou incomplets. Avec notre système consulaire il ne peut en être autrement.

L'innovation introduite par M. Lemoine renferme l'idée d'une véritable réforme consulaire que beaucoup de négociants jugent indispensable.

« Dès à présent, » disait M. Lemoine, « je suis heureux
» de pouvoir vous dire que le commerce belge n'a plus de

(1) HESSELS. *Abraham Ortelii epistolæ*, p. 772.

» raison d'envoyer des représentants au delà des mers, pour
» se renseigner sur le Pérou ; tous les renseignements dont il
» pourrait avoir besoin lui seront fournis dans ce bureau,
» oralement ou par écrit, et à titre gratuit. » Il est certain
que les consulats, mieux qu'aucune autre institution, peuvent
renseigner sur les variations qui se produisent au jour le
jour sur les marchés de leurs pays. Ils seraient d'ailleurs
très utilement complétés par des collections d'échantillons,
déposées dans les musées commerciaux, que les consuls
auraient soin de renouveler afin d'éviter qu'ils ne deviennent
surannés, et où les industriels et les commerçants pourraient
les comparer avec les produits similaires des autres pays.
L'œuvre de M. Lemoine mérite donc d'attirer tout spéciale-
ment notre attention.

« Je lisais ce matin même », ajoutait le président de la
société de géographie d'Anvers, « une brochure dont le titre
» semble indiquer une utopie : *La conquête pacifique*
» *de l'Afrique occidentale par le soleil*. L'auteur, M. Ch.
» Tellier, nous montre le soleil équatorial répandant sur le
» sol de l'Afrique une abondante quantité *d'unités de chaleur*
» ou *calories* que la science moderne a démontré correspondre
» à un chiffre bien déterminé *d'unités de travail mécanique*
» ou *kilogrammètres*. Par un ensemble de développements
» ingénieux, il explique comment en Afrique on pourrait utiliser
» ce travail mécanique à transporter dans les contrées les plus
» déshéritées, par exemple dans le Sahara, l'eau nécessaire
» à leur fécondation. Je lui laisse le soin de résoudre ce
» problème de mécanique transcendant, mais je constate qu'il
» n'a rien d'impossible. N'avons-nous pas appris dans ces
» derniers temps que New-York allait être éclairé par
» la lumière électrique en utilisant la puissance dynamique
» des vagues de la mer, que les ingénieurs des États-Unis
» songent sérieusement à tirer partie de la force hydraulique
» des chutes du Niagara ? Nous vivons dans un siècle de mer-
» veilles où le soleil s'est fait peintre et dessinateur, où

» l'électricité fait concurrence à la lumière et transporte la
» parole.....

» Au Pérou la nature a résolu elle-même le problème
» cherché par M. Tellier. Le pays de M. Lemoine présente
» en effet la forme d'une longue et étroite bande de terre,
» bordée d'un côté par l'océan Pacifique, de l'autre par
» l'imposante chaîne des Andes, qui, à ses diverses altitudes,
» reproduit à peu près toutes les températures du globe, de
» l'équateur au pôle. Le soleil y puise l'eau de la mer, la
» transporte sous forme de nuages et de vapeur au sommet
» des Andes, où elle se condense et donne naissance à des
» sources, des torrents, des ruisseaux, des rivières. Les
» sources, en coulant sur les pentes, arrosent les vallées
» longitudinales d'altitudes variées, de manière à y permettre
» la culture de presque toutes les plantes du globe. Les
» torrents attaquent les roches, les désagrègent, déposent
» çà et là d'abondants gisements de minerais, qui produisent
» le fer, le cuivre, le mercure, tandis que les débris de
» roche roulés par les eaux renferment des pépites d'or,
» des pierres précieuses, variant depuis le diamant jusqu'au
» cristal de roche. Plus bas les ruisseaux font tourner des
» moulins, encore hélas ! trop peu nombreux. Plus bas
» encore, la rivière féconde la culture de la plaine, ou y
» dépose ces abondants amas de nitrates, qui, en ce moment
» même, donnent naissance à une fortune vraiment royale.
» Un jour viendra où ces eaux, pénétrant dans le sol, en
» feront jaillir par leur invasion des sources de pétrole,
» comme aux États-Unis et dans le Caucase. Les animaux
» même, attirés par l'heureux climat du Pérou, ont contribué
» à sa richesse en y déposant ces amoncellements de guano,
» que nous allons y chercher pour fertiliser notre terre,
» appauvrie par une culture séculaire !

» Comme un fils de famille, riche, insouciant des biens
» que la Providence lui a départis, le Pérou a longtemps,
» trop longtemps, vécu sur cette terre bénie, sans chercher

» à en tirer parti. Mais l'heure de l'adversité est arrivée et
» son peuple s'est souvenu de cette parole du philosophe :
» — « L'adversité est la mère des inventions. » — Il a compris
» que pour panser les plaies de la guerre, il fallait faire
» appel aux machines de l'industrie du vieux monde, décupler
» la force mécanique d'une population encore insuffisante,
» pour extraire de son sol des trésors qu'il avait jusqu'alors
» négligés et dont le trafic lui donnera des bénéfices capa-
» bles de servir sa dette et fera renaître sa prospérité. »

C'est au développement de cette idée que M. Joaquim Lemoine voue ses efforts patriotiques.

Espérons qu'ils seront couronnés de succès et pourront contribuer à développer les relations amicales de notre pays avec le sien ⁽¹⁾.



(1) Le commerce d'exportation de la Belgique au Pérou s'est élevé en 1889 à 18118 colis d'un poids de 1,724,898 tonnes et d'une valeur de frs. 2,298,947,62.

LES PROVINCES ESPAGNOLES

DE

MURCIE ET D'ALMÉRIE

par M. LOUIS SIRET, ingénieur.

Les provinces de Murcie et d'Almérie, dont je vais vous entretenir pendant quelques instants, sont situées à l'extrémité sud-est de l'Espagne, au bord de la Méditerranée.

Au point de vue de la constitution du sol, elles se trouvent dans la région la plus tourmentée de l'Espagne. On y voit beaucoup de roches volcaniques : les montagnes sont hautes et escarpées, à pente rapide : elles paraissent semées sans ordre, comme à la suite d'un immense bouleversement. Cet état de choses constitue un contraste marqué avec ce qui s'observe sur l'autre versant, dans l'Andalousie occidentale ; là, les montagnes sont moins élevées, à pentes plus douces, et viennent se fondre insensiblement dans la plaine au lieu de plonger à pic dans la mer.

Ce contraste en amène d'autres : l'Est est sec, aride, déboisé ;

l'Andalousie possède une végétation riante ; son sol plus humide est toujours couvert de verdure. Ses ravins sont parcourus par des ruisseaux qui se réunissent en un beau fleuve, le Guadalquivir : c'est le Bœtis des Romains, qui porte la fertilité depuis les sommets neigeux de la Sagra et de Sierra-Nevada jusqu'à Séville dans toute la plaine de l'ancienne et riche Bétique.

Au lieu de cela, Murcie et surtout Almérie sont découpées par des torrents à pente rapide dont le lit est habituellement à sec.

Lorsqu'il pleut fort, les eaux rencontrent un sol dénudé accidenté, que rien ne protège contre leur action ; aussi, des flancs des montagnes se précipitent, non pas des filets d'eau limpide, mais des torrents d'une boue pesante, dix fois plus destructive que l'eau pure. Ils se réunissent dans les vallées en un flot puissant qui démolit et entraîne tout ce qu'il rencontre : les terres labourables sont comme liquéfiées sous son action et descendent avec lui à la mer, transportant parfois des arbres qui cheminent en gardant leur position naturelle ; et malheureusement trop souvent des maisons, imprudemment bâties trop près du torrent, sont englouties avec leurs habitants. Comme de tristes épaves, la crue laisse sur les bords des cours d'eau des limons d'une fertilité extraordinaire, simulant un remède à des maux irréparables.

On conçoit que cette action, incessamment répétée, doit enlever à la longue toute la terre labourable. Et en effet, bien nombreux sont les endroits où l'on ne voit aujourd'hui que la pierre nue, portant l'empreinte des derniers sillons, tracés par la charrue dans une terre trop peu profonde : le laboureur a dû chercher plus haut des terres encore incultes pour les défricher, et aussitôt l'action destructive commence, là aussi, à faire sentir ses effets.

Il y a cependant des parties privilégiées : à 8 lieues de la mer, au bord du Rio Segura, est bâtie Murcie. Le Segura s'alimente des neiges de la Sagra à 2400 d'altitude et contient toujours de l'eau. Sa vallée est large et les limons que les torrents lui apportent sont extrêmement fertiles.

Les Arabes ont capté les eaux de la rivière en amont de Murcie et, par un réseau de canaux bien étudié, les ont distribuées par toute la campagne ; aussi n'y manque-t-on jamais d'eau pour les irrigations, et les récoltes sont assurées. On se sert encore aujourd'hui de ces travaux exécutés par les Arabes, et l'on n'y a apporté que peu de modifications. Le Segura est sujet à des crues. L'année 1879 a été témoin de l'une des plus désastreuses ; le torrent déborda et envahit la campagne ; beaucoup de maisons mal construites s'écroulèrent. Pour comble de malheur, c'était la nuit : les eaux, tombées vers 4 à 5 heures dans les parties montagneuses, n'arrivèrent en masse à Murcie qu'à 9 ou 10 heures du soir ; sinon beaucoup d'accidents auraient pu être évités.

Comme d'habitude, la crue déposa une forte quantité de limons, et malgré la destruction des récoltes, les paysans eurent une fort bonne année : les pertes matérielles ne furent après tout pas bien considérables.

Il y a encore beaucoup d'autres vallées fertiles, mais souvent dépourvues d'eau : dans ce cas on dévie les rivières par des travaux importants, ou bien l'on construit des barrages derrière lesquels s'emmagasinent de grandes quantités d'eau à l'époque des pluies et d'où on les distribue sur les terres pendant la saison sèche.

La ville de Lorca possède un de ces barrages, situé à 2 lieues en amont. On le construisit au commencement de ce siècle, mais ses fondations étaient mal assurées, et dès qu'il fut rempli, il commença à inspirer des craintes.

Un jour l'ingénieur qui dirigea sa construction alla le visiter : à mi-chemin, c'est-à-dire dans le lit du torrent lui-même, on entendit soudain un bruit sourd : les compagnons de l'ingénieur s'enfuirent sur les montagnes, essayant vainement de l'entraîner, lui disant que c'était la rupture du lac. C'était vrai : bientôt un flot noir passait, balayant tout ce qui vivait aux abords du torrent, et allant porter le désastre dans la partie basse de Lorca.

Aujourd'hui le barrage est reconstruit. Le lac artificiel cube 26 millions de mètres cubes d'eau, soit le double de celui de la Gileppe.

L'agriculture n'est cependant pas très avancée : la fertilité naturelle du sol, favorisée par un climat délicieux, en fait presque tous les frais.

*
* *

Malgré d'assez fortes chaleurs, la température est agréable, grâce au voisinage de la mer : le plus mauvais temps de la journée est le matin ; il règne alors un calme plat et le soleil échauffe les montagnes d'aplomb ; mais cet échauffement produit un appel assez énergique de l'air frais de la mer, et un courant s'établit bientôt pour ne cesser qu'au soir, alors que l'équilibre s'est fait. La nuit, l'inverse se produit : les sommets des montagnes se refroidissent les premiers et renvoient vers la mer les couches d'air rafraîchies. Ce jeu est très régulier en été, aux époques des plus fortes chaleurs.

L'absence d'humidité dans l'air contribue encore à rendre la chaleur plus supportable. Elle a aussi une grande influence sur les changements de température ; à cause d'elle, le rayonnement nocturne est très fort : dès que le soleil est descendu sous l'horizon, la fraîcheur commence, et une rosée abondante se précipite jusqu'au matin.

Les pluies sont rares ; souvent, de mai à septembre, il ne tombe pas une goutte d'eau. En septembre, on a quelques pluies d'orage, dont profitent les laboureurs pour semer les terres qui n'ont pas d'irrigation artificielle. Octobre et novembre fournissent une belle saison, plutôt sèche ; en décembre et janvier les pluies sont assez fréquentes ; février et mars sont les mois des vents. Dès avril, le printemps règne en plein, et l'on jouit d'une température délicieuse, qui ne devient excessive que du 20 juillet au 20 août. A cette époque, elle

atteint 35 et 40° dans l'intérieur des terres, sans dépasser 35° au voisinage de la mer.

Dans les terres ordinaires, on sème le froment et l'orge d'octobre à novembre. Leur récolte se fait en mai et juin ; alors on sème le maïs, les melons, etc., c'est-à-dire la récolte d'été.

*
* *

La nourriture des habitants consiste surtout en pain. Ils consomment les farines de froment, d'orge et de maïs diversement préparées, du riz, des pommes de terre, des piments doux, de la morue et des sardines salées, des œufs et un peu de viande de mouton : au commencement de l'hiver, on tue le cochon, dont les différentes parties sont préparées pour être consommées pendant la saison froide. Les assaisonnements sont les olives, les tomates, l'ail, le piment piquant, le safran et divers légumes. Tout est préparé à l'huile. En fait de fruits, on mange surtout des figues, fraîches ou sèches, des melons, des pastèques, des raisins, des oranges, etc. Tout cela est à fort bon compte : les melons coûtent 5 à 10 centimes le kilo, les oranges 2 centimes pièce et tout le reste à l'avenant. L'ouvrier fait son premier repas après 2 ou 3 heures de travail ; le dîner à midi et le souper après la journée finie ; pendant qu'il mange, il ne boit que fort peu ; mais après le repas il avale de fortes quantités d'eau, après quoi il allume une cigarette. Fumer une cigarette est synonyme, en espagnol, de se reposer, faire la sieste, ne rien faire, en un mot. C'est ce qui explique la forte consommation de tabac qui se fait dans le pays.

La question de l'eau est capitale : presque toutes les villes sont alimentées par des conduites venant d'assez loin. Près des villages il y a toujours des sources reconnues et soigneusement gardées.

Quoiqu'on fabrique beaucoup de vin de toutes sortes, on en consomme assez peu dans le pays : il est surtout destiné à l'exportation.

*
* *

On comprend que sous un climat si doux, étant donnée la nature sobre de l'Espagnol, celui-ci ne recherche guère le confortable. Ses habitations sont très primitives.

Bien souvent, au commencement de l'été, les familles de la campagne vont s'installer sous un grand figuier. Cet arbre, très répandu dans le pays, couvre de son ombre un espace assez considérable : ses branches inférieures pendent contre le sol et son feuillage forme un grand dôme régulier très aéré à l'intérieur. Les rayons du soleil n'y pénètrent pas, et les feuilles tamisent la fraîcheur nocturne : aussi y passe-t-on les moments chauds de la journée et toute la nuit.

Les fruits de l'arbre entrent pour une bonne part dans l'alimentation. Le figuier fournit deux récoltes : la première donne la figue-fleur, ce qu'on appelle *breba* : c'est un fruit doux, un peu fade, excessivement mou et que les habitants avalent parfois tout d'un trait, quoiqu'il ait la dimension d'une poire. Le mot *breba* est souvent appliqué au figuré à toute bonne aubaine, toute entreprise réussissant bien sans coûter grand travail : aussi vous comprenez combien les Espagnols sont friands de *brebas*. Cette espèce de figues se mange surtout fraîche. Celles que l'arbre donne à la fin de l'été sont plus généralement séchées.

A l'époque des récoltes, les paysans se construisent parfois une hutte composée de branchages et de roseaux : ils choisissent un endroit surélevé, d'où ils peuvent surveiller leurs terres. Ils sont aidés dans cette surveillance par une race de chiens de fort mauvais caractère, rendant difficile l'accès des propriétés.

Ces huttes sont quelquefois définitives : le pied des poteaux est alors rendu plus solide par un petit mur en terre et pierres,

et les roseaux sont recouverts d'argile. Ce procédé est celui qu'on employait déjà à l'âge de pierre.

Mais habituellement les maisons sont formées de vrais murs, faits en pierre et boue, et recouverts de poutres, de roseaux et de terre formant un toit plat ; c'est encore là un système qui date des temps préhistoriques. Si on ajoute le plâtre pour la maçonnerie des murs et la couverture du toit, on a le type général des maisons modernes dans les campagnes.

Lorsqu'il y a une fenêtre, c'est un simple trou carré muni d'un barreau de fer ou de bois et d'un volet : la vitre est un luxe réservé aux villes ; souvent même il n'y a pas de fenêtre, et il faut ouvrir la porte pour laisser entrer le jour.

Mais il existe un système d'habitation plus original. Dans beaucoup d'endroits, les collines sont formées d'un terrain très tendre, mais très résistant aux actions atmosphériques, et les parois des montagnes y sont souvent coupées à pic. Dans ces parois, les naturels pratiquent une ouverture, devant servir de porte ; quand ils ont ainsi creusé un mètre ils continuent en élargissant brusquement jusqu'à obtenir les dimensions d'une chambre ; l'entrée est munie d'une porte en bois, et la maison est faite ; au fond et à côté de la 1^e chambre on peut en construire d'autres. Pour l'aérage et pour la fumée on pratique au sommet de la colline un trou servant de cheminée qui vient communiquer avec une des chambres. L'orifice est muni d'un petit bout en maçonnerie. Il existe des montagnes entières ainsi minées, et même des maisons avec étages.

Ces habitations sont économiques de construction et d'entretien, fraîches en été, chaudes en hiver, solides, à l'abri des eaux et du vent. Elles sont très répandues parmi les classes pauvres. Leur défaut est d'être généralement trop peu ventilées.

Dans les villes, les maisons n'offrent rien de bien spécial, sinon qu'elles sont fort mal construites. Les toits sont très souvent plats : on peut y prendre le frais le soir, mais il faut craindre les refroidissements brusques.

Pour trouver le type des maisons confortables et adoptées

au pays, il faut aller à Séville. Par un vestibule muni à chaque extrémité d'une grille artistement forgée, on pénètre de la rue dans le *patio*, cour intérieure, couverte d'un voile ou d'un toit percé de fenêtres : tout autour règne une colonnade soutenant l'étage. Sur cette cour donnent les portes et les escaliers des divers appartements. Soustraite aux rayons directs du soleil, elle est toujours fraîche et sa hauteur y entretient un léger courant d'air perpétuel. On y passe une partie de la journée et le soir on s'y réunit, on fait de la musique, on lit, on danse ; et les passants dans la rue prennent de loin leur part à tous ces divertissements.

*
* *

A propos de divertissements, ceux-ci ne sont pas très variés. Vous connaissez tous ce jeu barbare qui consiste à faire éventrer par un taureau quelques pauvres vieux chevaux usés par le travail, à torturer ensuite le malheureux taureau jusqu'à lui donner le coup fatal ; tout cela avec grand danger pour les hommes eux-mêmes.

Entre eux les paysans et les ouvriers jouent, quelquefois aux quilles, à la boule ou à d'autres exercices analogues. Aux fêtes, ils dansent beaucoup.

Leurs jeux de cartes sont peu nombreux : ce qu'il y a en eux d'essentiel bien plus que chez nous, c'est la ruse, c'est qu'il faut tromper l'adversaire sur ce qu'on a et ce qu'on va faire.

*
* *

L'Espagne n'est pas seulement privilégiée sous le rapport du climat et de la végétation : c'est encore un pays très favorisé par l'abondance des richesses minérales. Presque tous les métaux y sont répandus à profusion : mais je ne vous parlerai que de l'argent, à cause du rôle immense qu'il a joué dans l'histoire de la Péninsule.

Les premiers navigateurs qui abordèrent en Espagne y rencontrèrent des peuples peu avancés, ne connaissant pas l'usage des métaux et se servant exclusivement de la pierre, du bois et de l'os. Ils venaient apportant avec eux les premiers éléments de civilisation, notamment la connaissance du métal. Le pays produisant du cuivre en abondance, ses habitants furent bientôt au courant d'une métallurgie primitive et de certaines connaissances minières : en fouillant le sol à la recherche de minerai, ils rencontrèrent l'argent : non pas du minerai d'argent, mais un métal pur et brillant, paraissant fondu.

Cette découverte attira de plus en plus les étrangers émerveillés de voir les indigènes employer le métal précieux aux usages les plus vulgaires. Dans les autres pays en effet, l'argent est mêlé en très petites proportions au plomb et son extraction demande des connaissances métallurgiques que ne possédaient pas les Espagnols à cette époque.

Une véritable fièvre d'argent dut envahir le pays, y allumer des guerres, y amener de tous côtés les peuples étrangers plus avancés.

La légende ou plutôt l'histoire nous raconte comme suit la découverte de l'argent ; je cite un passage de Diodore de Sicile.

« Ces montagnes étaient jadis couvertes de forêts épaisses
» et impénétrables, mais dans des temps très reculés de nous,
» les bergers, si l'on en croit la tradition, ayant mis le feu
» aux arbres, toute la chaîne des monts s'embrasa, et comme
» le feu dura sans discontinuer pendant une longue suite de
» jours, la superficie entière du sol fut brûlée. C'est en mémoire
» de cet événement que les monts Pyrénées ont reçu leur nom.

» Pendant l'incendie, une grande quantité d'argent inonda
» la terre brûlante, la mine d'où l'on retire ce métal étant
» entrée en fusion par l'excès de la chaleur, et venant couler
» à la surface en ruisseaux de l'argent le plus pur. Les
» naturels du pays ignoraient l'usage du précieux métal : mais

» les Phéniciens, que leur commerce amenait dans ces contrées,
» ayant appris ce qui s'était passé, s'empressèrent de prendre
» cet argent en échange d'une très petite quantité d'autres
» marchandises, et l'ayant ensuite porté en Grèce, en Asie
» et chez presque toutes les nations de la terre, ils acquirent
» par ce trafic d'immenses richesses..... Lorsque la charge de
» leurs vaisseaux était complète, ils coupaient les plombs
» attachés aux ancrs et y substituaient des lingots d'argent
» pour remplir le même office.

» Un commerce si productif s'étant prolongé, les Phéniciens
» accrurent leur prospérité et leurs richesses à un tel point,
» qu'ils furent en état d'envoyer diverses colonies en Sicile,
» en Lybie et Sardaigne, et même en Ibérie ».

Comme d'habitude, le premier mouvement des savants et des historiens au sujet de cette tradition a été le doute : Diodore même paraît sceptique en la racontant. En général, on la traite de fable. Mais en réalité, c'est le plus ancien monument historique de l'Occident. Nos fouilles nous ont en effet permis de constater, dès l'âge de pierre, la présence de commerçants étrangers; peu après la découverte de l'argent, et enfin l'invasion et la prise de possession du sol par des peuples venus de l'Est.

Les Pyrénées ne produisent pas d'argent, et leur nom paraît venir non pas de $\pi\upsilon\rho$, qui veut dire feu, mais de l'ancien celtique *pyrn*, qui signifie montagne. Ce sont d'ailleurs les montagnes du sud de l'Espagne qui produisent encore aujourd'hui l'argent natif. Mais des méprises de cette sorte sont fréquentes pour des pays éloignés et peu connus, comme l'Espagne l'était pour les anciens. L'incendie des forêts rapporté par Diodore paraît vrai d'après d'autres documents et l'on comprend qu'il ait pu être allumé pour bien des raisons : il est naturel aussi qu'après cet incendie le sol put être mieux fouillé et que la rencontre des lingots d'argent lui fût attribué, par ces peuples ignorants. Retranchant donc le merveilleux, nous retrouvons dans cette

tradition le récit d'un fait vérifié par l'archéologie, et ce fait est la clef de l'histoire d'Espagne.

En effet, dès ce moment le pays perdit sa liberté : ses contrées les plus riches furent envahies par les Phéniciens qui l'exploitaient, comme nous venons de le voir, au profit des régions de l'est. C'est d'Espagne probablement qu'ils tirèrent l'argent qui inondait les marchés de Sidon et de Tyr, les métaux qu'Hiram vendit à Salomon pour la construction du temple. D'autres peuples vinrent certainement leur disputer ces richesses, comme paraissent le montrer les ruines des remparts cyclopéens de Tarragone et de Sagonte, fondés par les peuples d'origine grecque et étrusque. Bientôt les Carthaginois vinrent s'y établir et travaillèrent les mines par eux-mêmes, mais la proie était trop belle pour ne pas exciter la jalousie de leurs ennemis les Romains : ceux-ci, trouvant des alliés dans les colonies de même race qu'eux, établies dans le pays, se firent maîtres de l'Ibérie, qui devint la plus belle des provinces romaines.

Le sol est encore couvert des vestiges de leur domination, il renferme des trésors archéologiques, malheureusement trop dédaignés.

Les restes immenses de leurs exploitations minières excitent surtout l'admiration ; tout y montre une activité, une patience, un génie merveilleux. On y apprend à les connaître, autant peut-être que dans les monuments qu'ils ont laissés à la surface du sol, et en tout cas, en constatant l'énorme quantité de richesses qu'ils en ont extraites, on peut croire que c'est avec l'argent de l'Espagne qu'ils ont conquis le monde.

Mais à leur tour ils furent chassés d'Espagne : les barbares passèrent, ne laissant derrière eux que la misère. Plus tard les Arabes firent de tout le sud un royaume très florissant ; ils s'adonnèrent surtout à l'agriculture. Eux aussi furent expulsés, et l'Espagne reconquit enfin sa liberté.

Pendant tous ces siècles, le pays ne s'appartint jamais, il fut constamment la proie d'autres peuples, venus pour l'exploiter

à leur profit. Cette dépendance ininterrompue peut expliquer sa situation actuelle ; elle a eu une grande influence sur le caractère de la race ; mais ce sont là des questions que je n'ose aborder et que je laisse à des esprits plus compétents.

Je vais maintenant vous montrer des projections représentant des vues de l'Espagne, surtout prises dans les provinces du midi, ainsi que quelques dessins où j'ai tâché de résumer les faits les plus instructifs se rapportant à la période où pour la première fois on connut et employa l'argent en Europe.

VUES.

1. Murcie : pont sur le Rio Segura ; au fond la campagne si riche dont je vous ai parlé.
2. Le même pont vu de l'autre côté ; lors de l'inondation de 1879, il fut sur le point de s'écrouler.
3. Murcie : tour de la cathédrale du sommet de laquelle on jouit d'une vue admirable sur la campagne ; l'œil y embrasse une surface de 30 à 40 lieues carrées.
4. Un coin de la campagne de Murcie avec des cyprès, des palmiers et une maison relativement bien construite.
5. Le port de Carthagène, un des mieux défendus que l'on connaisse ; entouré d'une ceinture de rochers, il laisse un étroit passage pour les navires.
6. Vue de Carthagène.
7. Vue de Cuevas, ville située sur le Rio Almanzora : ce pays fut un des derniers remparts des Arabes : le nom même d'Almanzora fait allusion à la défaite finale qu'ils y éprouvèrent.
8. Environ de Cuevas. Cette vue représente une de ces collines dans lesquelles les habitants se sont construit des habitations. Comme vous voyez, il y en a depuis la base jusque près du sommet. C'est que celui-ci était autrefois plus

accessible : mais les terres ont été entraînées et peu à peu le niveau d'habitation a dû descendre. Au second plan on voit la campagne du Rio Almanzora. Cette campagne fut très éprouvée lors de la fameuse inondation de 1879, mais il y a 2 ans il en survint une autre, au milieu de la nuit, qui fut encore plus terrible. Pour se faire une idée de la puissance destructive d'un de ces torrents quand il se met en colère, il suffit de considérer qu'il débitait plus de 20 millions de litres par seconde, alors que peu d'heures avant son lit était complètement sec et poussiéreux.

9. Vue prise du même endroit dans l'autre sens ; au premier plan, on voit quelques-unes de ces cheminées servant aux maisons souterraines.

10. Port d'Aguilas avec les restes d'un château fort, abandonné.

11. Autre vue d'Aguilas.

12. Paysan murcien avec l'habillement caractéristique : aux pieds des sandales tressées de sparte, sorte de jonc très résistant. Pantalon large et court. Ceinture d'ordinaire noire ou rouge. Gilet à boutons d'argent. Ces boutons sont souvent très riches. La veste se porte surtout sur les épaules, à moins que, comme dans le cas actuel, elle ne soit remplacée par une couverture nommée *manta*. Sur la tête, la *montera*.

13. Type du paysan coiffé du chapeau le plus généralement en usage.

14. Paysan et paysanne. Le costume de cette dernière est toujours raide : les étoffes ont des couleurs vives, comme pour lutter avec la vivacité des teintes du ciel et du paysage.

15. Ane et ânier. A force d'être ensemble, de parcourir du même pas les interminables routes du pays, de partager bien souvent la même couche, presque la même nourriture et peut-être les mêmes réflexions, ces deux êtres finissent par être inséparables et par avoir un certain air de famille.

— Les dessins qui vont suivre vous feront parcourir rapidement les diverses civilisations primitives de l'Espagne.

16. Voici d'abord des objets de l'âge de pierre : des silex taillés en percuteurs, couteaux, scies, poinçons, haches, etc., ainsi que des coquillages transformés en ornements. Le tout était contenu dans le vase du milieu, caché dans une petite grotte dont l'entrée est dessinée au centre de la planche.

17. Objets de l'époque suivante : la pierre domine, comme le montrent les pointes de flèche en silex d'un travail admirable, les couteaux, les scies, etc. Mais au milieu de cet outillage de pierre apparaissent des objets en cuivre comme la hache et les pointes dessinées au milieu de la figure, et des bracelets en bronze. Ce mélange, ainsi que plusieurs autres circonstances, prouvent la première arrivée des commerçants étrangers. La transition est trop brusque, l'assemblage trop disparate pour laisser place à une autre explication.

18. Yfre, province de Murcie. Représente la vue d'un village fortifié situé au sommet d'un roche. Comme ce qui va suivre, ces restes appartiennent à une période un peu plus avancée. On vient de découvrir l'argent ; avec cette richesse, naît naturellement le besoin de la défendre contre les envahisseurs : mais la bourgade que nous voyons, comme les suivantes, a été incendiée et l'ennemi a pris possession du sol. Les ruines de ces villes nous représentent donc une courte période de civilisation et d'indépendance. Cette période n'est pas la moins glorieuse dans l'histoire d'Espagne, mais hier encore, elle était traitée de légendaire et fabuleuse. Les dessins de la partie inférieure donnent les plans des murs de fortification.

19. Lugar Viejo, province d'Almería. Autre bourgade ; ses ruines sont au sommet du plateau. Celui-ci est défendu naturellement, mais un mur qu'on ne distingue pas complète cette défense. Le tout a été encore une fois incendié.

20. Zapata (Ramonete), Murcie. Le gros rocher est l'emplacement d'une troisième bourgade qui a été également détruite ; en

dessous est dessiné le plan avec l'enceinte fortifiée. L'espèce de monolithe qui se dresse au centre est simplement un fragment de calcaire qui s'est détaché du sommet.

21. Algar, Almería. Le plateau du centre supporte aussi les restes d'une ville importante de la même époque. Nous avons pu y fouiller plus de 1000 sépultures. A droite, le village moderne de Antas. A l'avant-plan on voit la rambla (torrent) del Cajete servant ordinairement de chemin ; il y a quelques années, à la suite d'une forte pluie, son lit contenait par places une profondeur de 10 mètres d'eau.

22. Gatas, Almería. Encore un camp retranché entouré de hautes montagnes et au pied duquel est planté un beau jardin d'orangers. Les oranges de ce jardin sont réputées comme les meilleures de la province et ce n'est pas peu dire.

23. Gatas. Nous voyons ici un détail curieux relatif aux fortifications de cette époque. Ce sont deux galeries souterraines partant de l'intérieur de l'enceinte fortifiée et descendant jusque dans le lit du torrent. Le tout était soigneusement recouvert d'un grand tas de décombres qui le dérobaient à la vue. Ces constructions permettaient aux habitants du rocher de s'approvisionner de l'eau du ravin sans être vus. Elles sont la meilleure preuve de l'état de guerre continuelle dans lequel se trouvait le pays. Ce que vous voyez ici ne sont que les ruines des galeries en partie détruites par le temps.

24. Oficio, Almería. Vues et plans de l'acropole de l'oficio, datant de la même époque. A gauche, la Sierra Almagrera contenant de riches filons de galène argentifère ; au pied de cette montagne, la plaine des Herrerías, où les préhistoriques, les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains et après eux les modernes sont venus tour à tour puiser l'argent natif. Dans la grande plaine en avant des montagnes du fond, on distingue à peine les maisons et les accidents de terrain, le tout se perdant dans la distance. Au fond à 10 lieues sont les montagnes de Bacares, de 2000 mètres de hauteur, couvertes de neiges en

hiver, et d'où descendent les eaux du Rio Almanzora dont je vous ai parlé.

La vue du milieu représente une petite vallée assez fertile ; on y voit au premier plan des champs disposés en terrasses pour l'irrigation.

En dessous est le plan de la bourgade préhistorique.

25. Fuente Alamo, Almería. Au centre de tous ces rochers convulsionnés s'en dresse un, couvert de ruines préhistoriques, sous lesquelles nous avons retrouvé de nombreux objets d'argent et d'or. Les anciens avaient choisi ce point à cause du voisinage d'une source d'eau excellente. Cette source servait il y a peu de temps encore à l'alimentation de la ville de Cuevas, qui possède aujourd'hui une conduite d'eau spéciale. C'est au voisinage de cette eau qu'on doit les quelques arbustes que vous voyez ; ce sont des peupliers d'Italie appelés *alamos* en espagnol, d'où le nom de la fontaine.

26. Vue d'une sépulture préhistorique. Elle représente le squelette d'un homme replié sur lui-même et déposé dans un grand vase avec tous ses armes, ses bijoux, ses poteries, de la nourriture (jarret de bœuf) etc.

27. Autre sépulture identique comme disposition, mais vue de côté. Elle contient les restes d'une femme, avec ses bracelets entourant encore les os du bras, une bague en argent autour d'une phalange, des pendants d'oreille et un collier près du crâne, un couteau, un poinçon et des vases.

28. Sépulture contenant un squelette d'homme et un de femme. Dans le plus petit des deux vases qui s'y trouvaient, était un peigne en bois encore parfaitement conservé.

29. Quelques objets provenant de sépultures d'hommes, notamment des haches et des poignards.

30. Mobiliers de sépultures de femmes : couteaux, poinçons et bijoux.

31. Objets de fondeur : moules et creusets pour fondre les objets en cuivre.

32. Urne funéraire contenant, outre d'autres restes, un crâne de femme ceint d'un diadème d'argent.

33. Autre urne avec squelette de femme et diadème d'argent renversé devant le crâne.

34. Caveau funéraire renfermant un squelette d'homme et un de femme, avec poteries, une épée en bronze, une couronne d'argent et nombre d'autres objets en cuivre, bronze et argent.

35. Crâne de femme avec bandeau d'argent et pendants d'oreilles en cuivre et argent. En dessous, au milieu, est un poinçon de cuivre dont le manche en bois est entouré d'une lame d'argent roulée en spirale tout autour, d'autres objets en poterie, en cuivre et en argent.

36. Crâne de femme ceint d'un diadème d'argent, entouré de ses pendants d'oreilles en cuivre et argent, et de son collier : le tout est maintenu ensemble par la terre qui a lentement pénétré dans la sépulture.

37. Poteries, couteau, poinçon, bracelets, colliers et diadèmes.

38. En haut, encore un bandeau d'argent, autour divers objets en or, argent, bronze et cuivre, et un peigne en bois.



LE CONGO EN 1890.

par M. le D^r ALLART, consul général à Ténériffe, membre
correspondant (1).

Nous avons cherché à résumer dans le présent travail, outre le mouvement commercial de l'État libre du Congo et celui des ports de Banana et de Boma, tout ce qui a été fait au Congo dans ces dernières années, tant sous le rapport administratif et judiciaire que sous le rapport économique, politique, religieux et scientifique. Il se termine par la comparaison de ce qu'était le Congo lorsque nous le vîmes fin 1882, et ce qu'il est aujourd'hui.

Mouvement commercial.

Sans nous occuper du commerce général, qui n'a relativement qu'une importance secondaire, nous étudierons seulement l'exportation spéciale de l'État du Congo. Le mouvement commercial le plus important de l'année 1889 a eu lieu au troisième trimestre, cette époque étant le moment de la saison sèche

(1) Ce travail est extrait d'un important rapport adressé au ministre des affaires étrangères par M. le D^r Allart, qui a résidé plusieurs années au Congo et est en ce moment consul général à Ténériffe. Il est daté de Sainte-Croix le 20 février 1890. C'est en quelque sorte un exposé officiel des progrès remarquables réalisés dans l'*État libre du Congo* ; il nous a paru intéressant de le faire connaître à nos lecteurs.

succédant aux récoltes ; la comparaison de ce trimestre des différentes années peut déjà donner une idée exacte de l'importance de chaque année en particulier, et ensuite de la différence de chacune des années entre elles. Nous avons, comme chiffres du troisième trimestre des quatre dernières années : En 1886, 456,721 fr. 68 c. ; en 1887, 654,846 fr. 56 c. ; en 1888, 892,843 fr. 25 c. ; et en 1889, 1,402,376 fr. 60 c. Nous trouvons ainsi une augmentation de 198,124 fr. 88 c. pour 1887, de 237,996 fr. 69 c. pour 1888, et de 509,533 fr. 35 c. pour 1889 ; soit, pour 1889, un chiffre triple de 1886. Si, au lieu de prendre les totaux, nous examinons chaque produit en particulier, nous remarquons les mêmes progressions.

En 1886, la récolte des arachides était presque complètement nulle, à cause du manque de pluies, et par suite, l'exportation des noix palmistes était très faible, attendu qu'elles remplaçaient les arachides dans la nourriture des nègres. En 1886 il n'y a eu ainsi, pour le troisième trimestre, que 3,517 kilogrammes d'arachides exportés ; en 1887, 5,294 ; en 1888, 9,063 ; et en 1889, 32,518. En 1888 seulement, les pluies ont recommencé à devenir régulières, d'où la grande différence de production pour les arachides. Mais le chiffre obtenu est loin encore de la récolte normale, car, en 1885 par exemple, l'importation d'arachides du Congo (les deux rives), au port de Marseille seulement, était de 4,000 tonnes, soit 2,000 tonnes au moins pour l'État indépendant (1). L'huile de palme et les noix palmistes ont également une grande augmentation.

Le produit le plus important et qui appelle particulièrement l'attention, c'est l'ivoire, qui nous donne les résultats suivants : En 1886, 8,047 kilogrammes ; en 1887, 12,085 ; en 1888, 17,223 ; et en 1889, 34,432. Il y a donc entre 1886 et 1889 une différence de 26,385 kilogrammes, qui représente environ trois fois la production de l'année 1886.

(1) Mololey, gouverneur de Lagos : West Africa.

Après l'ivoire, le commerce du caoutchouc est arrivé également à une très grande augmentation : en 1886, il n'y a eu que 11,472 kilogrammes ; en 1889, 43,302. ce qui donne une augmentation de 31,830 kilogrammes, c'est-à-dire trois fois plus que la production de 1886.

Voyons maintenant les années entières : nous trouvons les chiffres suivants : en 1887, 1,980,441 fr. 45 c. ; en 1888, 2,609,300 fr. 35 c. ; nous n'avons pas le produit du quatrième trimestre de 1889, mais nous ne serons pas éloigné de la vérité, en assurant, d'après la progression régulière des autres trimestres, que le total du commerce de l'année 1889 atteindra 3,500,000 francs, soit, sur 1887, une augmentation de 600,000 francs environ pour 1888, et de 900,000 francs pour 1889. Si nous comparons ces chiffres avec ceux de l'année économique 1886-1887, soit 1,425,000 francs, nous arrivons à démontrer ainsi que le produit de l'exportation de l'année 1889 est de deux fois et demie plus considérable que celui de 1886-1887.

Grande navigation. — Comme conséquence directe de l'augmentation du commerce de l'État, le mouvement des ports de Banana et de Boma, pendant la même période, a été plus grand chaque année.

En 1887, en effet, il est entré dans le port de Banana 262 navires, et 626 en 1888 ; ce qui donne une différence de 364 en faveur de 1888. Cette augmentation importante a pour cause principale la grande extension donnée au service de cabotage, pendant cette année, et à la création de nouvelles lignes régulières d'Europe au Congo.

L'année 1889 comprendra une augmentation approximative de 30 à 40 bateaux européens, produite exclusivement par la prospérité du commerce.

Le port de Boma peut être considéré dans les mêmes conditions que celui de Banana, comme progression du mouvement maritime. L'année 1890 apportera une augmentation sensible dans ces ports, à cause de la création récente de deux nouvelles lignes, l'une française, l'autre portugaise.

Dès 1887, les bateaux de fort tonnage ont remonté jusqu'à Boma ; le premier fut un Woerman, le 18 septembre 1887. Mais l'année 1889 a été marquée surtout par un fait de la plus grande importance au point de vue de la navigation du Congo : le 19 juin de cette année, en effet, le *Loualaba*, de la « British and African Steam navigation C^o de Liverpool », steamer jaugeant 1,860 tonneaux, a remonté le Congo jusqu'à Matadi, qui devient ainsi port de mer.

L'assurance que les bateaux qui sillonnent la côte d'Afrique pourraient dorénavant venir charger les produits du haut Congo au débarcadère du chemin de fer en ce moment en construction, est un événement capital pour l'avenir du Congo et les conséquences en sont inestimables.

L'entrée du port de Banana a été assurée par le placement de bouées par le capitaine Boyer. La bouée à tribord, en entrant dans la rade, est peinte en couleur rouge. Les bouées à bâbord, en entrant dans la rade, sont peintes en noir. En outre, des feux ont été placés. Le port de Banana possède ainsi toutes les commodités désirables pour la navigation. Il est le plus sûr et le plus facile de toute la côte d'Afrique. Il est à l'abri de tous les vents et de tous les courants.

Postes. — Pour l'année 1888, le service des postes publie les chiffres suivants : Le total des lettres expédiées au Congo s'élève à 16,272. Les principaux pays qui concourent à ce chiffre sont ; Belgique, 4,572 ; Angleterre, 3,384 ; Portugal, 1,992 ; France, 612 ; Suède et Norvège, 452 ; Allemagne, 444 ; Pays-Bas, 380 ; Danemark, 304 ; viennent ensuite l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, la Russie, la Suisse, etc. En Afrique, les colonies portugaises ont envoyé 2,656 lettres ; les colonies anglaises, françaises et allemande, 196, 164 et 72. Les Etats-Unis d'Amérique sont inscrits pour 728, le Canada 76, le Brésil 24, etc.

Le chiffre total du mouvement des postes pour la réception des objets postaux, lettres, cartes, imprimés, colis postaux, etc., est de 32,948.

Les expéditions postales du Congo atteignent le chiffre de 18,292, et se divisent pour chaque pays dans la proportion indiquée ci-dessus.

Le service intérieur de l'État a été de 4,840 objets.

Le mouvement total du service international des postes du Congo, y compris le transit, atteint le chiffre de 51,264 pour l'année 1888, au lieu de 50,814 pour 1887 et 33,140 en 1886 ; soit une augmentation de 18,124, dans l'espace de deux années.

Organisation administrative.

Le travail accompli au Congo, depuis ces dernières années, est considérable et l'on ne peut se défendre, en constatant tout ce qui a été fait et établi, d'un grand étonnement et d'un profond sentiment d'admiration.

Chemin de fer. — Outre de nombreux décrets dans tous les ordres, nous constatons des découvertes des plus importantes, des entreprises de différentes natures, la création de sociétés ayant pour but l'exploitation des richesses de cet immense territoire et ayant eu pour conséquence immédiate le fait dominant et le plus important, destiné à changer la face entière de l'Afrique centrale : la construction d'un chemin de fer reliant le bas et le haut Congo. Les difficultés de communication entre les pays civilisés et l'Afrique centrale sont ainsi vaincues.

Cette construction, grâce à l'immense réseau fluvial, navigable dans toutes les directions du haut plateau, doit faire du Congo, après les quatre années que dureront les travaux, le débouché général de toutes les immenses richesses de l'Afrique centrale. C'est une œuvre grandiose, dont les conséquences sont incalculables, et due uniquement à l'initiative pénétrante, à la haute sagesse et aux persévérants efforts du Roi des Belges, qui, poursuivant avec une ténacité et une fermeté remarquables son immense conception, à la fois humanitaire, économique et politique, de 1878, ne recula devant aucun sacrifice pour arriver, malgré

toutes les difficultés, et les nombreux obstacles, au résultat extraordinaire que nous constatons aujourd'hui.

L'ardeur infatigable aussi, et l'initiative intelligente de ceux qui ont mené à bonne fin la création de la Société du chemin de fer du Congo, font le plus grand honneur à la Belgique ; et le résultat, au point de vue civilisateur et économique, marquera assurément comme un des événements importants de ce siècle. La traite des esclaves sera aussi atteinte dans son germe, et dans une des causes principales de sa persistance. Sa disparition de toutes les contrées où l'Européen pénétrera facilement n'est pas douteuse.

Division du territoire. — En parcourant ainsi ce qui a été fait dans les différents ordres de l'État, nous avons successivement :

Dans l'ordre administratif : la station de Stanley-Pool, qui avait été saccagée par les Arabes, a été réoccupée par les forces publiques, sous le commandement du capitaine van Gele.

Le territoire de l'État a été divisé en douze circonscriptions ou districts, et l'administration en a été organisée. Ces districts sont : Banana, Nsobé, Région des chutes, le Kassaï, l'Oubangi, les Stanley-Falls, Boma, Matadi, Stanley-Pool, l'Équateur, l'Arouhouimi-Ouellé, le Loualaba.

De nouveaux postes ont été créés et une nouvelle circonscription administrative a été créée dans la région nord de Boma.

Par arrêté du gouverneur, en date du 20 juin 1889, les parties de territoire de Boma et Banana comprises entre le Tchilouango et la Loukoula jusqu'au 13° degré de longitude est, et la rive gauche de la Loukoula à une profondeur de 25 kilomètres, et jusqu'au même degré, sont temporairement distraites de ces districts, et seront administrées par le chef du poste de Nsobé (1).

Les dernières nouvelles nous disent l'état florissant de la station de Loulouabourg, établie par Wissmann. On y fait de

(1) Trois nouveaux postes ont été créés entre Matadi et Loukoungou, le premier au passage de la Mpezo, le deuxième à la Loufou, et le troisième près de Vunda.

grandes cultures, et on y rencontre des troupeaux très nombreux.

La station d'Isanghila, rive nord, qui avait été abandonnée, a été reprise pour le transport.

Trois baleinières font le service d'Isanghila à Manyanga-sud ; chaque baleinière peut emporter 80 à 100 charges de 30 kilogrammes, apportées de Vivi par les nègres ; soit un transport de 7,200 à 9,000 kilogrammes à chaque voyage.

Il a été institué, sous le nom de conseil supérieur, une cour suprême dont le siège est à Bruxelles. Ce conseil supérieur connaît, comme cour de cassation, des pourvois de toutes les affaires civiles et commerciales, et des prises à partie.

Ordre judiciaire. — Les modifications apportées dans l'ordre judiciaire sont : L'établissement de juges territoriaux dans le haut Congo, et la nomination d'officiers de police judiciaire dans les différents districts. La police répressive a été réorganisée et le code pénal complété. Le code civil a été établi. La reconnaissance légale des institutions et associations scientifiques, religieuses, philanthropiques, a fait l'objet d'un décret, ainsi que les successions. L'état civil au sujet des mariages, naissances, décès, est parfaitement établi.

Service religieux. — Au point de vue religieux : Les vicariats ont été réglés par un bref du Pape.

Par un bref du 11 mai 1888, le Pape a réglé la question des vicariats apostoliques dans le bassin du Congo, ouvert par l'État indépendant.

Les territoires de l'État sont, au point de vue religieux, divisés en deux vicariats apostoliques : celui du Congo indépendant et celui du Tanganika occidental.

Le premier s'étend sur toute la partie occidentale du contrôle de l'État jusqu'au Loualaba, et au lac Moëro. Il est réservé aux travaux des missions belges de Scheutveld-lez-Bruxelles.

Les deuxième est réservé aux missionnaires d'Alger. La mission de Kwamouth (Berghe-Ste-Marie) est desservie par les missionnaires belges de Scheutveld, embarqués le 25 août 1888.

Services sanitaires et humanitaires. — Le service sanitaire a été complètement organisé dans les principales juridictions de l'État. Des décrets spéciaux ont réglé le trafic des spiritueux, des armes à feu et des munitions de guerre. Il en est de même pour le louage et les contrats de service entre noirs et non indigènes, pour le recrutement des travailleurs et des porteurs, ainsi que pour la protection à accorder aux indigènes et aux immigrants.

Des postes militaires importants ont été établis en vue surtout de l'abolition de la traite des esclaves dans les points principaux où elle s'exerçait : au confluent de l'Arouhouimi, à Oupoto, dans le haut Sankourou, dans l'Oubangi (à Zongo, à Mokonanghay, à Banzis).

La conférence antiesclavagiste, réunie à Bruxelles, pour l'abolition de la traite des nègres, témoigne des efforts faits par le Roi-Souverain du Congo, au point de vue de la civilisation, et de sa préoccupation humanitaire et constante pour l'amélioration du sort des populations africaines.

L'Association africaine de la Croix-Rouge a été fondée à Bruxelles par un décret du Roi-Souverain du 31 décembre 1888. La société a pour but de donner des secours aux blessés et aux malades en temps de guerre, et en tout temps, de prêter aide et assistance, dans la mesure de ses ressources et dans toute l'étendue de l'Afrique : 1° à tous ceux qui, s'étant dévoués aux intérêts de la civilisation en Afrique, sont atteints de blessures ou de maladies ; 2° aux indigènes malades et blessés.

L'Association est reconnue, par le Roi-Souverain du Congo, comme personne civile.

La construction d'un sanitarium de la Croix-Rouge a été décidée. L'emplacement choisi est Mounda, à quelques milles de Banana. Cet endroit est un des sites les plus favorables par sa proximité de la mer, son altitude, sa magnifique végétation et son peu d'éloignement de Banana. Il est destiné à répondre, en Afrique, au but principal pour lequel l'Association africaine de la Croix-Rouge a été fondée. Cet établissement sera un

véritable bienfait, non seulement pour le Congo, mais aussi pour toute la côte qui l'avoisine, et l'on ne peut assez dire la reconnaissance qui sera due à la haute pensée humanitaire qui a présidé à sa fondation.

Relations internationales. — Une convention d'extradition a eu lieu entre l'État et le Portugal ; un décret délimite les frontières entre l'État indépendant et les possessions françaises dans la région de Manyanga ; de même un protocole règle définitivement la question de délimitation sur l'Oubangi avec le gouvernement français.

Marine. — La marine a été complètement organisée. Outre la pose de bouées et les constructions de feux, des décrets ont été publiés au sujet de la police, de la surveillance et de l'usage des pavillons ainsi que pour la reconnaissance du pavillon de l'État. Les facilités d'embarquement et de débarquement sont assurées dans les ports de Banana, Boma et Matadi, par des constructions de « piers ».

Cadastré. — La carte cadastrale du bas Congo, destinée à servir de base à la propriété foncière, est terminée, et la brigade topographique réunit les éléments nécessaires à l'établissement d'une carte géographique.

Postes. — Le service des postes est assuré par le transport rapide, régulier et à bon marché, de la correspondance et des colis postaux. De nouvelles lignes créées permettent les rapports entre l'Europe et le Congo trois à quatre fois par mois.

Force publique. — La force publique est complètement organisée par de nouveaux décrets. Elle est composée de soldats houssa, zanzibarites et indigènes (Bangala). Outre les postes de Boma, Berna, Matadi, Léopoldville, Bangala et Stanley-Falls, il en a été créé d'autres à l'Arouhouimi, à Sankourou et à Oupoto et Zongo (Oubangi).

Droit de propriété. — La propriété a été assurée, réglementée et régularisée par l'enregistrement et par des décrets spéciaux sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, les saisies mobilières et immobilières, etc.

Au point de vue commercial et industriel, des décrets et arrêtés ont réglé les sociétés de commerce et les conditions dans lesquelles elles peuvent exister.

L'exploitation des mines, du caoutchouc et des autres produits végétaux, les faillites, et la reconnaissance des marques de fabrique et de commerce ont fait l'objet de décrets spéciaux.

Dette publique. — Le décret du Roi-Souverain, du 7 février 1888, a créé une dette publique de 150 millions de francs. Cette dette est représentée par 1,500,000 obligations de 100 francs au porteur, réparties en 60,000 séries de 25 obligations chacune. Toutes les obligations sont remboursables en 99 ans, avec primes ou avec une augmentation annuelle et successive de 5 francs, pendant toute la durée de l'emprunt. En garantie du paiement des primes et du remboursement des obligations, un fonds d'amortissement composé de valeurs de premier ordre, est constitué au fur et à mesure de l'émission et proportionnellement au nombre de titres émis. Ce fonds d'amortissement est administré par le comité institué par le décret du Roi-Souverain ; il est la propriété collective des détenteurs de titres, et doit rester déposé à la Société générale, qui attestera le dépôt par son visa sur les titres définitifs.

Première émission : 14 février 1888, 100,000 obligations.

Deuxième émission : 6 février 1889, 600,000 obligations.

Distinctions honorifiques. — *Étoile africaine.* — L'ordre de l'Étoile africaine a été institué le 30 décembre 1888 ; il est destiné à récompenser les services rendus à l'État indépendant du Congo, et en général à la cause de la civilisation africaine.

Il se compose de six classes dénommées comme suit : Grand-croix, grands officiers, commandeurs, officiers, chevaliers, médaillés.

Étoile de service. — Par décret du 16 janvier 1889, l'Étoile de service est décernée à ceux qui ont servi, au Congo, l'État indépendant, comme attestation publique qu'ils ont accompli fidèlement et honorablement leur terme de service.

Médailles aux chefs indigènes. — Par suite d'un décret du

30 avril 1889, il est décerné aux chefs indigènes congolais qui auront fait preuve de loyauté et de dévouement, des médailles en récompense des services rendus par eux à l'État. Elles sont en vermeil, argent ou bronze.

Explorations et découvertes. — L'exploration si importante de Wissmann, Dr Wolf et von François, de 1883 à 1885, fut une révélation au point de vue de la navigabilité du plateau central de l'Afrique, par la découverte du Kassaï et de ses nombreux affluents, dont les principaux, le Koango, le Sankourou et le Tchouapa, furent également explorés. Depuis lors, le Congo acquit une importance à laquelle on ne s'était pas attendu. Les explorations faites dans ces dernières années ne firent qu'accroître cette importance en complétant et en ajoutant sans cesse aux assurances de produits et de richesses que l'on trouvait dans cette partie de l'Afrique centrale.

Nous donnons ici les explorations qui ont été successivement faites, avec les résultats obtenus, et leurs conséquences pour l'avenir.

Le problème de l'Oubangi-Ouellé, par le capitaine van Gele. — Depuis l'exploration de Schweinfurth, le cours de l'Ouellé était un problème important à résoudre. Le Dr Junker donna la solution d'une partie, par le Soudan, et le capitaine van Gele celle de l'autre par l'Oubangi. Celui-ci partit de l'équateur le 26 octobre 1887 ; à bord de l'*En Avant*, il remonta l'Oubangi et arriva aux rapides de Zongo le 21 novembre. A partir de Zongo, sur une distance de 37 kilomètres, il se présenta 6 rapides. Van Gele parvint à les franchir et poursuivit son exploration jusqu'à 21° 55' de longitude, à 4° 20' de latitude, sur une longueur de rives de plus de 800 kilomètres. Il fut arrêté par l'hostilité des Yakoma et par un accident arrivé au petit steamer.

Le Dr Junker atteignit le 22° 55' au même parallèle. Il ne reste donc qu'un degré à reconnaître (1). Toutefois, le problème

(1) Ce dernier degré est probablement en ce moment reconnu par le capitaine van Gele, qui partit d'Anvers le 29 janvier 1889 dans ce but.

posé dix-huit années auparavant par Schweinfurth était résolu; et, par là même, les limites du Congo sont reportées au 8° de latitude nord (crête du bassin du Nil).

Le Kibali, petite rivière qui prend sa source à l'ouest de Wadelai, sur le versant occidental des montagnes Bleues, est la branche initiale de l'énorme cours d'eau qui, après avoir successivement porté les noms de Ouellé, Makouba et Doua, vient déboucher dans le Congo, au sud de l'équateur, sous le nom d'Oubangi, après un cours de plus de 2,400 kilomètres. C'est, après le Kassai, le plus long des tributaires du grand fleuve. Le capitaine van Gele vante la richesse et la fertilité des pays traversés par ce cours d'eau. Les peuplades sont extrêmement intéressantes, et on y trouve des vivres en profusion, du bétail en grande quantité et beaucoup d'ivoire. Le fer est admirablement travaillé, et les indigènes en font des lances, des fers de flèches, des harpons, des haches, des houes, des bêches, des cuirasses, des boucliers, des bracelets, des chaînettes, des gongs, des sonnettes, etc.

Le capitaine van Gele explora également le Nghiri, affluent de l'Oubangi, un peu au-dessous de l'équateur, pays du tabac et très fertile. Au delà, l'Oubangi ne reçoit aucun affluent, si ce n'est le Lobay, en aval des rapides de Zongo, et, vers 21° 30', une rivière appelée Bangasso, sur la rive droite.

Le Lomami, affluent direct du Congo, voie naturelle vers le Nyangoué, l'Oroua et le Kantaga, pays des mines de cuivre et d'or, exploré par Delcommune. — Le 27 mars 1887, Alexandre Delcommune, chef de la reconnaissance du haut fleuve pour la Compagnie du Congo, partait de Stanley-Pool à bord du *Roi des Belges*. Il se rendit aux Stanley-Falls, où il prit le lieutenant Haneuse, chef de la station, et remonta ensuite le Lomami pendant dix-sept jours,

Il était à Mokonanghay (au-dessus des chutes) le 1^r septembre 1889. Il avait fondé le poste de Zongo — un second à Mokonanghay, — et il se disposait à en fonder un troisième à Banzys.

sur une distance de 930 kilomètres jusqu'au 4° latitude sud (1). Wissmann et Le Marinel ont traversé cette rivière à 150 kilomètres plus en amont ; elle avait encore 100 mètres de largeur et une profondeur de 5^m50. D'autre part, Cameron, qui a suivi la rive gauche, plus en amont encore, assure que la rivière est encore navigable.

Le Lomami constituerait donc ainsi un cours d'eau d'au moins 1,600 kilomètres de longueur. Parmi les affluents du Congo, il prendrait le troisième rang, après le Kassai et l'Oubangi (le gouverneur Janssen vient de remonter cette rivière jusqu'à 4° 27', et fut arrêté par des rapides).

Delcommune s'exprime ainsi au sujet de cette exploration :

« Nous fûmes étonnés de constater l'importance de cette rivière, d'une largeur moyenne de 250 mètres, d'une profondeur de 3^m50 à 5^m50, d'un courant de 2 1/2 à 3 milles à l'heure, et d'une navigation excessivement facile ; son cours est très sinueux, ses rives couvertes d'épaisses forêts vierges. »

Jusqu'au moment de cette exploration, on ne savait rien du cours du Lomami, et depuis la découverte du Saukourou par le Dr Wolf, on croyait que le Lomami était tributaire de cette dernière rivière. Cette détermination géographique est surtout importante au point de vue économique (2). Le

(1) Le Lomami se jette dans le Congo près des Stanley-Falls, sous l'équateur et vers 24°25' de longitude. A son confluent, il a 900 mètres de largeur et 2 mètres de profondeur. Courant 3 milles. Sa source est à 9° de latitude sud. (Cameron).

(2) Nyangoué est en ce moment le plus grand marché d'ivoire de l'Afrique. Il est transporté à dos d'hommes vers la côte orientale. Ces transports coûteux contribuent à développer la traite des nègres. De Nyangoué aux Stanley-Falls la route est longue et difficile. La découverte de Delcommune (confirmé depuis par le voyage de M. Janssens, gouverneur général) tend à ouvrir un débouché nouveau au commerce d'ivoire vers la côte occidentale (et par conséquent Anvers) par une immense voie fluviale navigable et économique en suivant le Lomami et le Congo, prolongée par le chemin de fer de Stanley-Pool à Matadi. L'organisation d'un service de navigation fluviale aura pour conséquence de rendre inutiles les caravanes de porteurs.

Lomami, en effet, coule parallèlement au Congo sur un parcours d'environ 1,100 kilomètres, et à une distance l'un de l'autre qui parfois n'excède pas 75 kilomètres.

Au point où Delcommune s'est arrêté, le Lomami n'est qu'à trois jours seulement de Nyangoué, d'où le Loualaba supérieur mène au Katanga. Paul Reichard, en effet, qui le premier a visité ce pays, assure, d'après les renseignements recueillis sur place, que le Loualaba est navigable jusqu'au lac Oupemba dont il sort. D'autre part, le Lomami traverse l'Ouroua. Or, le Katanga et l'Ouroua sont les pays tant vantés par les voyageurs qui les ont visités : pays boisés, fertiles, salubres, habités par une race forte et belle, et d'une richesse minérale extraordinaire.

L'Ouroua commence immédiatement au sud du Nyangoué ; il est borné à l'ouest par le Lomami et à l'est par les montagnes du Moroungou, voisines du Tanganika. Il est habité par les Waroua. Cameron vante les beautés du pays, ainsi que ses richesses ; il y signale la présence de l'argent et du cinabre, et dit qu'un indigène de l'Ouroua lui a vendu un bracelet d'argent fabriqué dans son district. Le cinabre se trouve en grande quantité près de la source du Louvedjo, où les indigènes l'emploient comme fard de la manière la plus risible.

Le Katanga, pays de l'or. — Le Katanga est situé au sud de l'Ouroua. Il est traversé par le Loualaba, branche maîtresse du Congo, et la Loufira, son affluent. D'après Reichard, le Loualaba serait navigable jusqu'à Nyangoué. Situé à 1,400 mètres au-dessus du niveau de la mer, on y trouve un air frais et sain, et la température descend parfois jusqu'à 5°.

Le Katanga est un pays célèbre dans toute l'Afrique centrale par ses richesses minérales. Le cuivre du Katanga sert aux transactions commerciales dans toutes les régions qui s'étendent entre le Koango et le lac Tanganika. Partout sur les marchés, on rencontre ses lingots sous la forme de croix de Saint-André. Reichard a vu ces mines en 1884. Il confirme également la présence de l'or, révélée déjà par Cameron. Un indigène lui

a montré unealebasse d'une contenance d'une pinte, remplie de grains d'or, variant de la grosseur d'une chevrotine à celle du petit doigt et provenant du Katanga. Les naturels appellent cet or cuivre blanc et lui préfèrent le cuivre rouge. Ce pays est en outre extrêmement fertile et d'une grande salubrité. Voici comment s'exprime l'explorateur portugais Ivens à ce sujet :

« Toute la région élevée qui, du 13^e degré de latitude sud s'étend vers le nord jusqu'au 6^e parallèle, et qui s'allonge entre le 25^e et le 31^e degré de longitude, constitue l'un des pays les plus riches de l'Afrique, celui auquel est réservé sans doute le plus brillant avenir. Couvert d'une terre d'une étonnante fertilité, arrosé par des cours d'eau comme le Loualaba et le Louapoula, qui sont d'excellentes voies de communication reliant les deux points extrêmes de la contrée ; abondant en richesses minérales tout à fait exceptionnelles, et en une infinité de produits naturels tels que le caoutchouc, la gomme, l'orseille, sans compter l'ivoire d'éléphant et d'hippopotame ; situé à une haute altitude, et rafraîchi par le vent du sud-est, ce pays mérite d'être sérieusement étudié, car il est hors de doute que l'Européen peut s'y établir et vivre ».

La reconnaissance du Lomami ajoute environ 900 kilomètres nouveaux au réseau déjà si étendu du haut Congo. La voie nouvelle permet de contourner l'obstacle des chutes et d'atteindre facilement Nyangoué. Le Manyéma, l'Ouroua et le Katanga sont ainsi rattachés au Stanley-Pool.

L'Arouhouimi, par Stanley. — Le bassin de l'Arouhouimi était encore inconnu. Stanley, par le récit de son expédition au secours d'Emin-Pacha, nous apprend qu'il a dû voyager pendant cent soixante jours à travers une forêt compacte et non interrompue, et pendant huit jours dans la région des hautes herbes.

Au nord et au sud, dit Stanley, l'aire des forêts s'étend depuis le Mougouyé jusqu'aux limites méridionales du pays des Mombouttous. A l'est et à l'ouest, elle comprend tout le Congo

depuis l'embouchure de l'Arouhouimi jusqu'à environ 29° longitude est. La limite à l'ouest est inconnue. L'étendue de cette aire forestière est estimée à 246,000 milles carrés. Au nord du Congo, entre Oupoto et l'Arouhouimi, la forêt embrasse environ 20,000 milles carrés. Entre Yambouya et le Nyanza, les indigènes parlent cinq langues différentes.

Le pays descend en pentes douces depuis le sommet du plateau au-dessus du Nyanza jusqu'au Congo, c'est-à-dire depuis une altitude de 1,650 mètres au-dessus du niveau de la mer jusqu'à 420.

L'Arouhouimi, depuis son confluent jusqu'à sa source, porte différents noms : A 100 milles au-dessus d'Yambouya, il prend le nom de Souhali ; près de Nepoko, il s'appelle Nevoa ; au delà de son confluent avec le Nepoko, No-Ouellé ; à 300 milles du Congo, Itiri ; puis enfin, plus au delà, Itouri, nom qu'il conserve jusqu'à sa source.

Le Ruwenzori, d'après Stanley. — A 50 milles environ de notre camp sur le Nyanza (215° de déclinaison magnétique), j'ai aperçu une immense montagne dont le sommet était couvert de neiges, 5,000 à 5,500 mètres d'altitude. Cette montagne s'appelle Ruwenzori, et est probablement un rival du Kili-mandjaro.

Les sources du Nil et les monts de la Lune. — Du lac Albert-Nyanza, Stanley suivit la magnifique vallée du Semliki, appelée Awanbo, en côtoyant la rive droite de la rivière. Le 6 juin, il campa aux pieds des monts de la Lune, dont la position géographique était bien celle que Speke avait indiquée. Le lieutenant Stairs fit l'ascension du Ruwenzori et arriva à une hauteur de 3,250 mètres, à 2 milles et demi environ du pic neigeux.

Le 1^r juillet, Stanley arrivait à la ville de Kative, célèbre par ses salines, où viennent s'approvisionner de sel toutes les tribus du centre de l'Afrique. A l'ouest de Kative, Stanley trouva la solution définitive de la question des sources du Nil. Le Semliki est l'affluent, le canal naturel, par lequel s'écoule

dans le lac Albert le trop plein du Mouta-Nzigé que Stanley entrevit en 1876 et qu'il vient de baptiser du nom du prince de Galles : lac Albert-Édouard. Le Mouta-Nzigé a environ 80 kilomètres de longueur ; son altitude est de 975 mètres, soit environ 300 mètres au-dessus du lac Albert. Le Semliki s'écoule jusqu'à ce lac en formant une série de chutes et de rapides. Grâce ainsi à Stanley, le système du haut Nil est nettement défini.

Le Mouta-Nzigé est le réservoir de toutes les eaux qui, à l'ouest par le Semliki, vont rejoindre le lac Albert, de même que le lac Victoria est le réservoir de toutes celles qui, à l'est, vont rejoindre le même lac par le Somerset. D'autre part, l'émissaire du lac Albert est le Bab-el-Djebel, qui prend ensuite le nom de Bar-el-Abiad ou Nil Blanc.

Speke découvrit le lac Victoria en 1859 ; Baker, le lac Albert en 1863, et Stanley, par la constatation de la communication du Mouta-Nzigé avec l'Albert par le Semliki, vient d'achever la dernière partie de la solution du problème des sources du Nil.

Explorations et découvertes diverses. — Outre ces explorations et découvertes de premier ordre, de nombreuses explorations partielles ont également été faites dans toute l'étendue du territoire de l'État indépendant du Congo, et il y a peu de points aujourd'hui qui ne soient pas connus. C'est ainsi que le baron Schwerin, après avoir visité le pays des Mossorougos, à la rive gauche de San-Antonio à Noki, explora toute la rive droite du Congo depuis Banana jusqu'à Boma. Le Chiloango et la Loukoula furent également l'objet d'une reconnaissance par le gouverneur Janssen, et un nouveau poste a été établi, pour cette contrée riche et fertile, à N'sobé.

Toute la partie comprise entre Matadi et Stanley-Pool a été explorée dans tous ses détails.

Dans le haut Congo, le réseau fluvial fut parcouru presque en entier.

Nous avons aussi à signaler : l'exploration du Koango, du

Mykéné, de la Mongalla, du Himbiri, du Tchouapa, du Loulongo, du Mfini, du lac Léopold II, par Grenfell. L'exploration de la rivière Mboura, en aval des Stanley-Falls, rive droite du Congo, par Wester; et l'existence de nombreux éléphants a été constatée dans cette contrée. Le Loulongo et son affluent le Lopori ont été l'objet d'une exploration spéciale par le capitaine van Gele, qui a remarqué aussi dans cette région la présence de nombreux éléphants. Tappenbeck a exploré spécialement le Lokémé, le Mfini et le lac Léopold II. Le Kassai fut étudié dans ses moindres détails par le capitaine Thys, qui en a dressé une carte complète. L'Ikelemba fut explorée par le lieutenant van Kerkhove. La Mongalla est en ce moment remontée aussi haut que la navigation le permet par Hodister, qui donne sur ses affluents des détails encore inconnus. Toutes ces régions explorées ont été reconnues par tous comme très riches et très fertiles, et habitées par des tribus nombreuses. La présence surtout de grands troupeaux d'éléphants a été signalée presque sur tous les points. La partie où ils paraissent être le plus nombreux, ainsi que les hippopotames, est, au dire de von François, dans la Tchouapa, où il en rencontra d'immenses troupeaux. Nulle part, dit-il, l'éléphant n'est en si grande quantité, l'ivoire est partout. Les pays les plus riches, également d'après von François, au point de vue de l'ivoire, sont compris entre le Congo, au nord et à l'est; entre le 5^e degré de latitude au sud et le 19^e de longitude à l'ouest.

Renseignements commerciaux. — Von François signale le Loulongo comme très avantageux pour des établissements de commerce; les populations sont, dit-il, pacifiques et commerçantes. On y trouve de grandes quantités d'ivoire, de caoutchouc et de copal, que l'on offre en échange de fil de laiton, de tissus de couleurs vives, de perles et d'objets d'Europe. De Baura jusqu'à la limite, le fil de laiton n'a plus de valeur; on demande des perles, des kauris, des cuillers, des fourchettes, etc. Le Loulongo est navigable sur une longueur de 420

kilomètres. Avec le Lopori, son affluent, on peut porter la navigabilité à 800 kilomètres. Le pays a 12,000 kilomètres carrés et 24,000 habitants ; jusqu'à l'embouchure du Lopori, il y a 24 villages, et du Lopori à l'extrémité, 36 ; on peut donc compter un village à chaque lieue. On parle le *hilolo*. Les armes sont très bien travaillées, avec manches garnis de cuivre qui vient du Katanga par le Lomami.

Le Tchouapa, d'après les rapports de von François, est aussi on ne peut plus favorable au commerce, par suite de la prodigieuse quantité d'ivoire qu'on y trouve, de même que le caoutchouc, le copal, l'orseille et le tabac. Il y a peu de pays à l'intérieur de l'Afrique, dit-il, qui promettent autant que le Tchouapa. La population est estimée à 40,000 habitants. On y parle le *balolo*. Toutes les tribus qu'on y rencontre sont pacifiques et aiment beaucoup le commerce et les produits étrangers. Les articles d'échange sont : le fil de laiton, les perles, les kauris, les bagues et bracelets de laiton, les assiettes, couteaux, cuillers, fourchettes, joujoux, etc... ; pour les tissus, on aime les couleurs vives. On y trouve une grande industrie indigène, tissus de fibres de feuilles de palmier, armes, boucliers, poteries, objets en ivoire, instruments de musique et toute espèce d'objets de toilette, etc. Il y a de grandes cultures de manioc, de maïs, de cannes à sucre, etc., beaucoup de bananiers autour des *chumbecks*. Les essences d'arbres que l'on trouve surtout dans les immenses forêts du Tchouapa sont : le caoutchouc, le cotonnier, l'arbre à copal ; le caféier et le tabac y sont à l'état sauvage.

Le Congo. — La solution importante du problème scientifique de la formation du Congo et de sa constitution géologique a été donnée par M. Dupont, directeur du musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles.

Dans la partie de son livre réservée à l'étude des sciences géologiques, notre compatriote examine successivement la série des terrains de l'Océan au Kassai, leur soulèvement, l'ancien lac central, comment ses eaux franchissent la ligne côtière,

puis, la couleur des eaux du Congo, et la théorie de la latérite.

Après avoir rappelé, d'après les explorations et les altitudes relevées, que le bassin du Congo est moins élevé que les régions qui l'enserrent, il explique comment, ayant été primitivement un bassin fermé, il n'a pu se créer d'émissaire qu'en franchissant un de ses bords et en y excavant un profond sillon d'écoulement, au point le moins élevé. Le régime du fleuve fut ainsi établi.

En définitive, dit M. Dupont, nous voyons que la grande cuve de l'Afrique équatoriale s'est vidée dans l'Atlantique graduellement, à mesure que les masses d'eau, s'écoulant par la montagne côtière, y eurent pratiqué et approfondi une fissure qui a une profondeur de 550 mètres à la hauteur de Pallabala, et d'environ 200 mètres sur le Stanley-Pool.

D'après l'analyse des eaux du Congo et de divers de ses affluents que donne M. Dupont, elles renfermeraient par litre : dans l'Ikelemba, 76 milligrammes de matières organiques ; dans le Ronki, 42 ; dans le Nghiri, 37 ; dans le Congo, sous Kwamouth, 27 ; dans Black-Water-River, 23 ; dans le Stanley-Pool, 30 ; à Vivi, 41 ; à Boma, 36.

M. Dupont explora également les mines de cuivre de M'Boko-Sougho. Ses conclusions sont que le minerai se présente dans des conditions normales et ordinaires ; il est réuni à d'importantes quantités de limonite. C'est, en un mot, la partie superficielle d'un filon de pyrite cuivreuse, cette partie qu'en termes de métier, on appelle chapeau de fer.

M. Dupont a découvert, d'autre part, près du Congo, dans l'État, deux autres riches gisements de cuivre, accompagnés d'indices abondants d'autres gisements qui semblent faire du bassin exploré une région cuprifère des plus développées, et pouvant devenir un des centres les plus actifs de la production du cuivre.

Navigation. — Le haut Congo et ses affluents navigables forment un immense réseau de voies de communications naturelles, présentant maintenant 12,000 kilomètres de longueur ou 24,000 kilomètres de rives. L'artère principale, de Stanley-Pool

aux Stanley-Falls, présente une voie libre de 1,700 kilomètres. Le Kassâï, avec le Sankourou et le Lomami, donne plus de 1,600 kilomètres de navigation. On comprend, maintenant que la construction du chemin de fer va se précipiter, le rôle qu'est appelé à jouer ce merveilleux réseau, dont les différentes branches, dirigées dans tous les sens, pénètrent dans les régions les plus centrales de l'Afrique. Il va attirer à lui le trafic, et devenir infailliblement la grande voie du commerce du continent central.

Flottille du Congo.

Bas Congo.

PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.	PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.
État indépendant :	Le Héron.	Société hollandaise :	Carl Niemann.
	L'Espérance.		Prins Hendrik.
	Le Camille Janssen.		Le Morian.
	Le Prince Baudouin.	Hatton et Cockson :	Itimba.
C ^{ie} du haut Congo :	La Reine des Belges.		

Haut Congo.

PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.	PROPRIÉTAIRES.	NAVIRES.
État indépendant :	Le Stanley.	C ^{ie} du Haut Congo :	Le New-York.
	La Ville de Bruxelles.		Le gén ^{rl} . Sandford.
	L'En Avant.		Le Baron Weber.
	L'Association inter-	Société hollandaise :	Le Holland.
	nationale africaine.	Daumas et C ^{ie} :	La France.
	La Ville de Gand.	Inland Livingstone Mission :	
	La Ville de Verviers.		Henry Reed.
	Le Royal.	Mission Baptiste :	Le Peace.
	La Ville de Liège.	Mission américaine :	Le Taylor (éclairé à la lumière électrique).
France :	L'Alima.	Mission du Congo Bolobo :	
	Le Djoué.		Le Pioneer,
	Le Ballay.	Hatton et Cockson :	1 steamer (pro- chainement).
C ^{ie} du Haut Congo :	Le Roi des Belges.		
	La Florida.		

En 1887, il n'y avait que 7 steamers sur le haut Congo, 4 à l'État, 1 à la France, 2 aux missions. En janvier 1890, il y a 23 steamers, sans compter les deux de l'État qui sont en construction.

Établissements européens dans le haut Congo.

<i>Dans l'État.</i>	<i>Dans le Congo français.</i>
Mission catholique belge 1	Stations de la France 2
Missions protestantes 6	Missions Saint-Esprit 2
Factoreries belges 4	Factorerie française. 1
Factoreries hollandaises 4	
Factorerie française 1	Soit 28 établissements.
Stations de l'État 7	

Dans l'État indépendant, les établissements européens sont répartis de la façon suivante :

Léopoldville.	Station de l'État.	
—	Mission américaine.	Bellington.
Kinchassa	Factorerie anversoise.	Sanford.
—	— hollandaise.	N. A. H. V.
—	— française.	Daumas et C ^{ie} .
—	Mission anglaise baptiste.	Grenfeld
Kimpoko	— américaine.	Taylor.
Kwamouth	— belge.	Scheutveld.
Bolobo	— anglaise baptiste.	Grenfeld.
Loukololo	—	—
Équateur	Factorerie anversoise.	Sanford.
—	Mission américaine.	Bellington.
Loulougo	Factorerie hollandaise.	N. A. H. V.
Bangala	Station de l'État.	
—	Factorerie anversoise.	Sanford.
Stanley-Falls	Station de l'État.	
—	Factorerie hollandaise.	N. A. H. V.
Loulouabourg	Station de l'État.	
Louebo	Factorerie anversoise.	Sanford.
L'Arouhouimi	Camp fortifié, station de l'État.	
Sankourou	—	—
Oupoto	Poste militaire.	—

Prochainement la maison Hatton et Cockson établira une station dans le haut Congo, desservie par un steamer.

En 1887, on comptait 6 stations à l'État et 2 à la France ; il n'y avait aucun établissement commercial ; aujourd'hui le nombre total des établissements est de 28, dont 23 dans l'État indépendant et 5 dans les possessions françaises.

Force publique. — Deux nouveaux camps fortifiés ont été décidés par le gouvernement de l'État, dans les régions orientales de son territoire, destinés à servir de bases à l'établissement de stations secondaires, permettant d'étendre graduellement l'influence de l'État, de garantir la sécurité des voyageurs scientifiques, des missionnaires et des agents de maisons de commerce, et aussi de faciliter l'occupation effective de plus en plus complète de ces districts lointains, voisins des frontières de l'Est.

Le premier de ces camps est établi sur l'Arouhouimi, commandant Roget, qui quitta l'Europe, à ce sujet, le 10 avril 1889. Effectif : 600 hommes sous les ordres de 9 Européens.

Le second est établi sur le haut Sankourou, sous le commandement du lieutenant Le Marinel. Il est de l'importance du premier, et est destiné à protéger la région du Lomami et du Katanga.

En outre, un poste militaire a été établi à Oupoto, entre Bangala et l'Arouhouimi ; il est commandé par le lieutenant Bia, ayant sous ses ordres 25 soldats Houssas et 25 Bangalas.

Un autre poste militaire vient d'être créé par le capitaine van Gele, à Zongo, sur l'Oubangi, à l'endroit des chutes, à Mokonanghay et à Banzys.

Premier établissement agricole au Congo. — Le 30 janvier 1886, une convention provisoire de cession, par l'État indépendant du Congo, de l'île de Mateba à M. de Roubaix fut signée. L'acte définitif d'acquisition fut signé le 3 juin 1887.

Mateba, située dans le bas Congo, sur la rive droite du fleuve, est une île magnifique ; elle comprend 10,000 à 12,000 hectares de terre extrêmement fertile, couverte de pâturages excellents, de cultures et de grandes forêts de palmiers. Le port est Sicia, au pied de ces forêts. Des bateaux de 2,000 tonnes peuvent y aborder, un « pier » a été construit, et plusieurs autres points d'accostage et de déchargement ont été établis, l'état des rives à eau profonde étant on ne peut plus favorable. Les forêts impénétrables furent immédiatement

défrichées, et ces bois complètement élagués sont maintenant merveilleux de beauté et de production.

Le matériel à vapeur le plus économique pour produire l'huile et décortiquer l'amande, a été expédié à Mateba.

Le bétail fut introduit et réussit à merveille ; il y avait, au commencement de 1889, 115 vaches, 7 taureaux et 110 veaux, ainsi que de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres.

Les essais de culture tropicale ont été également couronnés de succès. Le tabac vient remarquablement, ainsi que le coton de Louisiana et le roucouyer ; le caféier a donné des résultats très satisfaisants, de même que le vanillier et le cacaoyer. Un petit vapeur fait le service sur le fleuve.

D'autres îles, situées à proximité de Mateba, ont été également acquises pour l'exploitation de l'huile de palme. Ce sont : les îles de N'Tounga et Kifouka, sur le territoire de l'État indépendant, et les îles Boulicoco et Lucula, situées sur le territoire portugais, rive gauche du fleuve. Ces îles sont en plein rapport et couvertes de forêts de palmiers.

Sociétés commerciales.

Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie.

— La Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie fut constituée le 9 février 1887, en vertu de la loi 1873-1886 sur les sociétés commerciales. Le but des fondateurs était, non seulement de constituer le capital nécessaire aux études du chemin de fer du Congo, mais aussi de reporter ce capital sur un nombre considérable d'adhérents. Le capital de 1 million de francs fut dépassé de 250,000 francs. Aussitôt après sa constitution, la Compagnie organisa une double expédition : la première, composée d'ingénieurs et de topographes pour rechercher, entre Matadi et Léopoldville, la meilleure route à suivre pour l'établissement de la voie ferrée projetée ; la deuxième, composée d'agronomes et d'agents commerciaux,

pour reconnaître le Congo et ses affluents, en amont de Stanley-Pool, donner des renseignements commerciaux pour les produits à exploiter, et rechercher les points où des établissements commerciaux pourraient être créés.

Le compte de profits et pertes, de l'assemblée du 16 décembre 1889, se solda par un bénéfice de 539,762 fr. 48 c. Le conseil proposa la répartition d'un dividende de 37 fr. 50 c. par titre, et la libération de 25 p. c. de la valeur nominale de chaque action, soit 125 francs par titre à verser au crédit des actions. Au total, 162 fr. 50 c. par titre, ou 65 p. c. de la valeur de l'action (500 francs) dont 50 p. c. sont versés.

Depuis sa création, la « Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie » a successivement constitué quatre sociétés filiales, ayant chacune un but déterminé. Ce sont :

1° La « Compagnie des magasins généraux du Congo », au capital de 1,200,000 francs, ayant pour but la fondation d'hôtels et de magasins (30 octobre 1888). Elle a établi un hôtel et un entrepôt à Boma, ainsi qu'un tramway à vapeur;

2° La « Société belge pour le commerce du haut Congo », au capital de 1,200,000 francs, dans le but de l'exploitation de l'ivoire, du caoutchouc, du copal, etc. (10 décembre 1888). (Pour cette société, voir les détails ci-après) :

3° La « Compagnie des produits du Congo, » au capital de 300,000 francs, afin d'établir des plantations de tabac, cacaoyers, caféiers, vanilliers, etc., etc., et introduire le bétail dans la région des chutes (29 novembre 1889) ;

4° La « Compagnie du chemin de fer du Congo », au capital de 25 millions de francs, ayant pour but de construire une voie ferrée reliant le bas au haut Congo (31 juillet 1889). (Lire les détails page 351).

La « Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie » a convoqué, en janvier 1890, ses actionnaires en assemblée générale pour le 5 février suivant. L'ordre du jour portait, entre autres points : Participation de la Compagnie à

la constitution du capital d'une société en commandite ayant pour but l'exploitation de pêcheries dans le bas Congo.

Société anonyme belge pour le commerce du haut Congo.

— Cette société fut constituée à Bruxelles le 10 décembre 1888 ; son siège social est 9 rue Bréderode ; son capital de 1,200,000 francs est représentée par 2,400 actions privilégiées de 500 francs chacune. La société a pour but de faire toutes opérations commerciales, industrielles, minières ou autres, spécialement dans le territoire de l'État indépendant du Congo ; ce sont particulièrement les vastes et fertiles régions drainées par le haut fleuve et ses affluents qui furent visées.

La nouvelle société est une filiale de la « Compagnie du haut Congo pour le commerce et l'industrie ». Elle reprit, de plus, la suite de la « Sanford exploring expedition », qui lui a cédé ses établissements en Afrique, ainsi que tout son matériel d'exploitation.

Dès sa constitution, la société possédait donc les établissements suivants : Matadi, dans le bas Congo ; Manyanga sud, dans la région des cataractes ; Kinchassa, sur le Stanley-Pool ; l'Équateur et Bangala sur le haut Congo ; Louebo dans le bassin du Kassä.

Par suite des conventions passées avec la Compagnie du haut Congo et le Sanford expedition, la société possède de plus, pour le service de ses stations, de ses transports et de ses ravitaillements, une flottille de cinq steamers qui sont : le *Roi des Belges*, le *Florida*, le *New-York*, le *Général Sanford* et le *Baron Weber*.

Les produits qui sont surtout l'objet de la première exploitation sont l'*ivoire* et le *caoutchouc*.

Depuis la constitution de la société, un marché d'ivoire s'est formé à Anvers, par suite de la grande quantité qui y fut envoyée par ses stations du haut Congo. En voici les résultats :

Marché d'ivoire à Anvers. — La première vente a eu lieu le 30 juillet 1889 ; 1,339 pointes représentant 14,108

kilogrammes, venant du Congo et importées par la « Société belge », ont été vendues, et le produit a été de 386,000 francs. Le prix moyen du kilogramme fut ainsi de 27 fr. 36 c. (La plus lourde dent était de 47^k900).

La deuxième vente a eu lieu le 30 octobre 1889, en présence d'une grande affluence d'acheteurs anglais, français, allemands, hollandais et belges. La vente se composait de 2,444 dents d'éléphant pesant ensemble 31,500 kilogrammes. Le produit total a été de 1 million de francs, soit le prix moyen du kilogramme à 31 fr. 75 c.

Les belles défenses se sont vendues de 30 à 35 fr. 50 c. le kilogramme. Une dent de 72 kilogrammes a atteint le prix de 40 francs le kilogramme.

L'augmentation de la seconde vente sur la première est donc représentée par 1,107 dents d'éléphant, 12,392 kilogrammes 614,000 francs.

Cette grande différence est d'un heureux présage.

Anvers devient ainsi un des principaux marchés de l'Europe pour l'ivoire, et la prospérité de la « Société belge pour le commerce du Congo » n'est pas douteuse. Comme remarque importante, nous voyons qu'aucune vente trimestrielle d'ivoire à Liverpool n'atteignit, pendant les trois dernières années, la quantité de 35,000 kilogrammes.

Compagnie du chemin de fer du Congo. — La Compagnie du chemin de fer du Congo a été constituée le 31 juillet 1889, au capital de 25 millions de francs, et son but est de construire une voie ferrée reliant le bas au haut Congo. Le capital souscrit est destiné à la construction de la voie, à l'achat du matériel roulant, à couvrir les frais généraux et les frais d'exploitation des premiers mois, et à servir aux actionnaires les intérêts intercalaires pendant la période de construction, qui est évaluée à quatre années. La longueur totale de la voie est de 426 kilomètres (soit de Bruxelles à Francfort via Cologne). Le point de départ est Matadi, celui d'arrivée, le village de Ndolo, un peu en amont de Kinchassa

(Stanley-Pool). Les 26 premiers kilomètres seuls présentent quelque difficulté de construction, par suite du relief du pays et de la nature rocheuse du sol. Les 400 kilomètres restants entre Palaballa et Ndolo seront construits dans des conditions de facilité exceptionnelles. Peu de travaux d'art seront nécessaires. Les plus importants seront les ponts sur la rivière Inkissi (100 mètres), et sur les rivières Mpozo et Quilo (80 mètres).

Le chemin de fer sera à écartement de 75 centimètres, avec un maximum de pente de 47 millimètres par mètre, atteint seulement dans la première partie ; ailleurs, les pentes n'atteignent pas plus de 35 millimètres par mètre. Les courbes ont des rayons qui ne descendent pas au dessous de 50 mètres.

Répartition des actions souscrites : 1^o par le gouvernement belge, 10 millions de francs, en 20,000 actions de capital, donnant droit à 3 1/2 p. c. d'intérêt, remboursables à 500 francs ; 2^o par un groupe de banquiers et capitalistes, 15 millions de francs, en 30,000 actions ordinaires de 500 francs, donnant droit à 7 p. c. d'intérêts, remboursables à 1,000 francs et ayant droit à un dividende supplémentaire, à raison de 50 p. c. des bénéfices restants. Sur ces 50,000 actions, 20,000 seulement sont offertes au pair en émission publique.

Des avantages immenses ont été assurés par l'État à la compagnie concessionnaire. Il lui accorde : 1^o 150,000 hectares de terre, aussitôt les études terminées ; 2^o une zone de 200 mètres de chaque côté des rails ; 3^o 1,500 hectares par kilomètre de voie construite, soit au total, près de 700,000 hectares de terre à choisir n'importe où dans les limites de l'État. De plus, l'État s'est engagé, jusqu'à l'expiration de la concession, à accorder à la compagnie, à titre de subside, 20 p. c. du produit brut des droits de sortie qu'il aura perçus. C'est ce subside qui, déjà cette année, permet au conseil d'administration de la Compagnie de proposer la répartition aux actionnaires d'un dividende de 5 p. c. sur le capital souscrit.

Avant d'arriver au point de construction où il est maintenant, le chemin de fer du Congo a passé par les phases suivantes : 1° 8 mai 1887, départ des ingénieurs pour l'étude du tracé ; 2° 23 janvier 1889, retour de l'expédition d'études apportant les meilleures nouvelles pour la construction du chemin de fer ; 3° 31 juillet 1889, constitution de la Compagnie du chemin de fer du Congo ; 4° 11 octobre 1889, premier départ d'ingénieurs et d'artisans devant travailler à sa construction. (Un deuxième départ a eu lieu le 6 février 1890) ; 5° janvier 1890, la Compagnie met en adjudication la fourniture de traverses métalliques en fer, éclisses, boulons d'éclisses, appareils de changement de voie pour 36 kilomètres de voie.

Aperçu général — 1883-1890.

Si pour mieux comprendre les changements qui se sont opérés au Congo, nous nous reportons quelques années en arrière, soit au 1^r janvier 1883, nous voyons :

A Boma : sept factoreries, une hollandaise, deux anglaises, deux portugaises, une française, et une mission catholique ; et 18 à 20 Européens.

Le service de ces factoreries est fait, en partie par des Krooboyes, mais surtout par plusieurs centaines de nègres esclaves, dont tous ceux qui ont méfait travaillent à la chaîne ayant chacun au cou un anneau de la grosseur du doigt. Le même système existe dans toutes les factoreries de toutes les nationalités représentées alors au Congo, soit à Boma, Ponta da Lenha, Moussoukou, Nokki, etc. Il n'y a, dans toute la région du fleuve, aucune loi, aucun contrôle, aucune protection : l'arbitraire de chacun est souverain en tout. Le commerce ne dépasse pas Nokki. La station de Vivi est au delà de tout établissement. Les stations de l'Association internationale ne dépassent pas Bolobo. Elles sont au nombre de cinq : Vivi, Isanghila, Manyanga, Léopoldville, Bolobo.

La mission baptiste a trois établissements : Nokki, Manyanga et Léopoldville.

Il n'y a qu'un seul vapeur sur le haut Congo : l'*Association internationale africaine*.

La partie centrale de l'Afrique, à part la reconnaissance du Congo par Stanley, est marquée par une large tache blanche. Le cannibalisme et la traite s'y exercent librement. Les féticheurs, chargés du culte des fétiches, administrent le poison (la *casse*) pour les méfaits ou pour les accusations stupides de maléfices, et mettent ainsi partout en pratique leurs préjugés absurdes et barbares.

Les communications entre l'Europe et l'Afrique sont rares.

Comme nourriture, dans les stations comme dans les factoreries, les conserves remplacent la viande fraîche qui est très rare. En trois années au Congo, on ne trouve guère que deux ou trois fois l'occasion de manger du bœuf. Il y a des troupeaux à Boma, mais ils ne sont pas pour le commerce, et l'on ne tue que rarement une bête pour la consommation sur place. Les moutons, les chèvres et les poules des indigènes se trouvent très difficilement.

Celui qui arrive à Boma en *janvier 1890* trouve :

Un gouvernement régulièrement établi, avec les mêmes lois qu'en Europe ; la justice, la force publique, toutes les parties de l'administration s'y exercent comme dans tous les pays de progrès.

Les nègres comme les Européens trouvent aide, protection et justice près d'un gouvernement sage et paternel ; plus d'esclaves, plus de mauvais traitements.

Si le nombre de factoreries n'est pas augmenté à Boma, la population est bien différente de ce qu'elle était en 1883 ; on y compte maintenant environ 100 Européens, et 400 à 500 nègres, au service de l'État, viennent doubler le nombre de ceux des factoreries.

De nouvelles et importantes constructions sont venues s'ajouter à celles qui, comme le sanitarium, existaient déjà.

Par suite de donations catholiques, on y a élevé une très belle église en fer. Les Magasins généraux y ont envoyé un entrepôt et un hôtel également en fer et venant, de même que l'église, des fabriques d'Aiseau, et ont relié Boma-rive à Boma-plateau par un tramway à vapeur. Cet ensemble de constructions donne à Boma, dès aujourd'hui, l'aspect d'une petite cité.

Comme culture, outre les jardins qui fournissent tous les légumes d'Europe, les grandes cultures ont pris beaucoup d'extension. Dix hectares environ sont cultivés à Boma-rive par la force publique, ce qui permettra, dans un bref délai, de subvenir entièrement aux besoins de l'effectif de Boma. Les cultures comprennent le manioc, le maïs, les patates douces, les haricots du pays, et donnent les meilleurs résultats. On a fait de grandes plantations de bananiers ainsi que d'autres arbres fruitiers tropicaux : le papayer, le manguier, l'avocatier, l'oranger, etc. L'acclimatation de la vigne sera tentée cette année : 400 plants ont été envoyés de Ténériffe. Il y a lieu d'espérer que, si les plantations sont faites avec soin, cet essai sera couronné de succès.

Des semences de tagasaste (1) ont été également envoyées de

(1) Le tagasaste est le nom indigène du *Cytisus proliferus varietas* ; c'est une légumineuse fourragère arborescente de l'île de Palma, où sa culture, depuis beaucoup d'années, est très étendue. Cet arbuste n'est qu'une variété plus tendre et foliacée du *cytisque* de Ténériffe qui est très répandu dans les montagnes et que broutent les grands troupeaux de chèvres.

L'intérêt agricole du tagasaste dérive des faits suivants : 1° Il peut se planter sur des pentes escarpées et rocheuses inaccessibles à la charrue ; 2° il fournit une immense quantité de jeunes rameaux à feuilles tendres qui peuvent être coupés plusieurs fois dans l'année et il repousse rapidement après avoir été coupé ; 3° la végétation, entretenue par des racines longues et profondes, persiste à une saison où les herbes sont brûlées par la sécheresse dans les régions méridionales où, comme aux Canaries, les pluies font défaut pendant six mois de l'année. En coupant la tige et les branches très tôt, on empêche l'arbuste de devenir ligneux et il pousse continuellement, en quantité considérable, de jeunes branches flexibles, très tendres, chargées de

Ténériffe, dans le but de procurer aux bestiaux un fourrage excellent pendant la saison sèche. Les grandes cultures existent aussi à Léopoldville et dans toutes les principales stations. A Léopoldville, on a commencé la culture du riz, de la canne à sucre, du tabac, du café, etc. Des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres s'y trouvent également.

Tous les points du territoire du centre de l'Afrique sont à peu de chose près reconnus et explorés, et l'influence du gouvernement s'y étend par de nombreux postes militaires et administratifs. Le commerce, qui ne dépassait pas Nokki en 1883, a de nombreux représentants dans toutes les parties principales du réseau du haut Congo. Au lieu d'un seul vapeur, nous trouvons une flottille de 23 steamers sillonnant dans toutes les directions ; et au lieu de 4 établissements européens (2 à l'État, 1 à la France, 1 à la mission baptiste à Léopoldville), nous en comptons aujourd'hui 28, appartenant, comme les vapeurs, à l'État indépendant du Congo, à la France, aux missions et aux sociétés de commerce. Les missions possèdent, dans le haut Congo, 9 établissements (dont 3 catholiques et 6 protestants), au lieu d'un seul en 1883. Partout où l'Européen pénètre, la civilisation extirpe les derniers vestiges des coutumes barbares et sauvages.

Le cannibalisme n'existe plus à proximité des stations ;

petites feuilles trifoliées ; la gousse de graines ressemble beaucoup à celle de la vesce. On fait trois coupes par an et l'on traite, pour la dessiccation, ces feuillages absolument comme le foin en Europe. Les bestiaux sont très friands de ce fourrage obtenu à cet état sec.

Le tagasaste se reproduit à l'aide de graines. On en fait d'abord des semis qu'on arrose, et l'on repique ensuite en pleine terre quand les tiges ont 20 à 30 centimètres de hauteur. J'ai fait une étude spéciale de cette plante intéressante, aidé des conseils du Dr Perez, qui en fait une culture en grand pour ses troupeaux de bœufs, en vue de la grande utilité qu'elle pourrait avoir pour le Congo, dans les parties surtout où l'herbe fait défaut pour les troupeaux de bœufs et en raison de l'importance qu'elle peut avoir pendant l'époque de la sécheresse. Si cette plante pouvait en effet réussir au Congo, ce serait une ressource des plus précieuses pour les troupeaux.

les féticheurs sont arrêtés dans l'exercice de leurs coutumes assassines, et la traite disparaît devant la protection effective et énergique de la force publique. Nous n'en voulons comme preuve que les dernières nouvelles de Zongo (poste de l'Oubangi, de date récente, par le capitaine van Gele). Elles disent : « De grandes pirogues ayant chacune de 25 à 30 pagayeurs, et contenant un grand nombre d'esclaves, remontaient souvent cette rivière pour échanger ces esclaves contre les indigènes du Haut, et ne manquaient d'y joindre le brigandage, et de capturer au retour pirogues, femmes et enfants.

Depuis l'installation du poste de Zongo, cet état de choses a cessé, et, de l'aveu des chefs indigènes, les mesures prises par les agents de l'État pour mettre fin aux razzias d'esclaves et de rapines, ont été pour eux le signal de la délivrance. »

Le chemin de fer dès maintenant en construction va multiplier dans un court laps de temps les rapports entre Européens et nègres, et, en ouvrant l'Afrique centrale à l'activité des nations commerçantes, il sera, pour les populations indigènes, la délivrance accusée dès aujourd'hui par les nègres de l'Oubangi.



CULTURE DE LA COCHENILLE

par M. le D^r ALLART, consul général à Ténériffe, membre correspondant.

Origine.

La cochenille est originaire du Mexique, où les cactus nopals (*Opuntia coccinifera* ou *Cactus coccinifer*. L.) croissent en abondance sur des plateaux élevés et relativement frais. On cultive pour la nourrir des champs immenses de cette plante ; ce sont les nopaleries. Lors de la découverte de l'Amérique, la cochenille fut, pour les Espagnols, une richesse des plus précieuses. Ils s'en assurèrent le monopole en interdisant, sous peine de mort, l'exportation de l'insecte et celle de la plante elle-même. Cependant on parvint à s'en procurer à Saint-Domingue, mais les essais de culture furent infructueux.

Les îles Canaries furent ainsi la première étape de la cochenille ; elle y fut importée du Mexique par le colonel D. Juan de Megliorini, major de la province. Il entreprit les premières cultures à ses frais. Il reproduisit la quantité qu'il put avec le nombre de mères qu'il possédait et il distribua aux personnes qui le désiraient de nouvelles mères obtenues par la reproduction. Il en donna ainsi, pour les premiers essais à Grande-Canarie, une petite caisse avec feuilles de nopal, en

août 1826. De ces premières essais faits dans cette île, on obtint, en 1828, 7 livres 3 onces de graines.

La culture de cet insecte fut encouragée par le gouvernement espagnol ; en 1827, un établissement officiel de reproduction fut institué pour la culture de nopal et pour les achats des mères nécessaires. Le directeur fut chargé, en outre, de distribuer l'insecte reproducteur dans toutes les localités des îles et de donner des leçons pratiques sur sa culture. D. Santiago de la Cruz fut chargé de l'élevage et des leçons, et le colonel Magliorini fut nommé directeur en 1828. Le jardin destiné à l'établissement avait été donné au gouvernement par la veuve de D. Antequera, qui mourut lors de sa nomination de directeur et qui avait été le promoteur de cet établissement. Cette œuvre, qui devait donner la richesse aux Canaries, rencontra, dès le principe, une très grande opposition ⁽¹⁾, mais soutenue par les commissaires du gouvernement, elle finit par se maintenir et progresser, et bientôt, lorsqu'on vit les premiers bénéfices réalisés, chacun voulut avoir sa part ; on se mit définitivement à l'étude de cette culture, et lorsque les procédés furent bien connus, tout fut sacrifié à ce nouveau produit, qui, une fois la nopalerie bien établie, rapportait 30 à 40 p. c. net.

La première exportation eut lieu en 1831 : elle fut de 8 livres seulement — pour Séville ; de 120 livres en 1832, et cinq années plus tard, en 1838, elle était de 24,548 livres — pour l'Espagne, la France et l'Angleterre. Depuis lors, la quantité exportée ne cessa de s'accroître, mais ce fut surtout à partir de 1852 que la culture prit un grand développement, par suite de l'emploi du guano importé alors, et la grande période de production fut de 1866 à 1879. Jusqu'en 1860, le monopole commercial de la cochenille appartenait à la république de Honduras ; mais peu d'années après, la production des Canaries en cochenille dépassait déjà de beaucoup celle du monde entier.

La cochenille vit et prospère dans tous les pays où les cactus

(1) Les voisins des nopalleries intentaient des procès en dommages-intérêts pour les cochenilles qui venaient sur leurs cactus où l'on récoltait le fruit.

croissent spontanément. Elle fut importée en Algérie, où la première récolte (de 22 kilog.) fut obtenue en 1845. En 1853, le nombre des nopals en rapport était de 61,500. Aux Canaries, on cultive la cochenille dans toutes les îles, à l'exception de Lanzarote et Fuerteventura.

L'espèce de cactus des Canaries sur lequel on cultive la cochenille est différente de celle du Mexique ; aux Canaries, c'est l'*Opuntia ficus indica*, figuier de l'Inde, ou *Cactus opuntia* Linné. (Le nom indigène est *tunera* ; la feuille, *tenca* ; le fruit, *higo tuno*.)

Cochenille (*Coccinilla-coccus*, du grec *coccino*, écarlate).

Les cochenilles forment un genre de la tribu des cocciniens, ordre des hémiptères, section des homoptères, famille des sallinsectes. Ces insectes, dont la femelle est aptère (sans ailes), sont caractérisés par leurs tarsi composés d'un seul article distinct et terminés par un crochet unique. Pendant plusieurs siècles, les Européens, qui recevaient la cochenille telle qu'on l'envoie encore sous forme de grains bruns, desséchés et presque sphériques, ont cru que cette marchandise était tirée du règne végétal, et cette erreur n'avait pas encore disparu au siècle dernier, bien que cependant, dès 1530, Acosta eût démontré que la cochenille était un insecte.

La cochenille n'a qu'une existence toute végétative ; à l'état de larves, ces insectes sont si petits qu'on ne les voit bien qu'à l'aide d'une loupe ; à l'état parfait, les femelles beaucoup plus grosses que les mâles égalent une petite lentille. Leur corps presque informe, épais, mou, globuleux ou ovalaire, de deux millimètres environ, ne présente pas d'anneaux distincts et est terminé en arrière par deux petits filets courts et ténus. La locomotion leur est impossible. Elles vivent immobiles sur les feuilles de cactus, dont elles pompent le suc à l'aide d'un bec acéré dont elles sont armées. Les cochenilles pondent leurs œufs à l'âge de deux à trois mois et meurent bientôt après, en ne laissant qu'une membrane desséchée qui protège les œufs.

De ceux-ci sortent les larves qui se répandent sur les nopals ou cactus et se fixent pour se développer de préférence sur les points les mieux abrités du vent. (Voir plus loin le procédé de culture). Il y a ainsi plusieurs générations chaque année.

Les cochenilles fines ou de nopal, comme tous les insectes de la même tribu, sécrètent une matière cotonneuse blanche qui les recouvre sans les cacher, de sorte qu'on les dirait saupoudrées de farine. C'est dans cette enveloppe cotonneuse qu'elles déposent leurs œufs et cette sécrétion est parfois tellement abondante qu'elle pend en filaments blancs. Elles subissent plusieurs mues ou changements de peau. D'après certains auteurs, elles auraient six générations, ce qui permettrait de faire annuellement autant de récoltes si la saison des pluies n'y mettait obstacle.

Ainsi que nous le verrons plus loin, on les recueille au moment où les femelles vont effectuer leur ponte, dès qu'on aperçoit sur les cactus quelques insectes nouveau-nés.

Les cochenilles mâles furent longtemps l'objet de discussions et de recherches de la part des naturalistes ; ce fut Costa, entomologiste napolitain, qui, dans plusieurs mémoires publiés de 1827 à 1835, démontra que l'insecte regardé jusqu'alors comme le mâle des cochenilles n'était qu'un diptère vivant en parasite aux dépens des cochenilles.

D'après des observations récentes, les mâles des cochenilles seraient plus petits, mais semblables aux femelles, avec lesquelles on les a toujours confondus, en leur attribuant un âge moins avancé. Ils seraient conformés de façon à pouvoir se déplacer tant bien que mal pendant toute leur vie, tandis que les femelles ne peuvent se mouvoir que lorsqu'elles sont jeunes.

Nopalleries.

Pour la culture de la cochenille, la première condition est d'avoir une plantation de cactus ou nopalerie en bon état. Aux îles Canaries, partout où la culture du cactus peut être

productive, le sol est recouvert en grande partie de roche basaltique. L'établissement d'une nopalerie est donc une chose importante et exige un grand travail et de fortes dépenses ; voici comment on procède : étant donné un hectare de terrain composé de silice, de basalte, de pierre-ponce effritée, d'un peu d'argile, le dessous étant de la roche basaltique ou du tuf, et la roche couvrant quelquefois le tiers de la surface, il s'agit de convertir cet hectare de terre — où la terre est si rare et la roche si abondante — en un champ de deux à trois pieds de terre arable. Pour cela, on creuse sur un des côtés un premier fossé d'un mètre de profondeur et de deux mètres d'ouverture. D'une part, on transporte la terre en un monceau ; de l'autre, on prend les tufs, les blocs de granit ou de basalte et, parallèlement au fossé et du côté extérieur, on aligne ces roches pour faire une muraille de deux mètres de largeur, qui, de ce côté, clôture le champ. Cela fait, on creuse, à côté de ce fossé, un nouveau fossé. On porte la terre au monceau et les roches se superposent sur la muraille. Ainsi de suite de fossé en fossé, jusqu'à l'achèvement du champ. Avant d'avoir fait moitié travail, le champ est déjà entouré sur ses quatre faces d'une muraille de deux mètres d'épaisseur et de deux mètres environ de hauteur, et il reste encore tout autant de roches avec lesquelles, sur la partie la plus mauvaise du champ, on va bâtir une pyramide ou un immense cube surmonté de cubes plus petits. Il en est qui ont jusqu'à cinq mètres d'élévation sur un carré de six mètres de côté : pierres portées sur la tête, une à une ! Cela s'appelle faire un molero, un sommet, une élévation. On conçoit ainsi combien, aux îles Canaries, les nopaleries ont demandé de temps et de travail et quelles dépenses elles ont occasionnées. Outre la préparation du terrain, il faut penser aussi à l'arrosage. Les pluies étant rares, c'est aux réservoirs que l'on doit avoir recours, et leur dimension doit être en rapport avec la culture. Ce sont de nouveaux frais et extrêmement élevés. Le terrain étant bien préparé, bien fumé

(le guano est ordinairement employé) et dans de bonnes conditions d'arrosage, il faut planter les cactus — ce sont les feuilles qui servent de plants ; — on les coupe à leur base, on les plante en lignes parallèles formant des allées de deux mètres de largeur. Chaque plant est enfoncé à une profondeur de 25 centimètres et à une distance de 1 mètre l'un de l'autre. La nopalerie étant ainsi dans de bonnes conditions, les cactus sont en état de recevoir la cochenille après un an et demi ou deux ans au plus. Le meilleur engrais pour le cactus est l'ammoniaque (guano), parce qu'il rend la peau des feuilles très tendre, ce qui facilite l'adhérence de l'insecte.

Moyens employés pour semer la cochenille. — On prend une quantité de mères en rapport avec le champ de cactus que l'on veut garnir. Ces mères sont placées dans des bacs ou châssis en bois d'environ 60 centimètres sur 50 avec des rebords de 5 à 6 centimètres de hauteur. Ces châssis sont placés dans une chambre d'une température d'environ 30° centigrade (température nécessaire pour l'éclosion). On recouvre ensuite les châssis où se trouvent les mères de morceaux de linge de 30 centimètres de longueur sur 15 de largeur, afin qu'à mesure que l'éclosion se fait, les larves qui naissent s'attachent au linge. Les linges se trouvent ainsi après quatre ou cinq minutes complètement recouverts de larves sous forme de petits points noirs. Lorsqu'on juge que les linges sont suffisamment garnis, on les enlève pour les placer l'un sur l'autre dans un châssis, on les remplace par de nouveaux morceaux de linge, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'éclosion soit épuisée. On porte ensuite les linges garnis de larves au champ de cactus et l'on entoure chaque feuille de la plante d'un des linges en fixant ceux-ci à l'aide d'épines du cactus ; après trois ou quatre jours, les larves passent du linge au cactus et s'y attachent. On enlève les linges après quelque temps (un mois ou plus selon la pluie que l'on craint) et on laisse l'insecte se développer. Son développement complet nécessite habituellement trois mois. On voit que l'insecte est à point pour être recueilli lorsqu'il est gonflé, d'une

couleur foncée et qu'il commence à reproduire des petits. On recueille alors les cochenilles avec des cuillères ou simplement à l'aide d'une brosse, et on les place dans des châssis. Tel est le procédé suivi pour la culture de la cochenille en hiver et au printemps. Dans ces saisons, elle produit moins à cause de la température moins élevée. Un kilogramme de cochenille que l'on avait dans les châssis ne rend en hiver que 3 1/2 à 4 1/2 kilogrammes.

Pour la cochenille que l'on cultive en été, on emploie un moyen plus simple et plus économique. Il consiste à placer la cochenille dans de petits sacs d'un tissu très clair, on les met sur les feuilles et on les change de place à mesure que les insectes ont suffisamment garni les feuilles. En été, pour 1 kilogramme mis dans les sacs, on récolte de 9 à 10 et jusqu'à 12 kilogrammes de cochenille. Les résidus qui restent dans les châssis et dans les petits sacs après l'éclosion complète est la cochenille désignée sous le nom de *madres* (mères).

Après avoir récolté la cochenille du cactus, celle qu'on ne garde pas pour la reproduction est tuée pour être vendue. Pour la faire mourir, on emploie divers procédés ; les plus usités consistent, soit à la mettre dans un grand sac, qu'on secoue vivement, ou bien, et ce procédé est le plus général pour les cultures en grand, on l'étouffe dans des fours ; ce système a l'avantage de ne pas faire perdre de poids et donne une couleur argentée, au lieu qu'avec le sac elle reste noire. Un autre procédé aussi consiste à plonger pendant quelques instants les cochenilles dans l'eau bouillante, puis on les étend sur des tamis et on les expose au soleil pendant un ou deux jours. Il faut de 3 1/4 à 5 kilogrammes de cochenille (1) qui vient d'être récoltée pour faire 1 kilogramme de cochenille sèche ; lorsque la cochenille a été bien desséchée, elle peut se conserver indéfiniment sans altération.

Un hectare de cactus en bon état peut produire en été 8,000, 9,000 et jusqu'à 11,000 kilogrammes de cochenille

(1) Cinq kilog. pour les mères.

fraîche ou verte (c'est-à-dire qui vient d'être récoltée), par conséquent 1,500 à 2,200 kilogrammes de cochenille sèche. Les frais pour un hectare de culture, manipulations, ustensiles, etc., sont évalués de 2,000 à 2,500 francs.

L'année 1879 fut la dernière de la culture en grand de la cochenille, aux îles Canaries. Jusqu'à cette époque, la cochenille se vendait dans les îles de 2 fr. 50 c. à 3 francs la livre espagnole (460 grammes), les mères à 3 fr. 50 c. et 4 fr. la livre. La cochenille verte qu'on cultivait sur les côtes, sud surtout, en hiver, pour être vendue comme mères pour la grande récolte de l'été, se vendait dans l'intérieur des îles à 4, 5, jusqu'à 6 francs la livre selon l'abondance.

Renseignements détaillés sur la culture de la cochenille.

— La fanégada, qui est la mesure de terre employée, diffère selon les îles.

La cochenille cultivée dans les parties sud des îles est employée surtout pour la production des mères servant à la grande culture dans l'intérieur des îles. Cette culture dans le sud se fait beaucoup plus tôt à cause de la température plus élevée et parce que les pluies cessent plus vite. Les produits se vendent à un prix beaucoup plus élevé, mais la quantité récoltée à cette époque de l'année est moindre par hectare. Dans les parties sud, comme dans l'intérieur des îles, il n'y a qu'une récolte par an.

La quantité de cochenille mère nécessaire pour la culture d'une fanégada de terre à Sainte-Croix de Ténériffe, pendant les mois de mai, juin et juillet, est de 1,200 livres de 460 grammes (soit, pour un hectare, 2,340 livres).

La production en moyenne pour un terrain de première classe est, par fanégada, de 4,200 livres de cochenille fraîche, soit 808 livres de cochenille sèche (8,050 livres pour 1 hectare).

Les frais pour une fanégada sont :

Fumier	Fr.	375 00
1,000 livres guano à 18 francs.		180 00
34 journaliers à fr. 1.75		59 50
125 femmes à fr. 0.75.		93 75
100 livres épines		11 25
1,200 livres morceaux de toile à 75 francs les 100 livres = 900 francs. — Intérêts.		45 60
50 boîtes à cochenille à 3 francs = 150 francs. — Intérêts		2 25
Eau		60 00
Total. . . fr.		<u>827 35</u>

Des 1,200 livres cochenille mère employée pour la reproduction, on peut retirer en moyenne 240 livres de cochenille sèche (c'est la cochenille la plus légère). Il faut environ 5 kilogrammes de cochenille mère fraîche pour 1 kilogramme de cochenille sèche (pour les autres, la proportion est de 3 1/4 à 3 1/2 kilogrammes).

La culture de la cochenille pour l'exportation pendant le mois d'août, septembre, octobre, est différente dans ses produits. La production de cochenille sèche pendant ces mois, pour une fanégada de terre, dans l'intérieur de l'île de Ténériffe (la vallée d'Orotava, par exemple), est de 6,000 livres (soit, pour 1 hectare, 11,540 livres de 460 grammes).

La quantité de cochenille mère nécessaire pour une fanégada de terre est de 600 livres (pour 1 hectare, 1,150 livres).

Les frais pour une fanégada sont :

2,000 livres guano à 18 francs	360,00
25 journaliers à fr. 1.25.	31,25
55 femmes à fr. 0.60	33,00
15 pièces toile gaze à fr. 4 = fr. 60. — Intérêts	15,00
300 livres de charbon de terre à fr. 2.50	7,50
Transport des mères et menus frais	300,00
Total fr.	<u>748,15</u>

Des 600 livres cochenille mère employée, on peut retirer 120 livres cochenille sèche. Il faut ajouter à ces frais l'achat des mères, l'intérêt du matériel et de l'établissement ; on estime généralement le tout à 2,500 francs pour 2 fanégadas (105 ares). Il faut alors ajouter l'intérêt de la terre de l'établissement de la nopalerie et des réservoirs d'eau.

Différentes espèces commerciales de cochenille. — On distingue plusieurs espèces commerciales de cochenille : 1° La cochenille de nopal ou *Coccus cacti*, cochenille fine, est la plus importante. C'est celle qui fournit pour les teintures la belle couleur rouge que l'on connaît ; la cochenille sylvestre (*Coccus sylvestris*) cultivée aussi au Mexique, ne donne qu'une couleur rouge vineuse. Elle est peu estimée ; 3° la cochenille des figuiers (*Coccus lacca*) des Indes orientales se récolte deux fois par an et fournit la laque carminée ; 4° la cochenille des sucres (*Coccus actonidium*). D'aucun usage ; 5° la cochenille de Pologne (*Coccus Polonius*) se nourrissant de la racine du *Scleranthus perennis*, donne une belle couleur ; elle fut l'objet d'un commerce important avant l'importation de la cochenille du Mexique ; on s'en sert encore en Pologne et en Russie pour la teinture des maroquins, du drap, de la soie et du crin.

Cochenille de nopal. — Les espèces ou sortes commerciales de cochenille fine ou de nopal sont au nombre de quatre principales : des Canaries, de Honduras⁽¹⁾ (désignation commerciale), de Vera-Cruz et de Java.

Les cochenilles des Canaries et de Honduras sont les plus estimées ; elles sont aussi d'un prix plus élevé.

I. La cochenille des Canaries comprend trois espèces : la blanche, la noire et la grise. Elle est surtout expédiée en Angleterre et en Espagne. Elle s'exporte en sacs de 200 livres pour la blanche, qui est plus lourde et la plus estimée, et de 140 à 160 livres pour la noire et la grise, qui sont plus

(1) D'après le rapport de M. Dorenberg, consul de Belgique à Puebla (Mexique), la cochenille d'Oaxaca a toujours été la plus renommée.

légères. (La livre espagnole est de 460 grammes) : 1° la cochenille blanche est celle qui a été tuée au four ; 2° la cochenille noire est celle qui a été tuée en la frottant dans les sacs. On ajoute parfois un peu de vinaigre pour rendre le noir plus éclatant ; 3° la grise est celle qu'on appelle *madres* et qui est morte de sa mort naturelle après avoir reproduit et avoir été desséchée au soleil ; c'est la plus légère ; 4° la rose est la blanche dont quelques-unes ont été écrasées pour colorer les autres ; 5° l'écarlate est celle que l'on obtient en ajoutant quelques gouttes d'ammoniaque pendant qu'elles sont vivantes ; un peu de couleur s'épanche, on remue et l'on porte au four.

II. La cochenille de Honduras présente trois variétés : la noire, la grise et la rougeâtre. La noire ou *zaccatila* est noirâtre ou rouge-brun avec des traces blanchâtres ; la poudre en est d'un rouge cramoisi lorsqu'elle est sèche et devient plus foncée encore lorsqu'on la mouille ; c'est la plus estimée.

III. La cochenille de Vera-Cruz comprend aussi trois variétés : la *zaccatila*, la grise et la rougeâtre. Elle est expédiée en surons de 80 à 100 kilogrammes et enfermée dans une triple enveloppe de toile grise, cuir et nattes tressées.

IV. La cochenille de Java est en grains rougeâtres et expédiée dans de petites caisses de fer-blanc, de 40 à 60 kilogr. Elle est peu estimée.

Analyse.

D'après les analyses de Caventou et Pelletier, la cochenille contient comme principes immédiats : une matière colorante représentant les cinq dixièmes de son poids et désignée sous le nom de *Carmine* (carméine de Lœwig), une matière azotée insoluble dans l'alcool, squelette de l'animal, de la stéarine, un acide appelé acide coccinique ou carminique et quelques sels à base de potasse et de chaux.

La carmine — matière colorante de la cochenille — est d'un

rouge pourpre éclatant. Elle est fusible à $+50^{\circ}$, soluble dans l'eau, insoluble dans l'éther, inaltérable par l'air et la lumière. Les acides la dissolvent en avivant la couleur qui devient écarlate. Lœwig appelle carméine ce principe et donne le nom de carmine à un autre principe incolore, qui, dissous dans l'eau bouillante, se colore en rouge vif. Le rouge de la cochenille plongé dans une liqueur ammoniacale tire au violet et communique au liquide une teinte violette très vive.

Carmin. — La cochenille est souvent employée sous forme de carmin. On le prépare habituellement en versant dans la décoction aqueuse de la cochenille de l'alun et de la crème de tartre. On obtient aussi un dépôt pulvérulent d'un cramoisi éclatant, utilisé pour la peinture à l'aquarelle, pour la miniature, pour la coloration des fleurs artificielles, des bonbons et de certaines liqueurs. On le prépare aussi pour la peinture à l'huile. L'art de préparer le carmin a été inventé par un moine de Pise; le chimiste Homberg en fit connaître le premier la composition.

Laque carminée. — La laque carminée se prépare en faisant bouillir la cochenille des figuiers avec une solution alcaline faible et en ajoutant de l'alun dans la liqueur. Il se forme un précipité qui constitue la laque carminée.

Carmin en liqueur. — Le carmin en liqueur est une composition qu'on obtient en faisant une décoction, d'une partie de cochenille et autant de crème de tartre dans huit parties d'eau, puis en ajoutant encore une partie de crème de tartre et une partie d'alun et filtrant la liqueur. On falsifie souvent la cochenille: on y ajoute du talc, du sable, de la céruse, de la limaille de plomb ou de soudure des plombiers; on a imité aussi de fausses cochenilles avec des grabeaux de cochenille pulvérisée. Les fausses cochenilles se désagrègent dans l'eau, tandis que les vrais s'y gonflent. On apprécie la qualité d'une cochenille en faisant bouillir quelques décigrammes de cette substance pulvérisée dans une quantité d'eau pure. La quantité de chlore nécessaire pour décolorer

cet échantillon indique la qualité de la marchandise. La cochenille a toujours été très recherchée des teinturiers, mais son usage a beaucoup diminué et sa valeur a considérablement baissé depuis la découverte des principes de l'aniline et de la garance, qui, d'un prix beaucoup moins élevé, la remplacent en grande partie.

Principes remplaçant la cochenille.

Rouges organiques.

A. *Rouge de garance.* — Principes colorants : Alizarine, purpurine et acide purpuranique.

I. *Alizarine.* — Alizarine, nom commercial donné à la racine de la garance. Principe colorant de la garance d'un jaune rougeâtre, volatil, cristallisable, soluble dans l'alcool et l'éther. Elle est accompagnée de la purpurine ; elles reproduisent l'une et l'autre avec l'alun et les corps employés à la teinture les plus belles nuances de la garance.

II. *Purpurine.* — La purpurine se présente sous forme de cristaux rouges éclatants ou rouges foncés selon qu'elle est ou non hydratée, soluble dans l'alcool, l'éther, la benzine, plus à chaud qu'à froid.

III. *Acide purpuranique.* — Acide amidé dérivé de la purpurine, soluble en rouge violacé dans l'alcool bouillant. Il teint la laine et la soie sans le concours de mordants en rouge amarante et ne se fixe pas sur le coton mordancé. Le rouge garance ne se laisse pas altérer par des solutions contenant 3 à 4 p. c. d'acide chlorhydrique ou d'ammoniaque ; les liquides ne se colorent pas sensiblement. C'est le plus résistant des rouges organiques.

B. *Aniline* ⁽¹⁾. — L'aniline contient deux principes : 1° la fuchsine ou rouge aniline (rosaniline) ; 2° l'aniléine.

(1) L'aniléine s'obtient de la nitrobenzine soumise à l'action d'agents réducteurs tels que le sulphydrate d'ammoniaque, l'acide acétique, la limaille de fer ou la fonte, l'arséniate de potasse, etc.

I. *Fuchsine*. — La fuchsine est d'un rouge vineux et s'obtient en soumettant l'aniline à l'action de sels oxydants, bichlorure ou tétrachlorure de carbone, du nitrate de mercure ou de sels arsénicaux, etc. A l'état de cristaux purs on lui donne le nom de rosaniline. L'arséniate de rosaniline est la fuchsine retenant de l'arsenic. La rosaniline colore en rose les fibres élastiques, ce que ne fait pas le carmin.

II. *Aniléine*. — L'aniléine s'obtient en traitant la fuchsine par l'alcool et un excès d'aniline ; la couleur varie du bleu d'azur au violet rouge, selon que ce mélange est chauffé pendant un temps plus ou moins long. Sa préparation occasionne parfois des intoxications arsénicales aux ouvriers. Le rouge d'aniline se décolore rapidement par le contact de l'ammoniaque, mais la couleur reparait par l'addition d'un acide ou par l'évaporation de l'alcali. Les rouges de garance et de cochenille ne se fixent sur les étoffes qu'au moyen de mordants à base d'alumine et d'étain. Le rouge d'aniline, au contraire, se fixe sur les étoffes sans aucun mordant.

La fuchsine est aussi appelée dans le commerce : azaléine, solférino, magenta, roséine, rosaniline, etc.; elle a été découverte scientifiquement en 1843 par Hoffmann et industriellement en 1859, par Verguin et Renard frères, de Lyon. Pour l'obtenir de l'aniline, c'est l'acide arsénique qui a été reconnu le procédé le plus avantageux et qui, par suite, est généralement employé. Néanmoins, Coupier est parvenu à fabriquer le rouge d'aniline sans l'intervention de cette substance éminemment toxique. Hoffmann a trouvé que les diverses fuchsines ou rouges d'aniline sont des sels de rosaniline, lesquels sont remarquables par la beauté de leurs cristaux et par la facilité avec laquelle on les obtient. L'aniline du commerce, qui est un mélange d'aniline et de toluidine, peut seule produire le rouge d'aniline. La fuchsine de Renard et Franc est principalement du chlorhydrate de rosaniline. L'azaléine est de l'azotate de rosaniline. La roséine est de

l'acétate de rosaniline ; c'est le rouge d'aniline le plus employé en Angleterre.

Les sels de rosaniline produisent, en outre, une quantité considérable d'autres couleurs de teinture : ainsi le jaune d'aniline est un produit secondaire de la préparation du rouge d'aniline. Il en est de même du bleu et du violet ; c'est par les sels de rosaniline qu'on obtient le bleu de Paris, de Lyon, de Mulhouse, etc., les violets d'Hoffmann, de Paris, etc. On obtient de même le noir d'aniline, le gris, les verts, les bruns, les marrons, etc. Quoique l'aniline fût connue depuis longtemps, c'est de 1856 à 1866 seulement que ces différents produits de teinture furent découverts.

Au commencement de la culture de la cochenille, les prix en furent très élevés ; on vendait 10 francs et même 15 francs la livre de 460 grammes. En 1831, du reste, on en exportait seulement 8 livres ; en 1836, 6,000 livres. A partir de 1841, les quantités augmentent sensiblement ; 100,566 livres sont exportées cette année et 368,109 livres en 1851. De 1841 à 1848, les prix sont de 5 francs la livre ; en 1850, la France importait 309,040 kilogrammes de cochenille à 10 francs le kilogramme, dont la plus grande partie des îles Canaries. En 1856, l'exportation fut de 1,322,160 livres ; depuis 1860 jusqu'à 1879, l'exportation annuelle varie de 2 à 6 millions de livres et plus, et les prix sont de 5 francs à 2 fr. 50 c. la livre. A partir de 1879, la culture de la cochenille diminua progressivement chaque année aux Canaries, la livre de cochenille étant tombée à 90 centimes ou 1 franc en 1889 ; le bénéfice est maintenant extrêmement minime ou nul pour la culture. La grande période de production fut de 1860 à 1878. La cochenille fait alors presque entièrement le total de l'exportation des Canaries. Le chiffre de celle-ci étant en effet, à cette époque, de 22 à 23 millions, la cochenille y figure seule pour plus de 20 millions.

Ce fut l'ère de prospérité et de richesse des îles Canaries ; tout était sacrifié à la cochenille, les vignes, les palmiers,

toutes les essences d'arbres étaient enlevées pour faire place à cette culture, et toutes les parties rocheuses des îles étaient, au prix de n'importe quelle dépense, transformées en bonne terre. La cochenille était ainsi pour beaucoup la fortune, pour tous l'aisance et le bien-être. On voyait alors aux Canaries plus d'or que d'argent.

En 1859, la découverte de la fuchsine survint et de 1859 à 1866 toutes les teintures qu'on pouvait en tirer étaient connues, et c'est ce qui vint atteindre si cruellement la production canarienne. Cependant plusieurs années se passèrent sans que l'influence de ces découvertes fût trop sensible. Dès la découverte de la fuchsine, les prix de la cochenille avaient baissé ; néanmoins, l'exportation continua à devenir plus importante, les fabriques de fuchsine étant peu nombreuses ; c'est ainsi qu'en 1869, par exemple, l'exportation des îles Canaries étant de 21,134,762 francs, nous voyons l'exportation de la cochenille y figurer pour 19,749,824 francs ; la quantité exportée était de 60,770 quintaux (de 46 kilogrammes), soit 2,795,360 kilogrammes à 7 fr. 07 c. ou 6,076,869 livres à 3 fr. 25 c.

Cet état de prospérité dura plusieurs années encore, malgré la baisse progressive des prix, mais une circonstance fortuite vint porter un coup mortel à cette partie essentielle et capitale du revenu des Canaries en provoquant une extension rapide de la fabrication des produits d'aniline.

En 1879, en effet, au moment de la récolte principale de la cochenille, des pluies torrentielles survinrent tout à coup et exceptionnellement aux Canaries. On crut la récolte entièrement perdue. Cette nouvelle, portée en Angleterre, marché principal en Europe, provoqua une hausse subite et importante des prix de cochenille : de 3 francs la livre (de 460 grammes), les prix furent portés à Londres à 5 et 6 francs ; cependant on vit arriver ensuite sur le marché une quantité de cochenille aussi considérable que les années précédentes. La récolte n'était pas, en effet, perdue comme on l'avait

annoncé, mais seulement moindre, et, d'autre part, des producteurs qui avaient de la cochenille en réserve des années précédentes s'empressèrent de saisir cette occasion de hausse exceptionnelle pour envoyer sur le marché tout ce qu'ils avaient au magasin. La confiance étant dès ce moment perdue en Europe, des fabriques nombreuses des produits d'aniline furent de tous côtés décidées, et dès l'année économique 1880-81 nous voyons les prix de cochenille tomber à 2 francs la livre, et depuis lors les prix, comme la quantité exportée, suivent une progression descendante, à tel point que de 11,345,796 francs pour 2,594,486 kilogrammes exportés à 4 fr. 32 c. pendant l'année économique 1880-81, nous voyons en 1888 ces chiffres tomber à 2,394,579 francs pour 798,193 kilogrammes seulement exportés au prix de 3 francs le kilogramme.

A partir de 1880, la baisse de la cochenille est donc définitive et progressive, et à partir de cette époque aussi l'exportation diminue chaque année. La richesse des Canaries fut ainsi tout à coup profondément atteinte et le désastre atteignit les grandes comme les petites fortunes ; non seulement, en effet, les nopaleries établies ne rapportèrent plus suffisamment, mais tout le monde avait plus ou moins escompté l'avenir pour l'établissement de nouvelles nopaleries, et ces fortes dépenses n'ayant pu être payées, il s'ensuivit des pertes considérables.

Depuis lors, l'équilibre se rétablit peu à peu ; les nopaleries, aujourd'hui peu productives, sont remplacées d'abord par la culture de la vigne, qui, chaque année, prend plus d'extension ; par les céréales et le tabac, et surtout aussi par la culture des pommes de terre, tomates et oignons, dont l'exportation en Amérique et aux Antilles est considérable. Les pommes de terre et les tomates sont également envoyées comme primeurs en grande quantité en Europe, en janvier, février, mars, et sont, en ce moment, un des grands rapports de l'agriculture dans les parties sud des îles.

TABLEAU DES EXPORTATIONS ET PRIX DE COCHENILLE.

Exportation de la cochenille des Canaries depuis le commencement de sa culture jusqu'à 1889.

Quantité et prix.

Années.	Quantité Prix du kilo.		Quantité Prix de la livre.		Totaux.
	en kilog.	Fr.	en livres.	Fr.	
1831 . .	"	"	8	10 00	80
1832 . .	"	"	92	10 00	920
1833 . .	"	"	1,319	10 00	13,190
1834 . .	"	"	1,882	10 00	18,820
1835 . .	"	"	5,658	10 00	56,580
1836 . .	"	"	6,008	10 00	60,080
1837 . .	"	"	7,020	10 00	70,200
1838 . .	"	"	24,548	10 00	245,480
1839 . .	"	"	28,642	10 00	286,420
1840 . .	"	"	77,041	10 00	770,410
1841 . .	"	"	100,566	"	"
1842 . .	"	"	74,589	"	"
1843 . .	"	"	78,994	"	"
1844 . .	"	"	15,950	"	"
1845 . .	"	"	221,350	"	"
1846 . .	"	"	232,358	"	"
1847 . .	"	"	295,495	5 50	1,625,222
1848 . .	"	"	"	"	"
1849 . .	"	"	386,518	5 12	1,978,972
1850 . .	"	"	782,670	4 50	3,522,015
1851 . .	"	"	368,109	4 12	1,516,609
1852 . .	"	"	806,254	5 37	4,329,583
1853 . .	"	"	790,524	4 12	3,256,958
1854 . .	"	"	864,345	4 37	3,777,087
1855 . .	"	"	1,135,912	4 12	4,779,957
1856 . .	"	"	1,501,611	4 37	6,562,040
1857 . .	"	"	"	4 43	"
1858 . .	"	"	"	4 37	"
1859 . .	"	"	"	4 12	"
1860 . .	1,150,800	7 87	2,500,00	3 62	9,050,000

De 1860 à 1870 la quantité de cochenille exportée augmente graduellement et les prix se maintiennent au même taux.

Quantité et prix (de Las Palmas).

Années.	Quantité en kilog.	Prix du kilo. Fr.	Quantité en livres.	Prix de la livre. Fr.	Totaux. Fr.
1861 . .	"	"	"	3 58	"
1862 . .	"	"	"	3 12	"
1863 . .	"	"	"	3 75	"
1864 . .	"	"	"	4 37	"
1865 . .	"	"	"	4 25	"
1866 . .	"	"	"	4 25	"
1867 . .	"	"	"	4 06	"
1868 . .	"	"	"	3 62	"
1869 . .	2,795,749	7 07	6,076,869	3 25	19,749,824

De 1869 à 1879 la quantité exportée diminue peu à peu et les prix baissent également. Ils sont de 3 fr. 16 c. en 1870 et de 2 fr. 45 c. en 1877-1878.

*Quantité exportée et prix pendant les années économiques
1876-1877 à 1881-1882.*

Années.	Quantité en kilog.	Prix du kil. Fr.	Quantité en livres.	Prix de la livre. Fr.	Totaux. Fr.
1876-1877. .	1,877,749	6 20	4,084,238	2 85	11,640,080
1877-1878. .	2,615,570	5 50	5,686,023	2 45	13,930,756
1878-1879. .	2,294,527	5 50	5,275,059	2 45	12,923,894
1879-1880. .	1,975,615	7 87	4,294,818	3 62	15,506,938
1880-1881. .	2,594,486	4 54	5,640,188	2 11	11,800,796
1881-1882. .	2,420,158	3 45	4,840,262	1 75	8,470,553

De 1881 à 1889 l'exportation est progressivement moindre et les prix moins élevés.

Exportation de 1886 à 1889.

Années.	Quantité en kilog.	Prix du kilo. Fr.	Quantité en livres.	Prix de la livre. Fr.	Totaux. Fr.
1886 . .	1,078,890	3 50	2,330,947	1 62	3,776,124
1887 . .	997,897	2 95	2,169,341	1 35	2,943,796
1888 . .	798,193	3 00	1,735,200	1 38	2,394,579

*Prix de la cochenille au marché de Sainte-Croix de Ténériffe,
de 1860 à 1890.*

Années.	Prix.	Années.	Prix.
1860. . . .	3.50 à 3.75	1876. . . .	2.50 à 2.75
1861. . . .	3.00 à 3.25	1877. . . .	2.00 à 2.25
1862. . . .	2.50 à 2.75	1878. . . .	2.25 à 2.50
1863. . . .	3.50 à 3.75	1879. . . .	2.50 à 2.75
1864. . . .	3.50 à 3.75	1880. . . .	2.00 à 3.50
1865. . . .	3.50	1881. . . .	1.75 à 2.00
1866. . . .	3.50	1882. . . .	0.75 à 1.00
1867. . . .	3.50	1883. . . .	0.75 à 1.00
1868. . . .	3.25 à 3.50	1884. . . .	1.00 à 1.25
1869. . . .	3.00 à 3.25	1885. . . .	1.00 à 1.25
1870. . . .	2.75 à 3.00	1886. . . .	1.00 à 1.25
1871. . . .	2.50 à 2.75	1887. . . .	0.75 à 1.00
1872. . . .	2.50 à 2.75	1888. . . .	0.75 à 1.00
1873. . . .	2.50 à 2.75	1889. . . .	0.75 à 1.00
1874. . . .	2.25 à 2.50	1890. . . .	0.94 à 1.00
1875. . . .	2.00 à 2.25		

Prix de Liverpool, janvier 1890 : 1 fr. 37 c. à 1 fr. 62 c. cochenille grise ;
1 fr. 10 c. à 1 fr. 57 c. la noire.

Orseille (1).

L'orseille, qui fit donner aux îles Lanzarote et de Fuerteventura le nom « d'îles de la pourpre » et qui y amenait les bateaux des Phéniciens, s'exporte aujourd'hui en quantité insignifiante : 19,113 kilogrammes, à 1 franc le kilogramme,

(1) L'orseille, que l'on croit être la pourpre des anciens, donne une teinture *rouge-violet*. Sa préparation fut longtemps un mystère. Les premiers seigneurs des Canaries s'en réservaient le monopole ; plus tard ce droit tomba en désuétude, les rois d'Espagne mirent la culture de l'orseille en régie. Aujourd'hui la récolte en est libre. La vente des *pastilles d'orseille* était l'objet d'un grand commerce à Anvers au XVI^e siècle et contribua à fonder la grande fortune de la famille Van Dale, qui avait acquis l'île de Palmas et y établit une colonie flamande.

(N. de la Rédact.)

en 1888. L'orseille est un lichen duquel il y a deux espèces : l'une maritime, l'autre terrestre ; la maritime croit sur les rochers au bord de la mer aux îles Graciosa, Lanzarote et Fuerteventura, c'est la *Rocella tinctoria* (herbe des Canaries), petit arbrisseau de 3 à 8 centimètres donnant de petits rameaux très durs ; les bruns à petits points blancs doivent être préférés. C'est l'orseille perlée ; elle s'expédie en balles.



TOWNSHIP

UNITÉ AGRAIRE EN USAGE

AUX ÉTATS-UNIS.

Indépendamment de l'*acre* (0,4046 hectare) qui sert de base et d'unité aux mesures agraires, l'usage et la pratique coloniale ont introduit aux États-Unis une unité spéciale, employée dans la confection des plans cadastraux, nommée *township* (territoire urbain), fort peu connue en Europe et qui me paraît mériter de fixer l'attention.

On sait qu'une loi, qui prit naissance au Texas, puis se développa en Géorgie, à New-York, dans le Vermont, et, depuis 1862, est devenue générale dans l'Union, assure à tout citoyen la propriété inviolable du territoire nécessaire à la subsistance de sa famille (1). En vertu de ce *droit au foyer*, (*homestead*) il est alloué à tout citoyen américain majeur la faculté de faire choix de 160 acres (soit environ 64 hectares) de territoire inoccupé, sous condition de le mettre en culture ; toutefois, à défaut de ressources suffisantes, il peut se borner à ne

(1) L'application d'un semblable système (*Heimstättenrecht*), protecteur des pauvres, est en ce moment très recommandé en Allemagne, par un parti puissant, en tête duquel figure le feld-maréchal comte de Moltke.

prendre que la moitié ou le quart de cette superficie, soit 80 ou 40 acres (32 ou 16 hectares).

Le choix de ces concessions fut d'abord laissé à l'arbitraire, mais l'expérience démontra que de petites fermes isolées, placées au hasard au milieu de vastes territoires vierges, tels que les prairies de l'ouest, avaient pour résultat de créer des entraves à la colonisation, bien plus favorable lorsqu'elle est faite par des communautés plus considérables. Le propriétaire d'un petit bien rural enclavé dans une vaste concession, suscite aux occupants de celle-ci des ennuis sans nombre, sous les prétextes les plus futiles, provoque des procès et le mal est surtout déplorable lorsque la communauté arrive à une prospérité suffisante pour fonder une ville. C'est ainsi qu'à New-York une grande partie du sol de la ville appartient encore aux héritiers des familles hollandaises qui vinrent primitivement s'y établir et l'avaient acquis des sauvages, et que le respect de ce droit de propriété cause des entraves considérables dans tous les travaux publics que l'on projette. Pour parer à ces inconvénients, on a imaginé aux États-Unis un système de division cadastrale du sol, basée sur le principe de la grande propriété. Les communautés ont le privilège du choix de grands terrains, avant de les livrer morcelés aux petits concessionnaires. Ce système favorise l'association des individus isolés, qui unissent leurs efforts dans un intérêt commun et bénéficient ainsi du choix des terrains les plus favorables.

La division de ces grandes propriétés ou *township*, a été l'objet d'une étude sérieuse et donne au territoire des États-Unis une forme en quelque sorte géométrique ou géographique, que l'on observe sur les cartes de détails des provinces.

Tous les voyageurs constatent que les habitations des peuples les plus sauvages sont généralement circulaires. Les *zériba* du Haut-Nil, par exemple, sont des huttes circulaires n'ayant d'autre ouverture que la porte d'entrée, entourées d'un parc à bestiaux également clos d'une palissade ou d'une haie d'épine,

tracée en cercle ; le même fait se retrouve chez les Lapons. Il indique chez l'homme une remarquable intuition des lois de la géométrie. La science démontre en effet que *le cercle est la figure qui, à égal périmètre, renferme la surface maximum*. En construisant sa demeure, son camp, sous une forme arrondie, le sauvage arrive d'instinct à lui donner la plus grande surface possible, tout en économisant le travail dans la construction de son enveloppe, et en outre, en assure la sécurité, par la moindre étendue du périmètre à garder et à défendre contre son ennemi (1).

C'est ce principe que nous retrouvons encore chez les Gaulois, dont les camps étaient construits de forme circulaire et qui persiste au moyen âge dans le tracé des châteaux défendus par des *tours* de même forme, protégées en avant par des *bailles* concentriques dans lesquelles vinrent se fonder un grand nombre de villes, peuplées des vassaux du seigneur.

Si la forme circulaire est favorable pour une habitation isolée, elle l'est beaucoup moins pour un groupe d'habitations. Le groupement en bourgade d'une série de huttes circulaires entraîne de grandes pertes d'espace, que l'on évite par la forme rectangulaire, susceptible d'accoler les habitations les unes aux autres, réservant même entre elles des rues pour y donner entrée et assurer la circulation d'air (2). Le rassemblement des individus en tribus répond à un état de civilisation plus avancé, et a constamment pour résultat l'adoption d'habitations rectangulaires.

Les camps romains, construits, dit-on, sur le plan de la *Roma quadrata* de Romulus, avec leurs rues parfaitement orientées, se transformant en établissements permanents, donnent naissance,

(1) Le pourtour d'une habitation carrée de 3 mètres de côté et de 9 mètres carrés de surface est de 12 mètres courants ; celui d'une habitation circulaire de même superficie est de 10^m64 courants, soit environ 11/12 du premier.

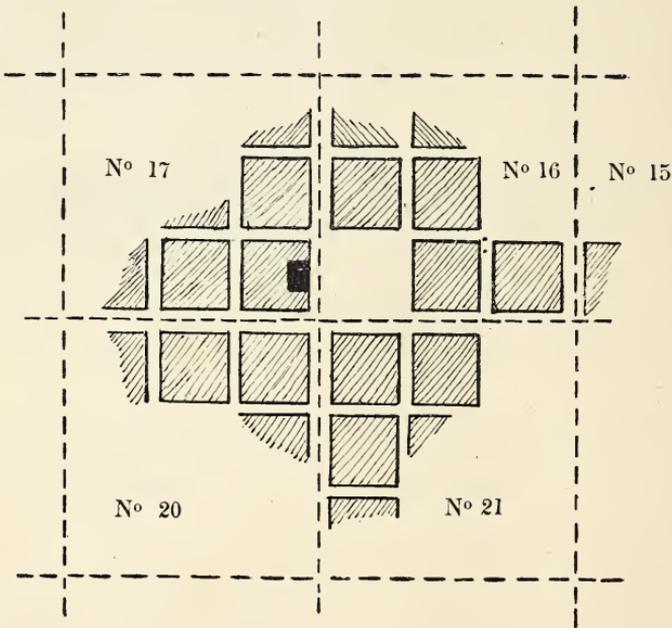
(2) Par l'emploi d'habitations rectangulaires accolées on évite une perte de terrain qui entre les habitations circulaires contiguës s'élèverait à 1/3 environ de leur superficie totale.

dans la Gaule, à des villes quadrangulaires, dont nous trouvons encore l'exemple à Tongres. Cette forme économique paraît naturelle, car on la retrouve dans les contrées les plus diverses ; Pékin est construit sur ce plan.

Tous les auteurs, Albert Dürer entre autres, qui se sont occupés de régler l'ordonnance des villes, adoptent le type régulier rectangulaire. Les villes telles que Turin et Manheim, reconstruites à une époque moderne, sont tracées sur ce plan. Rarement on rencontre une disposition différente, comme à Carlsruhe, où l'on a adopté un tracé en éventail rayonnant du palais ducal.

La forme quadrangulaire est à peu près générale dans les villes nouvelles des États Unis.

FIG. 1.



Elle a évidemment donné naissance à l'unité cadastrale communale, le *township*.

N

6	5	4	3	2	1
7	8	9			12
18	17	16	15		13
19	20	21			24
30					25
31	32				36

S

Fig. 2.

O

E

Le territoire correspondant à l'unité dite *township* est un carré de 6 milles (environ 9,6 kilomètres), dont les côtés sont exactement orientés suivant les méridiens et les parallèles. Il est divisé en 36 sections carrées d'un mille de côté (1,6 kilom.), ayant, par conséquent, une superficie de 640 acres (environ 256 hectares). Ces sections régulièrement numérotées forment la part de concession dévolue à un ménage composé de quatre adultes. Elles peuvent se diviser en quatre parts de 160 acres (64 hectares) formant le lot d'un individu isolé, ou encore par 1/8 ou 1/16 correspondant à 80 ou 40 acres (32 ou 16 hectares) pour les individus moins fortunés.

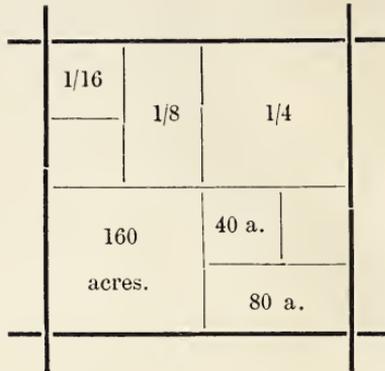
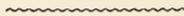


Fig. 3.

Par son étendue, le *township* convient donc pour la colonisation d'une communauté d'individus dont la population varie de $4 \times 36 = 144$ à $16 \times 36 = 576$ adultes.

Cette division de terrain se prête parfaitement à la formation d'un village dans une colonie prospère, lorsque les habitations tendent à se grouper autour de la demeure d'un habitant influent, d'un magasin, d'une auberge, d'une école ou d'une église. Il est facile d'y découper, ainsi qu'on le voit fig. 1, des parcelles de terrain à bâtir, que le propriétaire rétrocède aux acquéreurs.

H. W.



LES
PHÉNOMÈNES VOLCANIQUES

EN EUROPE.

par le R. P. DE HERT, membre adhérent.

Parmi les multiples phénomènes produits sans cesse autour de nous par le jeu des forces naturelles, il n'y en a pas, je pense, de plus imposants ni de plus terribles tout à la fois, que les éruptions volcaniques. Les détails que nous en trouvons dans les journaux et les revues nous remplissent d'étonnement et de stupeur, un sentiment d'effroi s'empare de nous quand nous songeons à la ruine et à la dévastation répandues par elles en quelques instants sur toute une contrée, et nous faisons un vain appel à l'imagination pour retracer dans notre esprit le saisissant tableau de ces phénomènes grandioses.

Mais n'est-il pas vrai qu'en parcourant le récit de ces convulsions, pendant lesquelles un torrent de feu échappé des entrailles de la terre transforme un pays fertile en un désert aride, n'est-il pas vrai, dis-je, que nous sommes portés à leur attribuer un caractère de rareté exceptionnel, et à supposer que ces explosions se produisent seulement de temps à autre et dans des régions fort éloignées ? Parce que dans notre vieille Europe nous sommes très rarement témoins

d'une activité volcanique intense, ne pensons-nous pas que cette partie du monde est à peu près dépourvue, fort heureusement, d'appareils établissant une communication permanente ou temporaire entre la surface de la croûte et les matières fondues de l'intérieur ?

Il n'en est pourtant pas ainsi : ces phénomènes sont fréquents, même sur quelques points du globe ils sont continuels et nous n'avons pas besoin de quitter le sol européen pour rencontrer tous les types et toutes les manifestations possibles des montagnes ignivômes. Volcans actifs et éteints, subaériens et sous-marins, continentaux et insulaires, permanents et intermittents, chaque genre y est représenté.

Si l'on compare toutefois les bouches volcaniques européennes, encore actives de nos jours, à celles qui depuis des siècles ne donnent plus aucun signe de vitalité, on voit que ces phénomènes y ont singulièrement diminué, ils ont même disparu de plusieurs régions, ne laissant comme témoins de leur activité primitive qu'une excavation changée plus tard en lac et quelques sources thermales et émanations gazeuses.

Les volcans de l'Europe sont-ils nombreux ? Oui, et beaucoup plus nombreux que ne l'enseignent les manuels de géographie. L'Islande, encore imparfaitement connue, en contient au moins une trentaine ; plus de quarante volcans éteints sont situés en Auvergne sur la crête de deux chaînes de montagnes parallèles ; sur le plateau du Velay on rencontre plus de cent cinquante cônes, et une soixantaine de cratères se sont ouverts dans les monts Dome.

En conservant rigoureusement au mot volcan sa signification communément reçue et ne l'étendant pas à chacun de ces cônes et cratères indistinctement, on peut évaluer le nombre des volcans européens, tant actifs qu'éteints, à un minimum de trois à quatre cents.

Les incertitudes qui règnent encore au sujet de certaines montagnes d'Islande et de quelques autres endroits ne permettent guère de donner à ce chiffre une précision plus grande.

Tous les foyers d'activité interne en Europe sont concentrés dans sa partie occidentale et principalement dans le sud, de telle sorte qu'en traçant sur un globe terrestre un arc de cercle ayant son centre à la ville d'Arkhangel, et comme rayon la distance rectiligne des bords de la mer Blanche jusqu'à Berlin, on décrit un secteur complètement dépourvu de toute ouverture pouvant encore livrer passage aux matières incandescentes internes. La Suède, la Norvège, le Danemark, la Hollande, la Belgique, le nord de la France, la Suisse, toute l'Allemagne septentrionale, la Russie, à l'exception du Caucase, et presque tous les États balkaniques n'ont jamais été le théâtre d'un phénomène volcanique.

Est-ce à dire que dans ces contrées on ne rencontre de roche éruptive d'aucun genre ? Assurément non, car on en trouve de fort remarquables, occupant quelquefois une grande superficie. Pour ne citer que la Belgique, tout le monde connaît la diorite (porphyrite quartzifère) de Quenast et de Lessines, généralement employée pour le pavage de nos rues. C'est une roche venue des profondeurs de notre planète et qui, après avoir traversé les schistes cambriens et siluriens, s'est épanchée à la surface de ces derniers.

Rappelons à ce propos la différence qu'il y a lieu d'établir entre un phénomène éruptif et un phénomène volcanique : par le premier on entend l'ascension de la matière incandescente et son épanchement soit à la surface, soit entre deux couches sédimentaires, indépendamment de la façon dont l'émission se fait. L'épithète volcanique a généralement un sens plus restreint (c'est celui dans lequel nous l'employons), c'est-à-dire celui d'une émission subaérienne avec projection violente de matières ignées.

Dans plusieurs contrées, par exemple sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, au Kamtschatka, dans les îles de la Sonde, etc., on constate aisément que les volcans sont répartis suivant certaines directions et que leur groupement présente une orientation nettement accusée. Or le caractère propre aux phénomènes ignés ne permet pas de supposer sous chaque bouche

un lac ou un réservoir de lave distinct ; il doit y avoir une source commune, point de départ de l'ascension de la matière incandescente. En outre dans l'écorce enveloppant cette dernière, il existe des parties faibles, crevasses et déchirures, dont quelques-unes, perçant de part en part la croûte solide du globe, livrent à certains endroits passage aux produits internes et donnent ainsi naissance aux bouches volcaniques.

Par conséquent celles-ci ne sont pas orientées d'une manière fortuite, mais elles jalonnent une ligne correspondant à une cassure intérieure.

Cet alignement, à la vérité, n'est pas toujours très apparent : c'est le cas en Europe. A première vue, les volcans paraissent n'y avoir aucun rapport de situation les uns avec les autres ; néanmoins il me semble qu'on peut les classer tous, à l'exception peut-être de l'un ou l'autre de nature douteuse, dans sept directions distinctes dont cinq renferment encore des orifices actifs.

Deux d'entre elles se croisent dans les profondeurs du sol de l'Islande, l'une courant du sud-ouest au nord-est, l'autre du sud au nord, et à leur point d'intersection se dressent beaucoup de volcans. Il est impossible d'en évaluer le nombre, mais le chiffre 29 habituellement cité est certainement beaucoup en dessous de la vérité. Dans cette île, d'innombrables courants de lave, puissants parfois de plus de 100 mètres, sont à certains endroits cachés sous les glaciers, dans d'autres ils sont étalés largement et forment de véritables déserts d'un aspect tout à la fois effrayant et imposant. Telle est la solitude de l'Odadahraun, entre le Vatna-Jökull et les rivières Jökullsa et Skjalfandafjot, entièrement recouverte de lave sur une étendue de plus de 3,400 kilomètres carrés, égale à celle de la Flandre orientale.

Les forces emprisonnées dans l'intérieur de notre planète semblent avoir pu en Islande se frayer un chemin avec une facilité étonnante, au point qu'elles se sont rarement servi plus d'une fois de la même cheminée volcanique. Il y a donc peu de montagnes élevées, produites par l'accumulation des

matières rejetées, tandis que les cratères y bordent les crevasses comme des perles, et chaque crevasse, de même que chaque cône, semble n'avoir eu qu'une période d'activité.

« Les roches basaltiques et les tufs siliceux, dit M. Jules Leclerq dans son ouvrage si intéressant sur l'Islande ⁽¹⁾, s'y sont formés sous la mer ; les basaltes qui surgirent les premiers, probablement vers la fin de l'époque tertiaire, servent de base à l'édifice. Les tufs siliceux apparurent à l'époque suivante, pendant la période glaciaire, puis les laves inondèrent les trachytes qui suivent la direction des lignes d'activité volcanique où des milliers de cratères ont dû travailler pendant une période dont il serait impossible de préciser les limites. »

Durant le cours de ses explorations scientifiques en Islande, un géologue danois, le D^r Thoroddsen, est parvenu à classer tous les volcans de cette île en huit groupes distincts, sièges d'éruptions depuis le commencement de la période historique. Trois, plus quelques petites îles sur la côte méridionale, appartiennent à la première direction, ce sont : 1^o le groupe de l'Hécla, entouré de courants de lave d'une superficie de 680 kilomètres carrés ; on y connaît 18 éruptions ; 2^o la presqu'île de Reykjaness, prolongement de l'Hécla, avec deux autres volcans, où six éruptions se sont produites ; 3^o le groupe de Varmardalr, le plus célèbre de tous, car c'est là qu'eut lieu l'horrible éruption de 1783, attribuée par erreur au Skaptar, et pendant laquelle une série de cratères surgirent le long d'une crevasse de 15 kilomètres de longueur. Il faut y ajouter les îles Westmanneyar, couvertes de cônes et de débris volcaniques.

La seconde direction comprend quatre groupes, savoir : 1^o celui de Snœfellsness, sur l'activité duquel on a fort peu de détails ; 2^o celui du Katla, comprenant un certain nombre de volcans qui se distinguent par l'absence d'émissions laviques pendant leurs paroxysmes, les seules matières rejetées sont

(1) *La Terre de glace.*

des pierres et des cendres, et dans certaines circonstances favorables, ces dernières ont été emportées par les courants aériens jusqu'en Norwège à 1,900 milles de distance (mars 1883) ; 3° le groupe d'Odadahraun ; outre le Kverkfjall, il embrasse encore une série de volcans entourant la vallée de l'Askja et qui furent en éruption en 1875 en même temps qu'un ensemble de cratères situés plus au nord et ouverts au milieu de prairies ; 4° le Myvatn, comprenant le lac de ce nom ou lac des Mouches, entouré de cratères et de puissantes couches de lave ; on y rencontre de plus le Leirhnukr, le Krafla, le Bjarnaflag et quelques autres situés sur une ligne droite au sud du Leirhnukr.

Le huitième groupe, le Vatna Jökull, se trouve à l'intersection des deux directions ; il renferme plusieurs volcans presque entièrement recouverts par des glaciers, entre autres l'Oröfa dont l'éruption de 1349 dévasta toute la contrée.

L'absence de dépôts sédimentaires en Islande ne permet pas de préciser l'époque à laquelle les matières fondues commencèrent à se frayer un chemin dans cette contrée ; il est probable néanmoins que les premières éruptions datent de la fin de la période tertiaire ou du commencement de la période quaternaire. Celles que l'histoire a enregistrées ont été nombreuses et ont atteint souvent un rare degré de violence. Quelques détails sur la plus terrible, celle de 1783, permettront d'en mieux juger.

Elle débuta par l'éruption d'un volcan sous-marin près du cap Reykjaness et par la formation d'une île temporaire, baptisée du nom de Nyö ou nouvelle île. Le 11 juin les cratères du groupe de Varmardalr commencèrent à rejeter de la fumée et des cendres en une colonne aperçue à 34 milles de distance, qui ne tarda pas à disparaître pour faire place à un vrai déluge de lave. Roulant en bas des collines la matière ignée se jeta d'abord dans la rivière Skaptar, en vaporisant l'eau, et parvint même à en remplir le lit, profond à certains endroits de 160 à 190 mètres et large de soixante ;

bien plus, se répandant par dessus les bords de ce précipice, elle couvrit le terrain environnant et se déversa dans un lac qu'elle combla entièrement. Une coulée plus ancienne sur laquelle elle s'était épanchée, avait été partiellement fondue et entraînée. Sept jours plus tard, un second fleuve de feu s'écoula des cratères, barra le chemin à plusieurs tributaires de la Skaptar et força leurs eaux à déborder et à inonder le pays ; après un cours des plus capricieux, elle arriva enfin à une vallée d'une quarantaine de mètres de profondeur et s'y précipita avec une impétuosité indescriptible : grandiose cataracte de feu dont nos plus belles chutes d'eau ne sauraient donner une idée.

Stephenson, ambtman d'Indreholm, chargé par le roi de Danemark de se rendre compte de l'étendue du désastre, découvrit des lacs de lave larges de 4,055 milles et atteignant 30 m. de profondeur, dans certains endroits la puissance des coulées montait à près de 180 mètres. Vingt villages n'étaient plus que des monceaux de ruines, tandis qu'un cinquième des habitants, 9,240 sur 48,900 formant à ce moment la population de l'Islande, y avaient trouvé la mort. Les survivants avaient encore perdu presque tout leur bétail, leur principale ressource : les bêtes à cornes, les moutons, les chevaux avaient succombé par milliers. La famine et des maladies épidémiques suivirent l'éruption à bref délai et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard que l'Islande put se relever des suites de ce désastre.

Une distance de trois à quatre cents kilomètres sépare probablement le second alignement dont nous venons de parler, d'une autre direction volcanique, coïncidant sensiblement avec le 10^e méridien à l'ouest de Paris. Il existe en effet depuis le 73^e parallèle jusqu'en Irlande une série de volcans situés dans l'île Jean Mayen, les Feroë, les Hébrides, d'autres îles de la côte occidentale d'Ecosse et le comté d'Antrim ; à l'exception de la première île, elles ne renferment que des volcans éteints.

D'après les travaux des géologues anglais, l'activité volcanique se serait manifestée à peu près à la même époque dans toutes

ces îles, et serait également contemporaine des premiers phénomènes d'Islande.

L'île Jean Mayen, au delà du cercle polaire, renferme un volcan actif, le Beerenberg, dont un cône latéral, nommé l'Esk, était en éruption en 1817 au moment de sa découverte par Scoresby ; à 7 kilomètres au large se trouve une autre bouche éruptive dans l'île des Oiseaux (Birds-island).

Cinq grands cônes existent dans les îles septentrionales du groupe des Hébrides, et plus bas à l'entrée du canal Calédonien se dresse l'imposante masse du volcan de Mull, supérieur en dimensions aux volcans siciliens.

Il s'est produit dans ces divers foyers deux périodes d'activité : la plus récente, séparée de la première par une longue époque de calme, a été marquée par l'apparition d'une infinité de petits cônes semblables à ceux de la France, et de ces événements obliérés maintenant et couverts par la matière ignée solidifiée proviennent les larges plateaux basaltiques de ces parages. C'est à la division prismatique de ces coulées, effet de leur refroidissement, que les merveilles de la grotte de Fingal et de la chaussée des Géants doivent leur existence.

Pendant que la dernière série des terrains tertiaires se déposait au fond des mers, les régions de l'Allemagne moyenne étaient en proie à un travail interne de grande intensité : il donna d'abord lieu à d'abondants épanchements de basalte, édifia dans la suite plusieurs cônes phonolithiques et se transforma enfin en véritables éruptions volcaniques. Le siège de ces phénomènes s'étendait depuis le pays rhénan jusqu'en Bohême, mais ce n'est qu'aux deux extrémités de cette ligne que se produisaient les éruptions, à l'ouest dans les deux groupes de l'Eifel et de Laach, à l'est sur quelques montagnes plus petites et isolées de Bohême, de Moravie et de Hongrie.

Entre ces deux régions le sol est recouvert de nombreuses nappes de basalte et de trachyte et sur toute cette étendue coulent un grand nombre de sources thermales ou acidulées ; c'est même dans cette région que se trouvent Ems, Kissingen,

Carlsbad, Toplitz et les bains les plus renommés de l'Allemagne.

Le groupe de l'Eifel contient plus de trente volcans bien conservés ; simples quant à leur forme et à leurs produits, ils paraissent n'avoir été chacun le siège que d'une seule et unique éruption, qui pour quelques-uns s'est bornée à une projection de scories.

Dans le groupe de Laach, sur une étendue de 200 kilomètres carrés, on compte au delà de quarante volcans, dont quelques-uns, il est vrai, sont petits et insignifiants. Ici encore tous n'ont pas rejeté de lave, par contre il en est où le phénomène s'est renouvelé à différentes reprises. C'est également dans ce groupe que sont situés les célèbres cratères-lacs ou *maare*, cavités très régulières, produites par l'explosion d'une grande quantité de vapeurs et de gaz accumulés dans les profondeurs ; ces lacs dont le principal, celui de Laach, a neuf kilomètres carrés de superficie, sont nombreux dans cette partie de l'Allemagne, et présentent un grand intérêt, car « nulle part, dit M. Fuchs, on n'a rencontré parmi les produits rejetés par les volcans, une variété aussi considérable de roches méritant une étude très approfondie. »

L'autre extrémité de cette direction volcanique de l'Europe centrale est marquée par l'emplacement de quelques cônes ne présentant aucun intérêt particulier, savoir : un près d'Andernacht en Saxe ; un autre, le Hohentwiet, dans le grand-duché de Bade ; un près d'Orgiof (Moravie) ; trois : le Rautenberg, le Kohlerberg et le Messendorf, sur les frontières de la Silésie autrichienne ; un en Hongrie dans les monts Bakony et quelques-uns dans le Mittelgebirge au nord-est de Prague.

Les trois derniers alignements éruptifs présentent dans l'Europe méridionale une disposition géométrique remarquable : ils affectent dans leur ensemble la forme d'un triangle à base prolongée dans l'un et l'autre sens, enveloppant la Méditerranée comme d'une chaîne et n'offrant qu'une seule solution de conti-

nuité, savoir depuis la Toscane jusqu'au Plateau Central de la France.

Les phénomènes volcaniques se sont manifestés sur toute l'étendue de ces trois directions ; aussi l'on y voit échelonnés un grand nombre de cônes, sauf sur la partie occidentale de la base, mais par contre à cet endroit le travail des forces souterraines se traduit encore de nos jours par de fréquentes vibrations dont l'origine est de nature volcanique : tout le monde sait en effet combien l'Algérie et le sud de l'Espagne sont éprouvés par les tremblements de terre.

Le centre de la surface ainsi délimitée est percé d'une ouverture sur les bords de laquelle plusieurs volcans se sont édifiés en un groupe isolé dans le nord-ouest et sur la rive orientale de la Sardaigne. Mais c'est dans les angles, lieux d'intersection où l'activité de deux lignes s'est rencontrée et renforcée, que se trouvent les ouvertures les plus remarquables par lesquelles les matières du noyau central sont arrivées au jour, et notamment l'angle du sud-est ainsi que le prolongement oriental de la base renferment les principaux volcans actuellement en activité ; leur nombre, il est vrai, n'est pas considérable et ils sont loin d'atteindre les proportions des montagnes géantes de l'Amérique centrale et méridionale.

Le sommet du triangle est occupé par le Plateau Central de la France, vaste montagne granitique tronquée, dont les flancs sont recouverts par d'épaisses couches de terrains sédimentaires.

En quatre points différents de ce plateau les matières fluides internes se sont précédemment ouvert un chemin vers la surface, se sont : le Cantal, le Mont Dore, l'Auvergne, le Velay et le Vivarais. Pendant une première époque d'éruptions, coïncidant avec le dépôt des terrains miocènes, des roches basaltiques ont apparu d'abord, et après elles diverses variétés d'andésites ont été poussées au jour. Plus tard, après une période de calme, lorsque les assises pliocènes se déposaient et que les Alpes avaient déjà acquis leur relief, le basalte